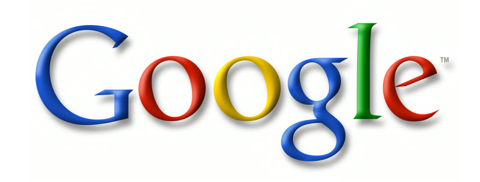
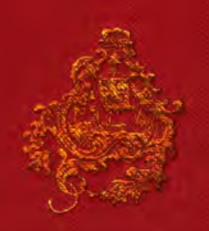

Google



MÉTHODE BERLITZ

DEUXIÈME LIVRE



METHODE BERLITZ.

	France Fr.	France C.	Deutschland M	Deutschland Pf.	Oesterreich Fl.	Oesterreich Kr.	England s.	England d.	America $	America C.	Danmark Kr.	Danmark Ö.
English.												
First book	3	—	2	50	1	50	2	6	—	75	2	25
Second book	3	75	3	—	1	80	3	—	1	—	2	70
Illustrated edition for children	3	—	2	50	1	50	2	6	—	75	2	25
English literature	5	—	4	—	2	40	4	—	1	—	3	60
Français.												
Premier livre	3	—	2	50	1	50	2	6	—	75	2	25
Deuxième „	3	75	3	—	1	80	3	—	1	—	2	70
Édition illustrée pour les enfants	3	—	2	50	1	50	2	6	—	75	2	25
Littérature et exercices	5	—	4	—	2	40	4	—	1	—	3	60
Les verbes, appris par la conversation	1	80	1	50	—	90	1	6	—	50	1	35
„ „ „ „ „ „ relié	2	50	2	—	1	20	2	—	—	60	1	80
French with or without a master	3	75	3	—	1	80	3	—	1	—	2	70
Deutsch.												
Erstes Buch	3	—	2	50	1	50	2	6	—	75	2	25
Zweites „	3	75	3	—	1	80	3	—	1	—	2	70
Illustrierte Ausgabe für Kinder	3	—	2	50	1	50	2	6	—	75	2	25
Praktische deutsche Schulgrammatik cartonniert	1	80	1	50	—	90	1	6	—	50	1	35
Das Geschlecht der Hauptwörter	—	60	—	50	—	30	—	6	—	25	—	45
Dil Český.												
Berlitzova Methoda (compl.)	5	—	4	—	2	40	4	—	1	50	3	60
Español.												
Método Berlitz (completo)	5	—	4	—	2	40	4	—	1	50	3	60
Les Verbos Españoles	1	—	—	80	—	50	—	10	—	25	—	75
Italiano.												
Metodo Berlitz (completo)	5	—	4	—	2	40	4	—	1	50	3	60
Letteratura Italiana	5	—	4	—	2	40	4	—	1	50	3	60
Русскій												
Методъ Берлица	5	—	4	—	2	40	4	—	1	50	3	60
Illustrations for the first boo[illegible] Images pour le premier livre Bilder zu dem ersten Buche	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	20	2	—	—	50	1	80

MÉTHODE BERLITZ

Pour l'enseignement des langues modernes

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

PARTIE FRANÇAISE

DEUXIÈME LIVRE

PAR

M. D. BERLITZ

ÉDITION EUROPÉENNE

16me TIRAGE REVU ET CORRIGÉ

1901.

BERLIN
Siegfried Cronbach.

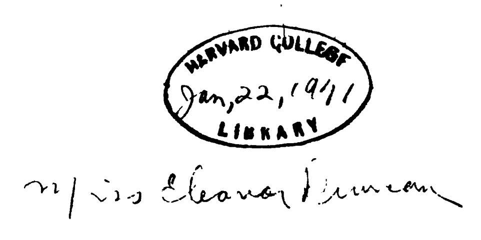
NEW-YORK
Berlitz & Co.

PARIS
The Berlitz School
27 Avenue de l'Opéra.

LONDRES
The Berlitz School
231 Oxford Street.

COPENHAGUE
Vilhelm Tryde.

ST. PÉTERSBOURG & MOSCOU
Société d'Industrie et de Commerce
M. O. Wolff.


KE 2616
HARVARD COLLEGE
Jan, 22, 1941
LIBRARY

PRÉFACE.

Ce volume n'étant que la suite du premier livre de la Méthode Berlitz, l'auteur n'a pas cru utile de répéter ici la description de sa méthode.

Le premier livre contient les expressions les plus indispensables pour se faire comprendre en voyage; peu de termes abstraits, et seulement les constructions élémentaires, y ont été enseignés.

Dans ce deuxième livre le vocabulaire est graduellement enrichi de mots abstraits et de locutions idiomatiques qui sont toujours employés de façon que l'élève les comprenne par l'enchaînement ou que le professeur en trouve l'explication par le contexte.

Comme l'élève commence déjà à comprendre une conversation facile, bien des expressions peuvent être expliquées par des expressions analogues ou par des définitions simples. Les différentes parties de la grammaire sont aussi présentées dans les leçons avancées de la première partie de ce livre.

Le professeur doit donner les leçons comme celles de la seconde partie du premier livre, c'est-à-dire qu'il

doit d'abord lire lui-même quelques phrases, afin de donner la prononciation, faire ensuite lire les mêmes phrases à l'élève, en le corrigeant, poser beaucoup de questions semblables à celles des leçons et des exercises précédents et enfin faire répéter de mémoire les phrases lues.

En donnant une leçon, le professeur peut ajouter encore d'autres expressions qui se rapportent au sujet donné; par exemple, en donnant le mot "croire" (dans la classe) on peut donner "douter de"; dans le morceau la visite, en parlant de "femme", "mari" on peut donner "père, mère" etc.; dans le morceau "la santé" on peut donner "rhume, tousser" etc. En introduisant des mots abstraits, il faut faire attention à ne s'en servir d'abord que dans une seule acception, et à les employer de façon que le sens soit bien clair par le contexte.

Bien souvent nous avons donné de nouveaux mots, même dans les exercices. Le professeur doit alors faire non seulement la question du livre mais beaucoup de questions semblables, afin de faire employer le nouveau terme.

Il sera aussi très bon de faire écrire les exercices à la maison après les avoir lus en classe, de donner quelquefois des dictées simples et de faire imiter les conversations du livre dans la classe, entre plusieurs élèves.

Les personnes désirant voir l'application pratique de la méthode trouveront les adresses des "Berlitz Schools of Languages" à la fin de ce livre sur l'intérieur de la couverture.

La classe.

Charles: Bonjour, Emile, où allez-vous donc ce matin? — *Emile:* Je vais à l'école. — *C.* Mais il n'est encore que huit heures et demie; nous avons le temps de causer un peu. — *E.* Alors, accompagnez-moi, nous causerons en marchant. — *C.* C'est cela.

Est-ce toujours M. Muller qui est votre professeur d'allemand? — *E.* Oui, c'est toujours lui. Le connaissez-vous? — *C.* Je l'ai vu plusieurs fois, mais je ne lui ai jamais parlé. On dit qu'il va partir. — *E.* Qui vous a dit cela? — *C.* Georges. Il est venu me voir hier soir. — *E.* Eh bien! Georges ne vous a pas dit la vérité; M. Muller a été engagé pour une autre année. Il l'a dit lui-même en classe. — *C.* Georges raconte toujours des histoires semblables; je ne croirai jamais plus ce qu'il me dira.

C. Vous prenez aussi des leçons d'anglais, n'est-ce pas? — *E.* Oui, mais je n'aime pas cette langue. — *C.* Et pourquoi pas? — *E.* Parce que la prononciation en est trop difficile. En anglais chaque voyelle a plusieurs sons différents et bien des lettres sont muettes. — *C.* Mais comment trouvez-vous la grammaire anglaise? — *E.* Elle est excessivement facile. Il n'y a presque pas de règles. — *C.* Depuis combien de temps prenez-vous des leçons d'anglais? — *E.* Depuis six mois. — *C.* Parlez-vous un peu? — *E.* Je parle assez pour me faire comprendre. — *C.* Pouvez-vous vous faire comprendre en allemand? —

E. Oh! non, pas encore, je n'étudie pas depuis assez de temps. — *C.* Votre professeur vous laisse-t-il parler français dans les classes d'anglais? — *E.* Non, il nous oblige de parler anglais tout le temps excepté pour les leçons de traduction.

C. Alfred, qui est dans votre classe, fait-il beaucoup de progrès? — *E.* Non, très peu, il est très paresseux et a une mauvaise mémoire; souvent le professeur lui répète deux ou trois fois le même mot, et cinq minutes après il l'a oublié. — *C.* Mais voici l'école et il faut nous séparer. Viendrez-vous me voir cette après-midi? — *E.* Non, cela me sera impossible, car je n'aurai pas le temps. J'ai mes leçons à étudier. — *C.* Vous donne-t-on des exercices à écrire à la maison? — *E.* Quelquefois, mais souvent on nous donne des morceaux à apprendre par cœur. Voila neuf heures qui sonnent; à demain alors. — *C.* Au revoir.

EXERCICE 1.

(Répondre aux questions suivantes.)

1. Quel est le titre du morceau que nous lisons? 2. Quelles sont les personnes qui parlent dans ce morceau? 3. Sont-ce des grandes personnes ou des enfants? 4. Sont-ce des petites filles ou des petits garçons? 5. Donnez quelques noms de filles et quelques noms de garçons? 6. Où va Emile? 7. Quand va-t-il à l'école? 8. Que fait-on à l'école? 9. Qui Emile rencontre-t-il dans la rue? 10. Qui commence la conversation? 11. Que dit-il d'abord? 12. Quelles sont les différentes formules de salutation? 13. Quand les emploie-t-on? 14. Quelle question Charles fait-il à Emile après l'avoir salué? 15. Que répond ce dernier? 16. Que se proposent-ils de faire jusqu' à neuf heures? 17. Combien de temps ont-ils pour causer? 18. Causez-vous pendant la leçon? 19. Que font ces petits garçons en causant? 20. Quel est le sujet de leur conversation? 21. Quelle est la profession de M. Muller? 22. Qu' enseigne-t-il? 23. Charles connaît-il M. Muller? 24. Connaissez-

vous M. Berlitz? 25. Charles a-t-il déjà parlé à M. Muller? 26. Que dit-on de celui-ci? 27. Qui a dit cela? 28. Quand Georges l'a-t-il dit? 29. A qui l'a-t-il dit? 30. M. Muller quittera-t-il sa position? 31. Georges a-t-il dit la vérité? 32. Si je vous dis que je suis Anglais, vous dis-je la vérité? 33. Qu'est-ce qui montre clairement que Georges n'a pas dit la vérité? 34. A qui M. Muller dit-il qu'il restera encore une année? 35. Georges dit-il généralement la vérité? 36. Ce que Georges a dit est-il vrai ou faux? 37. Est-ce que toutes les histoires sont fausses? 38. Connaissez-vous l'histoire de France? 39. Racontez-moi quelque chose de semblable à ce que Georges a raconté à Charles? 40. Si je vous dis que je suis millionaire, le croyez-vous? 41. Pourquoi ne le croyez-vous pas? 42. Croyez-vous tout ce que les journaux racontent? 43. Pourquoi Charles ne veut-il plus croire ce que dira Georges? 44. Quelles langues étrangères étudie Emile? 45. La langue anglaise lui plaît-elle? 46. Que trouve-t-il de facile dans la langue anglaise et quelle partie de la langue trouve-t-il difficile? 47. Comment trouvez-vous la langue française? 48. Et comment un Français la trouve-t-il? 49. Quelles questions Charles fait-il à Emile au sujet de ses leçons d'anglais? 50. Depuis combien de temps prenez-vous des leçons? 51. Parlez-vous assez le français pour vous faire comprendre? 52. Pourquoi Emile ne peut-il pas se faire comprendre en allemand? 53. Dans quelles leçons Emile peut-il parler français? 54. Quelle langue votre professeur vous oblige-t-il de parler? 55. De quel condisciple parlent encore les deux petits garçons? 56. Alfred aime-t-il à travailler? 57. Quel mot vous indique qu'il n'aime pas à travailler? 58. Est-il appliqué ou paresseux? 59. Qui fait le plus de progrès, un élève appliqué ou un élève paresseux? 60. De quoi a-t-on besoin pour faire beaucoup de progrès? 61. Qu'est-ce que le professeur est obligé de faire si l'élève n'a pas une bonne mémoire? 62. Alfred retient-il les explications du professeur? 63. Où se séparent les deux petits garçons? 64. Quelle question Charles fait-il à Emile en arrivant à l'école? 65. Emile viendra-t-il? 66. Pourquoi ne peut-il pas aller chez son ami? 67. Que sera-t-il obligé de faire? 68. Aimez-vous à apprendre par cœur? 69. Quelle heure est-il quand Emile entre à l'école? 70. Que se disent-ils en se quittant?

EXERCICE 2.

(Faire les questions des réponses suivantes.)

1. Il est intitulé «la classe«. 2. Oui, j'y vais souvent. 3. Non, il n'y a pas d'enfants dans cette classe. 4. Il le rencontre dans la rue. 5. Non, je n'ai rencontré personne en venant ici. 6. Quand je rencontre quelqu'un que je connais, je le salue. 7. Oui, je salue toujours en sortant. 8. Oui, il lui répond. 9. Il y va à huit heures et demie. 10. Non, j'y vais plus tard. 11. Oui, il l'accompagne. 12. Non, il enseigne l'allemand. 13. Non, je ne lui ai jamais parlé. 14. Non, si vous me dites qu'il est maintenant midi, je ne vous crois pas. 15. Parce que je vois à ma montre qu'il n'est que onze heures. 16. Non, je n'aime pas les gens qui ne disent pas la vérité. 17. Oui, c'est vrai. 18. J'étudie le français et l'allemand. 19. Elle me plaît beaucoup. 20. Non, elle n'est pas difficile. 21. Je suis ici depuis un quart d'heure. 22. Oui, je peux me faire comprendre en français. 23. Non, il ne nous laisse pas parler anglais. 24. Oui, j'ai fait beaucoup de progrès en français. 25. Non, Alfred est paresseux. 26. Oui, elle est très bonne. 27. Non, je ne peux pas retenir toutes les explications. 28. Oui, j'oublie quelquefois des mots. 29. Si je trouve un mot que je ne comprends pas, je prie mon professeur de me l'expliquer. 30. Oui, on nous donne quelquefois des morceaux à apprendre par cœur.

EXERCICE 3.

(Remplacer les tirets par des mots.)

Un petit —, nommé —, part — chez lui à — heures — — pour se rendre à — —. Dans — rue — rencontre — — Charles qui le — et lui — où il va. Emile — répond —' — va à l'école, et il — son ami — l'accompagner. En route — s'entretiennent de — classe. Charles — entendu dire par — ami Georges que M. Muller, un des — à l'école d'Emile, va —, mais Emile lui apprend qu'au contraire ce — a été — pour une autre — et — Georges ne lui a pas — — verité. Comme celui-ci raconte souvent — — —, Charles ne veut plus — ce que Georges —. Plus tard Charles — encore si son — apprend —' —, comment il — cette langue, et depuis combien — — il prend des —. Emile répond qu'il — l'anglais mais

qu'il — — — très difficile et que, conséquemment, il ne l' — pas. Il — des leçons — six mois et parle déjà assez pour — — —, chose qu'il ne — pas encore faire en allemand. Le professeur les — — parler anglais tout le temps excepté quand — donne — leçon de —.

Ensuite ils parlent d'Alfred — — d'Emile. Celui-ci — qu'il ne — pas — — progrès parce qu'il n'est pas — et qu'il a — — —.

Ils — à l'école à — heures précises, et avant de se — Charles — à Emile s'il — — voir dans l'après-midi, mais ce dernier — — — venir car il n' — — — temps. Il aura ou des exercices — — ou des morceaux — — — —

Louer un appartement.

M. Leblanc: Pardon, Monsieur, voulez-vous m'indiquer la rue de Sèvres, je vous prie. — *Le passant:* Volontiers, mais la rue de Sèvres est très longue, Monsieur; à quel numéro allez-vous? — *M. L.* Je cherche le No. 175. — *L. p.* Alors suivez cette rue, qui est la rue de Varennes, jusqu'à la rue du Bac, la troisième à droite, prenez cette rue, et la deuxième que vous rencontrerez est la rue de Sèvres; le No. 175 est à trois ou quatre maisons du coin sur la gauche. — *M. L.* Merci bien, Monsieur.

Mr. Bernard est-il chez lui? *Le domestique*: Oui, Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer. Qui dois-je annoncer? *M. L.* Mr. Bernard ne me connaît pas, dites-lui que je viens pour voir l'appartement qu'il a à louer.

M. Bernard: Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur? — *M. L.* J'ai lu dans le journal que vous avez un appartement à louer et je viens le visiter. De combien de pièces se compose-t-il? — *M. B.* Il se compose de cinq pièces: une cuisine, une salle à manger, un salon et deux chambres à coucher ayant chacune un cabinet de toilette. — *M. L.* Pouvez-vous me montrer cet appartement? —

M. B. Avec plaisir. — *M. L.* A quel étage est-il. — *M. B.* Au deuxième, Monsieur; veuillez monter par ici, je vous prie.

Voici la cuisine. — *M. L.* Elle est bien sombre. Où donne cette fenêtre? — *M. B.* Elle donne sur une cour intérieure; la cuisine communique à la salle à manger par cette porte. Vous voyez que la salle à manger est très claire. — *M. L.* Oui, mais elle est bien petite et je ne vois guère où placer le buffet. — *M. B.* Il y a assez d'espace entre les deux fenêtres. Passons au salon; comme dans la salle à manger, la cheminée est surmontée d'une très belle glace. — *M. L.* Où donnent ces deux fenêtres? — *M. B.* Elles donnent sur la rue. — *M. L.* Donnez-moi donc quelques renseignements sur les autres locataires de la maison. — *M. B.* Comme vous l'avez vu, j'occupe le rez-de-chaussée avec ma famille; le premier étage est loué à un M. Robert, qui est directeur d'une société d'assurances contre l'incendie, et l'étage au-dessus de vous est occupé par deux familles d'ouvriers. — *M. L.* Pouvez-vous me donner une partie de la cave pour mettre mon vin? — *M. B.* Certainement. — *M. L.* J'ai oublié de vous demander si vous avez l'eau dans cette maison? — *M. B.* Mais oui, Monsieur, l'eau et le gaz; vous n'avez donc pas remarqué les tuyaux et les robinets dans la cuisine? — *M. L.* Je n'y ai pas fait attention. — Et quel prix demandez-vous pour cet appartement? — *M. B.* Deux mille francs par an, payables par trimestre et d'avance. — *M. L.* Il y a quelques réparations à faire. Quand puis-je emménager? — *M. B.* Dans 15 jours; je vais faire faire les réparations immédiatement; les ouvriers peuvent commencer demain. — *M. L.* C'est bien, je prends l'appartement, et mes meubles seront ici le premier du mois.

EXERCICE 4.

1. A qui M. Leblanc parle-t-il? 2. Pourquoi lui demande-t-il pardon? 3. De quoi le prie-t-il? 4. A quel numéro va-t-il? 5. Quel chemin devra-t-il suivre? 6. Où est situé le No. 175? 7. Que dites vous à une personne qui vous a donné un renseignement? 8. Pourquoi sonne-t-on avant d'entrer? 9. Que fait le domestique quand il entend sonner à la porte? 10. Que demandez-vous au domestique qui vient vous ouvrir la porte? 11. Quelle question vous fera le domestique? 12. Quelle expression emploie-t-on pour dire à une personne d'entrer ou de s'asseoir? 13. Quel est le but de la visite de M. Leblanc? 14. Pourquoi M. Leblanc ne dit-il pas son nom au domestique? 15. Que fait le domestique pour informer M. Bernard de la visite de l'étranger? 16. Que dit le domestique à M. Bernard pendant que l'étranger attend? 17. Comment a-t-il appris que M. Bernard a un appartement à louer? 18. Que lui demande M. Bernard? 19. Quelle question fait-il pour savoir combien de pièces a l'appartement qui est à louer? 20. A quel étage est-il? 21. Nommez les différents étages d'une maison. 22. Nommez-en les différentes pièces, et dites ce que l'on y fait. 23. Où donne la fenêtre de cette chambre? 24. Que dit M. Leblanc au sujet de la salle à manger? 25. Quelles sont les informations que donne le propriétaire sur ses locataires? 26. Votre maison est-elle assurée contre l'incendie? 27. Etes-vous assuré sur la vie? 28. Comment appelle-t-on la partie la plus basse d'une maison? 29. Qu'appelle-t-on grenier? 30. A quoi M. Leblanc n'a-t-il pas fait attention? 31. Quel est le loyer de l'appartement qui est à louer? 32. Quand est-il payable? 33. L'appartement est-il en bon état? 34. Ce livre est-il en bon état ou est-il déchiré? 35. Expliquez les mots emménager et déménager. 36. M. Leblanc louera-t-il l'appartement? 37. Quand enverra-t-il ses meubles? 38 Que promet le propriétaire au sujet des réparations?

EXERCICE 5.

1. Il lui demande où est la rue de Sèvres. 2. Certainement, si je ne connais pas le chemin, je demande des renseignements. 3. L'un connaît Paris, mais l'autre ne le connaît pas. 4. Je demeure au No. 150. 5. Parfaitement, vous pourrez entrer sans

sonner. 6. Certainement, si la porte est fermée, je sonnerai. 7. Parce que, si je ne sonne pas, on ne saura pas que je désire entrer. 8. Oui, il la lui indique. 9. C'est pour annoncer l'étranger. 10. Il a regardé dans le journal. 11. On insère une annonce dans un journal. 12. Il dit qu'elle est très sombre. 13. Naturellement, il y a beaucoup d'incendies dans toutes les grandes villes. 14. Oh! si, je fais toujours attention en classe. 15. Si fait, il loue l'appartement. 16. Non, je visite l'appartement avant. 17. Il faut d'abord faire les réparations. 18. Non, il n'y a pas fait attention. 19. Les tuyaux et les robinets l'indiquent.

EXERCICE 6.

M. Leblanc arrête — — dans — — et le — de — indiquer la — — —. Le passant — — cette — est — — et demande — M. — à — — il désire —. Quand il sait — — monsieur cherche — — 175, il — — son chemin de — manière: il suivra la — — Varennes —' — — rue du Bac, — est la — — —, il — cette rue, et la — qu'il — — la rue — —; il trouvera le — qu'il cherche à — maisons du — — — gauche. M. — remercie — personne en s'excusant — dérangement —'— lui a causé. Puis — — dirige vers — domicile — M. Bernard; — — sonne et — au domestique, — — lui ouvrir, si M. Bernard — — lui; sur sa — affirmative il entre et le domestique — — son nom. Il — que M. Bernard — — connaît — et —'— vient — l'appartement — — à louer. Bientôt — — arrive et — met — — disposition — visiteur pour — montrer —'— qui — au deuxième — et — — de — pièces. M. L. — la cuisine bien — et la — — — — petite. Cependant — — le propriétaire de vouloir — donner quelques — sur ses locataires; il apprend — — — — — est occupé par — famille de — —, le premier — par le — d'une société —'— — l'incendie et le dernier par — familles —'—. M. B. permet — — Leblanc — mettre — — dans la cave, et — fait remarquer — tuyaux et — — auxquels il n'— pas — attention. Le — de cet — est de — — francs par —, payables — — — — d'avance. Le propriétaire promet de — — — les — demandées, de sorte — M. L. pourra — dans — jours.

Chez le marchand de meubles.

Le Client: Montrez-moi, s'il vous plaît, un ameublement de salon. — *Le Marchand:* En voici de différents genres; quel prix voulez-vous y mettre? — *C.* Je ne puis rien dire avant d'avoir vu ce que vous avez. — *M.* Que dites-vous de cet ameublement Louis XV? — *C.* Je ne l'aime pas du tout. — *M.* Et de cet autre en bois noir garni de velours rouge? — *C.* Le velours est trop commun; je préfère celui-ci. De quoi se compose-t-il? — *M.* Il se compose d'un canapé, de 4 fauteuils et de 6 chaises. — *C.* N'avez-vous pas une table pour aller avec cet ameublement? — *M.* Si, Monsieur, en voici une tout à fait du même style. — *C.* Mais, je ne sais pas comment ces sièges sont rembourrés? — *M.* Asseyez-vous dans ce fauteuil, et vous verrez comme il est moëlleux. — *C.* C'est vrai, on y est très bien. Quel est le prix de l'ameublement complet, c'est-à-dire avec la table? — *M.* Ce sera pour vous 2000 francs, car vous voulez acheter d'autres meubles, n'est-ce pas? — *C.* Oui, j'ai toute une maison à meubler. Voyons maintenant les meubles dont j'ai besoin pour la salle à manger. D'abord une table à rallonges. — En quel bois est celle-ci? — *M.* Elle est en noyer. — *C.* Elle ne paraît pas très forte; montrez-m'en une autre. — *M.* Celle-là vous convient-elle? — *C.* Assez bien; avez-vous les chaises et le buffet assortis? — *M.* Certainement; voulez-vous des chaises cannées ou rembourrées? — *C.* Des chaises cannées; elles sont meilleur marché, n'est-ce pas? — *M.* Assurément, Monsieur, il y a une différence de 10 francs par chaise. — *C.* C'est énorme! Montrez-moi le buffet qui va avec la table et les chaises. — *M.* Je vous engage à prendre celui-ci; il est tout à fait du même genre. — *C.* Mais

à combien me reviendra cette salle à manger? — *M.* A 600 francs,si vous prenez des chaises cannées; à 720, si vous choisissez des chaises rembourrées. — *C.* C'est votre juste prix? — *M.* Pas un centime de moins; nous ne surfaisons jamais nos marchandises, et dans notre magasin il est inutile de marchander, tout est vendu à prix fixe. — *C.* Je ne vois pas ici de meubles de chambre à coucher. — *M.* Nous en avons un très bel assortiment au premier; montons par ce petit escalier. — *C.* Passez devant, je vous prie; montrez-moi le chemin. Cet escalier est bien étroit, vous ne faites pas passer vos meubles par ici? — *M.* Non, il y a un ascenseur dans la maison. Voulez-vous une chambre à coucher en acajou? — *C.* Non, je n'aime pas l'acajou. C'est un bois tout à fait passé de mode. — *M.* En noyer alors? — *C.* J'en désire une très simple en noyer, et l'autre en vieux chêne. Tenez, en voici une qui me plaît beaucoup, le lit surtout. Vous vendez aussi les garnitures de lit? — *M.* A l'étage supérieur vous trouverez tout ce que vous désirez: matelas, couvertures, traversins, oreillers, lits de plume &c. — *C.* Je reviendrai une autre fois pour tout cela. — *M.* Comme vous voudrez, Monsieur. — *C.* Au revoir, M. Bonneau. — *M.* Au plaisir, Monsieur.

EXERCICE 7.

1. Que désire voir M. Leblanc? 2. Quel prix fixe-t-il? 3. Que pense-t-il de l'ameublement Louis XV? 4. Quel genre d'ameublement le marchand lui montre-t-il ensuite? 5. Pourquoi n'aime-t-il pas le velours? 6. Trouve-t-il enfin un ameublement à son goût? 7. Que dit-il en le montrant? 8. De quoi se compose l'ameublement qu'il choisit? 9. Que demande-t-il au marchand? 10. Le marchand n'a-t-il pas une table assortie à l'ameublement? 11. Que fera M. Leblanc pour savoir si les sièges sont moëlleux? 12. M. Leblanc admet-il que les chaises sont bien rembourrées? 13. Quel sera le prix de cet ameublement? 14. Pourquoi le mar-

chand ne demande-t-il que 2000 francs? 15. Quels meubles M. Leblanc désire-t-il acheter pour sa salle à manger? 16. Quelle sorte de buffet veut-il avoir? 17. Que fait-on en prononçant les mots celui-ci, celle-ci, celui-là, celle-là? 18. Que pense-t-il de la première table qu'on lui montre? 19. Cette table est-elle vraiment solide ou le paraît-elle seulement? 20. Le soleil paraît-il tourner autour de la terre? 21. Tourne-t-il vraiment autour de la terre? 22. Quel buffet le marchand conseille-t-il à M. Leblanc de prendre? 23. Que me conseillez-vous de faire pour apprendre l'anglais? 24. M. Leblanc prendra-t-il des chaises rembourrées? 25. Pourquoi choisit-il les chaises cannées? 26. Quelle différence y a-t-il dans le prix? 27. A combien lui reviendra la salle à manger s'il prend des chaises cannées? 28. Dans quel cas la salle à manger lui reviendra-t-elle à 720 francs? 29. M. Leblanc peut-il marchander chez M. Bonneau? 30. Que signifie l'expression «vendre à prix fixe?« 31. Marchandez-vous dans les magasins? 32. A quel étage sont les mobiliers de chambre à coucher? 33. Pourquoi M. Bonneau passe-t-il devant M. Leblanc? 34. Quelle sorte d'escalier y a-t-il dans le magasin de M. Bonneau? 35. Prenez-vous l'escalier pour monter ici? 36. Quelle genre de salle à manger préférez-vous? 37. Cette table est-elle en chêne ou en noyer? 38. De quoi un lit est-il garni? 39. Retournez-vous chez vous après la leçon? 40. Quand reviendrez-vous ici? 41. Que dites-vous en quittant une personne?

EXERCICE 8.

1. Parce qu'il vient de louer une maison. 2. Il lui demande combien il désire payer. 3. Pour savoir quel ameublement il pourra lui montrer. 4. Il lui montre d'abord un ameublement Louis XV. 5. Si, j'aime beaucoup les meubles garnis de velours. 6. C'est pour lui montrer qu'elles sont bien rembourrées. 7. Oui, il s'y assied. 8. Oui, il le lui offre à meilleur marché. 9. Il veut ensuite voir des meubles de salle à manger. 10. Il choisit des chaises cannées. 11. Parce qu'il ne veut pas payer le prix. 12. Si fait, il y en a à l'étage supérieur. 13. Quand on veut se rendre à l'étage supérieur. 14. On descend l'escalier. 15. Parce qu'il est très étroit. 16. Par ce mot «tenez« il attire l'attention du marchand. 17. Non, il préfère revenir.

EXERCICE 9.

M. Leblanc — meubler — —. Il se — chez — — de meubles, et le — — lui montrer — 'abord — — — salon. Le marchand lui — voir plusieurs — que M. L. ne trouve — — — goût: il n'aime ni — — Louis XV., — — meubles — de velours —; cependant — finit par choisir un — composé —'un canapé, de — fauteuils, — six — et — — table: le tout — — coûtera que deux — —, car le — fait une réduction,pensant bien — — client — besoin d'— meubles. En effet, M. L. — une salle — —; après en avoir examiné — — genres, il — un — en noyer qui — — à 600 francs s'il — des chaises — ou à — — — francs s'il — — — rembourrées: M. L. demande une diminution, mais le — la refuse, car chez lui on ne — —, on y vend tout à — —. Ensuite — — montent, par un — étroit, à l'étage — où se — les mobiliers de — — coucher: il — en — de toutes sortes de bois: en —, en — et en — —. M. L. en trouve — qui — convient parfaitement. Il veut encore — les — — lit, mais à — moment il —'aperçoit —'— n'a plus le temps de — ces achats, et — promet — M. Bonneau de revenir une — fois.

Chez le tailleur.

Henri: Mon cher Eugène, vous avez un vêtement qui vous va à merveille; l'avez-vous acheté tout fait ou l'avez-vous fait faire sur mesure? — *Eugène:* Je fais faire tous mes vêtements sur mesure, les vêtements confectionnés ne me vont jamais: quand le paletot est de bonne longueur, il est trop étroit et les manches sont trop courtes. — *H.* Quel est votre tailleur? — *E.* C'est M. Raymond. — *H.* Voulez-vous venir chez lui avec moi? — *E.* Que voulez-vous y faire? — *H.* Je veux lui commander un costume comme le vôtre. — *E.* Avec plaisir.

E. Bonjour, M. Raymond, je vous amène un client. — *M. Raymond:* Je vous remercie beaucoup, monsieur Eugène.

Que désire Monsieur? — *H.* Pouvez-vous me faire un vêtement semblable à celui de mon ami? — *M. R.* Oui, Monsieur, il me reste juste assez d'étoffe pour un costume. Si vous voulez avoir l'obligeance d'ôter votre paletot je vais vous prendre mesure. Vous voulez aussi le gilet et le pantalon? — *H.* Oui, vous me ferez un habillement complet. — *M. R.* Comment désirez-vous le paletot, tout droit ou un peu pincé à la taille? — *H.* Vous savez mieux que moi ce qui se porte maintenant; faites-le à la dernière mode. — *M. R.* Quelle doublure desirez-vous pour le paletot? — *H.* Doublez-le en soie, si vous croyez cette doublure bonne. — *M. R.* Bien, tout est bien compris, vous pouvez remettre votre paletot. Pour quel jour voulez-vous ce vêtement? — *H.* Pour de demain en huit, si c'est possible. — *M. R.* Très bien, Monsieur, il sera prêt; mais je vous prie de passer chez moi après demain pour l'essayer.

EXERCICE 10.

1. Qui Henri rencontre-t-il dans la rue? 2. De qui Eugène est-il l'ami? 3. Comment le savez-vous? 4. Que dit Henri à Eugène? 5. Que lui demande-t-il? 6. Quelle sorte de vêtements Eugène préfère-t-il? 7. Pourquoi n'achète-t-il pas de vêtements confectionnés? 8. Comment s'appelle le tailleur d'Eugène? 9. Faites-vous vos vêtements vous-même? 10. Chez qui les faites-vous faire? 11. Achetez-vous des vêtements confectionnés? 12. Que désire Henri? 13. Que font les deux amis ensuite. 14. Henri ira-t-il seul chez le tailleur? 15. Que dit Eugène à M. Raymond en arrivant chez lui? 16. De quoi celui-ci le remercie-t-il? 17. Le tailleur peut-il faire deux costumes comme celui d'Eugène? 18. Qu' est-ce qui vous indique cela? 19. Qu'est-ce qu'un tailleur est obligé de prendre avant de pouvoir faire un costume? 20. Pourquoi prend-on mesure? 21. Que demande M. Raymond à Henri? 22. Celui-ci donne-t-il son goût au tailleur? 23. Pourquoi ne lui exprime-t-il pas ses

vues au sujet du paletot? 24. Que fait Henri après que le tailleur lui a pris mesure? 25. Pour quel jour Henri désire-t-il son costume? 26. Que lui répond M. Raymond? 27. Pourquoi essaie-t-on des vêtements neufs avant de les acheter? 28. Viendrez-vous ici de demain en huit? 29. Irez-vous à Paris de demain en quinze?

EXERCICE 11.

1. Il s'agit d'une conversation au sujet d'un costume. 2. Ils se rencontrent dans la rue. 3. Oui, il vous va très bien. 4. Non, elle est trop large pour vous. 5. Non, il ne porte pas de vêtements confectionnés. 6. Assurément, les vêtements faits sur mesure coûtent plus cher. 7. Non, au contraire, ils vont mieux. 8. C'est M. Raymond. 9. Il est tailleur. 10. Non, il n'est pas tailleur. 11. Il l'invite à l'accompagner chez M. R. 12. Quand j'ai besoin d'un costume, je vais chez un tailleur. 13. Certainement, il faut commander les vêtements chez un tailleur. 14. Oui, il l'accompagne. 15. Chez M. Raymond. 16. Il le salue d'abord. 17. Le client est celui qui achète. 18. C'est Eugène qui amène Henri. 19. Non, il n'aura pas d'étoffe de reste. 20. Il ôte son paletot. 21. Parce que le tailleur veut lui prendre mesure. 22. Il lui demande pour quel jour il désire son vêtement. 23. Oui, il sera prêt. 24. Non, sans l'essayer, il ne peut pas savoir s'il lui va.

EXERCICE 12.

Henri — son — Eugène — — rue, et — admire — vêtement que celui-ci s'est fait —, parce qu'il lui — très —. Comme il — se procurer un costume pareil, il — demande s'il l'a — tout fait ou —' — l'a — faire sur —. Eugène — répond qu'il n'achète — — vêtements — — —, il aime mieux les faire — — mesure: car de cette manière — — craint pas — 'avoir — paletot trop — ou — —. Henri prie ensuite — — de — donner — nom et l'adresse — — tailleur; mais Eugène préfère —'y accompagner. Quand ils — arrivés, Eugène — son — à M. Raymond en disant je — — — —. Après — remercié Eugène, — — demande — Henri ce qu'il — et il apprend que ce monsieur — pour commander — — comme celui — — ami. M. Raymond — fait remarquer —'— a justement encore

— —'— pour — —, et il — prend —. Le tailleur promet — — costume — prêt — une semaine environ, et prie son — — venir l'— dans deux jours.

Chez la couturière.

La Couturière: Que désire Madame? — *La Dame:* Je voudrais un costume de ville, mais je ne sais que choisir. Que me conseillez-vous? — *L. C.* Actuellement on porte beaucoup d'étoffes de laine unies. — *L. D.* Les étoffes rayées et quadrillées ne sont-elles plus à la mode? — *L. C.* Si, on en porte encore, mais bien peu. — *L. D.* Quelle est la mode cet hiver? — *L. C.* Voici quelques gravures. Lequel de ces costumes préférez-vous? — *L. D.* Aucun ne me convient. J'aime mieux le costume brun avec le corsage simple et la jupe plissée, que vous avez dans votre étalage. — *L. C.* C'est un modèle, mais on peut vous faire quelque chose de semblable. — *L. D.* Eh bien! montrez-moi quelques échantillons d'étoffes. — *L. C.* En voici d'une très bonne qualité. — *L. D.* N'est-elle pas trop lourde pour la saison? — *L. C.* Nous en avons d'autres plus légères. Comment trouvez-vous celle-ci? — *L. D.* Elle me plaît assez, mais la qualité me paraît moins bonne. — *L. C.* Oh! pardon, elle est aussi belle que l'autre; c'est une étoffe excellente, qui vous fera beaucoup d'usage. Quelles garnitures désirez-vous? Dans ce moment on porte beaucoup de biais. — *L. D.* Eh bien! faites comme vous l'entendrez, je m'en rapporte à vous, et si je suis satisfaite, vous aurez ma clientèle et je vous recommanderai à mes amies. J'aurai peut-être aussi besoin d'une robe de bal. Pensez-vous la réussir? — *L. C.* Certainement, Madame, c'est la spécialité de notre maison. En quoi la désirez vous? — *L. D.* Je ne suis pas encore

décidée; je réfléchirai et vous communiquerai ma décision quand je viendrai essayer celle que je viens de commander.

EXERCICE 13.

1. Où se trouve la dame dont il est parlé dans ce morceau? 2. Qu'est-elle venue faire? 3. Qui est-ce qui fait les vêtements de dames? 4. Savez-vous coudre? 5. La cliente donne-t-elle son goût à la couturière? 6. Que lui demande-t-elle? 7. Quelles sont les étoffes à la mode actuellement? 8. Préférez-vous les étoffes unies, quadrillées ou rayées? 9. Pourquoi la couturière ne lui conseille-t-elle pas de choisir une étoffe rayée? 10. Que lui montre la couturière pour la mettre au courant des nouvelles modes? 11. La dame y trouve-t-elle quelque chose à son goût? 12. Où a-t-elle vu le costume qu'elle préfère? 13. Décrivez ce costume. 14. Peut-elle acheter ce costume? 15. Quel genre de costume se fait-elle faire? 16. Que lui montre encore la couturière? 17. Lui montre-t-elle toute une pièce d'étoffe? 18. Quel est l'avis de la dame au sujet de la première qualité d'étoffe? 19. Quelle qualité lui montre ensuite la couturière? 20. Cette qualité lui convient-elle? 21. Comment lui paraît la dernière qualité? 22. Que dit la couturière pour engager la dame à choisir cette étoffe?

23. La dame se décide-t-elle à prendre l'étoffe? 24. De quoi parlent-elles encore? 25. Enumérez quelques garnitures de robes. 26. La dame dit-elle comment elle désire faire garnir sa robe? 27. Que répond-elle à la couturière au sujet des garnitures? 28. Etes-vous satisfait de vos progrès en français? 29. Que promet la dame, si elle est satisfaite de sa robe? 30. Recommanderez-vous l'école Berlitz à vos amis? 31. De quoi la dame a-t-elle besoin? 32. L'Exposition de Chicago a-t-elle réussi? 33. Votre couturière réussit-elle toujours vos robes? 34. Essayez-vous d'imiter la prononciation de votre professeur? 35. Réussissez-vous à l'imiter? 36. Pourquoi la couturière pense-t-elle réussir la robe de bal de sa cliente? 37. Quelle est la spécialité des écoles Berlitz? 38. Y donne-t-on toutes sortes de leçons? 39. Pourquoi la dame ne dit-elle pas à la couturière ce qu'elle désire comme robe de bal? 40. Que veut-elle faire avant de choisir? 41. Etes-vous décidé de partir pour l'Europe le mois prochain? 42. Que fait-on avant de se décider? 43. Quand se décidera la dame?

EXERCICE 14.

(L'élève imitera les morceaux précédents en employant quelques-uns des sujets ci-dessous.)

Chez la modiste: chapeau en velours, en soie, en tulle, de paille; — garni de fleurs, de rubans, de plumes, d'une aigrette; — se coiffer, essayer, se regarder dans la glace; — demander le prix, marchander, choisir, etc.

Chez le chapelier: en feutre, en soie; haute forme, chapeau mou; le bord, la calotte.

Chez le cordonnier: chaussures; bottes, bottines, souliers, pantoufles; — le cuir: en veau, en chevreau; la semelle, le talon; lacés, boutonnés, à élastique.

(De la même façon peuvent se donner: chez le bijoutier, dans le magasin de nouveautés, à l'hôtel, chez le libraire, etc.)

Une visite.

Jules: Mais je ne me trompe pas, c'est bien Bernard! Comment ça va, mon ami? Qu'est-ce donc qui t'amène à Paris? — *Bernard:* D'abord les affaires, ensuite le désir de voir la capitale dont on m'a dit tant de bien. — *J.* Ta visite est pour moi, je t'assure, une surprise bien agréable. — *B.* Est-il besoin de te dire que j'éprouve le même plaisir à te revoir? — *J.* Tu as bien choisi ton jour: c'est justement l'anniversaire de ma naissance aujourd'hui. — *B.* Alors mes félicitations sincères. — *J.* Merci, mon ami. Maintenant dis-moi, pour combien de jours es-tu à Paris? — *B.* Je ne sais pas exactement, mais je compte y passer au moins une semaine. — *J.* Une semaine! mais c'est magnifique cela; et naturellement tu resteras chez moi. — *B.* Avec plaisir, si cela ne doit pas te gêner. — *J.* Pas le moins du monde. — *B.* Et ta femme . . . ? — *J.* Elle

sera très contente de faire ta connaissance. Mais je te prie de m'excuser un instant, je vais dire à la domestique de mettre un couvert de plus. — *B.* Soit. — *J.* Bien, tout est arrangé maintenant. Voici ta chambre, mets-toi à l'aise, tu es chez toi. — *B.* A quelle heure est votre dîner? — *J.* A deux heures. Mais si tu as faim . . . — *B.* Ce n'est pas cela, je désire seulement faire un peu de toilette. — *J.* Oh! ne fais donc pas de cérémonie, ton costume de voyage est assez bon. — *B.* Tant mieux alors, car je ne te cache pas que je suis un peu fatigué. J'aimerais cependant à me laver et à me peigner. On se salit tant en voyage. — *J.* Bien, tu trouveras dans cette table de toilette, des brosses, du savon et des essuie-mains. Je vais dire à la bonne de t'apporter une cuvette et de l'eau.

J. J'ai le plaisir, ma chère amie, de te présenter Mr. Bernard Planchet. — *Madame X.* Je suis enchantée, Monsieur, de faire votre connaissance; mon mari m'a tant parlé de vous. — *B.* En bien ou en mal? — *Mme. X.* C'est méchant cela, Monsieur, vous savez bien que mon mari est incapable de dire du mal de ses amis. — *B.* Je sais que Jules est la bonté même et je vois qu'il a épousé une charmante femme. — *Mme. X.* Mille remerciements pour le compliment!

Mme. X. Le dîner est servi. Veuillez vous asseoir ici, M. Bernard. Ne trouves-tu pas, Jules, que le potage n'est pas assez salé? — *J.* Je ne suis pas de ton avis, ma chère, tu sais que je n'ai jamais aimé les mets bien salés ou bien épicés. — *B.* Puis-je vous offrir du pain, Madame? — *Mme. X.* S'il vous plaît, Monsieur. Merci. Trouvez-vous ce poisson à votre goût? — *B.* Oh! il est délicieux. — *J.* Et que dis-tu, Bernard, de ce petit vin blanc? — *B.* Je le trouve très bon. — *J.* Tends-moi ton verre. — *B.* Non, merci, j'en ai encore. — Ah! voici mon

plat de prédilection: un filet de bœuf aux champignons. — *J.* Je vois que tu n'as pas mauvais goût, cependant pour moi, je préfère un canard aux olives. — *Mme. X.* Tu es servi à souhait, voilà justement la domestique qui apporte ton mets favori. — Servez-vous donc des légumes, Monsieur Bernard: il y a près de vous des petits pois et des haricots verts. — *B.* Si vous le permettez, Madame, je prendrai des légumes après le rôti. — *Mme. X.* Comme vous voudrez, Monsieur, ne vous gênez pas; mon mari est comme vous, il ne mange pas les légumes avec la viande. — *J.* Quel dessert as-tu à nous offrir, ma chère amie? — *Mme. X.* Attends, tu vas voir. Jeanne servez le dessert et le café. — *J.* Oh! Oh! c'est une surprise que tu m'as faite, tu sais que j'adore la crême au chocolat. Et toi Bernard? — *B.* J'en raffole aussi. — *Mme. X.* Je suis charmée, Messieurs, d'avoir si bien rencontré vos goûts. Mettez-vous du lait dans votre café, Monsieur. — *B.* Non, Madame, après le dîner je prends du café noir; mais oserais-je vous prier de me faire passer le sucre. — *Mme. X.* Oh! pardon, Monsieur. — *B.* Merci bien, Madame. — *J.* Maintenant, Bernard, tu fumeras un cigare, n'est-ce pas? — *B.* Non, pas en ce moment. — *J.* Pourquoi? — *B.* Je crains d'incommoder Madame. — *Mme. X.* Pas du tout, Monsieur; je suis accoutumée depuis longtemps à la fumée du tabac; outre cela, je suis obligée de vous quitter pour aller faire un tour à la cuisine. Vous reverrai-je cette après-midi? — *J.* Pas avant souper ma chérie, car j'ai l'intention d'aller me promener avec mon ami, pour lui montrer un peu la ville. — *Mme X.* Alors Messieurs, bonne promenade. — *B.* Merci Madame, votre serviteur.

EXERCICE 15.

1. De quoi est-il question dans le morceau ci-dessus? 2. Jules s'attend-il à voir son ami? 3. Que dit-il en l'apercevant? 4. Quel sentiment est exprimé par cette exclamation? 5. De quoi est-il surpris? 6. Pourquoi en est-il surpris? 7. Vous trompez-vous souvent dans l'emploi des mots *le* et *la* en parlant français? 8. Jules s'est-il trompé? 9. Quelle question fait-il à son ami? 10. Qu'est-ce qui amène ce dernier à Paris? 11. Qu'est-ce qui vous amène ici? 12. Bernard a-t-il fait seulement un voyage d'agrément? 13. Sera-t-il occupé une partie de son temps? 14. Quel est son avis préconçu sur Paris? 15. Bernard partage-t-il la joie de son ami? 16. Est-il arrivé bien à propos? 17. Que fait-on à l'anniversaire de naissance d'un ami? 18. Combien de temps Bernard pense-t-il passer à Paris? 19. Y restera-t-il moins d'une semaine? 20. Sa visite durera-t-elle peut-être plus d'une semaine? 21. Comment Jules trouve-t-il la décision de son ami de rester au moins une semaine à Paris? 22. A quoi l'invite-t-il? 23. Croit-il que son ami acceptera l'invitation? 24. Quel mot vous l'indique? 25. A quelle condition Bernard restera-t-il chez son ami? 26. La maison occupée par Jules est-elle assez grande pour recevoir des visites? 27. Jules sera-t-il gêné par la visite de son ami? 28. Qui Bernard craint-il de gêner outre son ami? 29. La gênera-t-il? 30. De quoi s'excuse Jules? 31. Que veut-il faire? 32. Pourquoi? 33. Bernard l'excuse-t-il? 34. Par quel mot? 35. Que dit Jules en revenant? 36. Qu'indique-t-il à son ami? 37. Etes-vous à l'aise quand vous êtes chez-vous? 38. Pourquoi Jules pense-t-il que son ami a faim? 39. Celui-ci a-t-il réellement faim? 40. Pourquoi s'est-il informé de l'heure du dîner? 41. Jules lui conseille-t-il de changer de vêtements? 42. Par quels mots Bernard exprime-t-il qu'il est content de ne pas être obligé de changer de costume? 43. Comment se sent-on après un voyage? 44. Que veut faire Bernard avant le dîner? 45. De quoi aura-t-il besoin pour faire sa toilette?

46. Que fait Jules quand tout le monde se rencontre dans la salle à manger? 47. A qui présente-t-il son ami? 48. Que répond-elle? 49. A qui le dit-elle? 50. A-t-elle déjà entendu parler de lui? 51. Par qui? 52. De quelle façon Jules parle-t-il de ses amis? 53. Quelle est l'opinion de Bernard sur Jules et sa femme?

54. Que fait-on quand le dîner est servi? 55. Que mange-t-on d'abord? 56. Que demande Mme. X. à son mari au sujet du potage? 57. Jules partage-t-il l'avis de sa femme? 58. Comment Jules aime-t-il les mets? 59. Bernard sert-il Mme. X? 60. Que mangent-ils après le potage? 61. Quel est votre plat de prédilection? 62. Qu'est-ce que Jules préfère au filet aux champignons? 63. Pourquoi Mme. X. dit-elle à son mari »tu es servi à souhait«? 64. Quel est votre auteur favori? 65. Vous gênez-vous quelquefois en mangeant chez des étrangers? 66. Les petites filles adorent-elles les bonbons? 67. Comment Mme. X. a-t-elle rencontré les goûts de ces messieurs? 68. Qu est-ce que M. Bernard prie Mme. X. de lui passer? 69. De quoi Mme. X. demande-t-elle pardon? 70. Qu'offre Jules à son ami pendant qu'ils prennent le café? 71. Pourquoi Bernard ne l'accepte-t-il pas? 72. Qu'est-ce qui vous indique que Jules fume souvent en présence de sa femme? 73. De quoi s'occupe Mme. X. pendant que ces messieurs fument? 74. Combien de temps resteront-ils dehors? 75. Comment se saluent Mme. X. et M. Bernard?

EXERCICE 16.

(Compléter les phrases.)

M. Jules ne s'attend pas à . . . , il est donc très surpris de . . . . Ce dernier vient à Paris pour . . . . Il arrive chez son ami bien à propos, car . . .

Jules lui demande combien . . . , et il est bien aise d'apprendre que . . . . Il l'invite à . . . , mais Bernard craint de . . . , cependant quand Jules lui assure qu'au contraire . . . , il se décide à . . .

Comme . . . , il préfère ne pas changer de vêtements. Il se retire dans la chambre que . . . , afin d'y faire un peu de toilette. Il y trouve . . .

Quand . . . , Jules présente son ami à sa femme qui . . . . Elle est charmée de . . . , car . . . . Bernard fait un compliment à Mme. X. en disant que . . . . La bonne annonce que . . . et on se met à table. En mangeant le potage Mme. X. demande à son mari si . . . . Celui-ci répond qu'il . . .

Après le potage on apporte du poisson qui . . . et ensuite un filet de bœuf aux champignons qui . . . , Jules en apprenant

cela fait observer que lui, au contraire, préfère . . . . Il n'a pas encore fini de le dire que la bonne apporte justement . . .

Comme dessert ils ont . . . , et ces messieurs qui . . . en sont bien aises. Quand . . . , Jules offre un cigare à Bernard qui . . . parce qu'il craint d' . . . , mais comme cette dernière . . , il ne se gêne pas et accepte le cigare. Dans l'après-midi ces messieurs ont l'intention de . . .

La santé.

Edouard: Enfin! vous voilà debout. — *Maurice:* M'attendez-vous depuis longtemps? — *E.* Depuis une heure au moins. — *M.* Veuillez m'excuser, j'ai mal dormi la nuit passée; je ne me sens pas très bien. — *E.* Vraiment? Qu'est-ce que vous avez donc? — *M.* Je ne sais pas moi-même: depuis plusieurs jours j'ai souvent mal à la tête et j'ai aussi des accès de fièvre. — *E.* Mais ordinairement vous êtes en très bonne santé; avez-vous de l'appétit? — *M.* Non, je mange, mais je n'ai pas d'appétit. — *E.* Il faut consulter un médecin. — *M.* Je l'ai fait, mais jusqu'ici ce qu'il m'a prescrit ne m'a pas soulagé. — *E.* Que vous a-t-il donc ordonné? — *M.* D'abord il m'a fait prendre des pilules de quinine, et, après quelques jours, il m'a écrit une ordonnance que j'ai fait exécuter chez le pharmacien; malgré tout cela aucune amélioration ne s'est produite. — *E.* Quel est le médecin que vous avez consulté? — *M.* Le médecin de notre famille, le Dr. Herbault. — *E.* C'est le même qui a soigné ma mère. — *M.* Comment va Mme votre mère maintenant? — *E.* Elle va beaucoup mieux, je vous remercie. — *M.* Est-elle encore obligée de garder le lit? — *E.* Oh! non, elle peut se lever et même sortir un peu dans le jardin quand il ne fait pas froid. — *M.* Je suis bien aise d'apprendre qu'elle est

presque rétablie. Mais à propos de malades, avez-vous entendu parler de M. Dumas, savez-vous comment il va? — *E.* Oh! il ne va pas mieux du tout; il n'y a pour lui aucun espoir de guérison. — *M.* Vraiment! alors il restera aveugle? — *E.* C'est du moins ce que pense le médecin qui le traite. — *M.* Comment sa maladie a-t-elle commencé? — *E.* M. Dumas a toujours eu mal aux yeux depuis son enfance. — *M.* Pourquoi ne consulte-t-il pas le Dr. Paulet, qui est un spécialiste pour les maladies des yeux et qui a fait des cures merveilleuses? — *E.* Je ne sais pas s'il l'a consulté ou non; je le lui demanderai. — Vous sentez-vous assez bien pour sortir maintenant? — *M.* Oui, mon mal de tête s'est dissipé. — *E.* Alors partons.

EXERCICE 17.

1. De quoi s'agit-il dans la conversation ci-dessus? 2. Pourquoi Edouard s'écrie-t-il "enfin"? 3. Voit-il son ami dès son arrivée? 4. Quelle excuse Maurice donne-t-il pour avoir fait attendre son ami? 5. Combien de temps l'a-t-il fait attendre? 6. Pourquoi Maurice est-il resté couché si longtemps? 7. Sait-il quelle maladie il a? 8. Souffrez-vous beaucoup de maux de tête? 9. N'avez-vous jamais eu mal aux dents? 10. Souffre-t-on beaucoup quand on a un violent mal de tête? 11. Quels sont les symptômes de la maladie de Maurice? 12. Est-il souvent malade? 13. Quel conseil son ami lui donne-t-il? 14. Suivra t-il le conseil de son ami? 15. Qu'a fait ce médecin pour guérir le malade? 16. Le remède, l'a-t-il soulagé? 17. S'est-il senti mieux après avoir pris la médecine? 18. Que fait-on de l'ordonnance du médecin? 19. Edouard connaît-il le médecin qui soigne son ami? 20. Comment a-t-il fait sa connaisance? 21. Comment se porte la mère d'Edouard? 22. Que conseille-t-on aux malades qui ne doivent pas s'exposer à la fatigue et au froid? 23. Quand un malade peut-il commencer à se lever? 24. Qu'est-ce qui cause le rhume? 25. Pourquoi la mère d'Edouard ne peut-elle pas sortir tous les jours? 26. Quel jour pourra-t-elle sortir? 27. Est-elle complétement rétablie?

28. Que dit Maurice quand il apprend que la mère de son ami est convalescente? 29. Qu'est-ce qui le fait penser à M. Dumas? 30. Que demande-t-il à son sujet? 31. Que lui répond Edouard? 32. Guérira-t-il? 33. Quel est l'avis de son médecin? 34. Comment sa maladie a-t-elle commencé? 35. Qu'est-ce qu'est le Dr. Paulet? 36. Qu'est-ce qui prouve que le Dr. Paulet est un médecin très habile? 37. La conversation avec son ami a-t-elle distrait Maurice? 38. Comment se porte-t-il après avoir causé avec son ami? 39. A-t-il toujours mal à la tête? 40. Qu'est-ce que les deux amis se proposent de faire?

L'hiver.

Nous sommes en hiver; le ciel est gris; la neige tombe à gros flocons et couvre d'un immense manteau blanc les rues et les maisons de la ville.

Il y a peu de monde dans ces rues qui sont généralement si mouvementées. On n'y voit que quelques rares piétons que les affaires obligent à sortir. Il fait très froid; dans le jardin l'eau du bassin est gelée et le grand étang du parc est couvert d'une couche épaisse de glace. Il y a des petits garçons qui courent les uns après les autres en se jetant des boules de neige. Ils ont apporté leurs patins mais la neige les empêche de patiner.

De temps en temps le son argentin de petites clochettes se fait entendre; ce sont des traîneaux qui glissent avec la rapidité du vent sur la neige durcie par le froid. Ils emportent des personnes enveloppées jusqu'aux yeux dans des vêtements de fourrures.

Le vent souffle plus fort et la neige fouette le visage des passants. Quel temps désagréable! On ne peut ouvrir les yeux.

Rentrons à la maison. Il fait bon dans le grand salon bien chauffé par le poêle. — Ecrivons nos exercices. Je ne puis tenir ma plume, j'ai l'onglée. — Voyez ce petit garçon qui passe dans la rue; comme il tremble, comme il grelotte sous ses vêtements trop légers et tout déchirés. Il marche pieds nus dans la neige. Appelez-le et donnez-lui vos vieux souliers et votre veste de l'hiver dernier. Voilà maintenant l'enfant bien chaussé, bien couvert; il n a plus froid.

Mais le temps s'est radouci: le vent ne souffle plus, la neige a cessé de tomber, et le soleil perce les nuages de ses rayons pâles. — La neige commence à fondre et forme bientôt dans toutes les rues de larges flaques d'eau sale et noirâtre, bien désagréables pour ceux qui vont à pied.

EXERCICE 18.

1. Décrivez une journée d'hiver. 2. A quoi peut-on comparer la neige qui couvre les rues et les maisons? 3. Décrivez l'aspect des rues d'une grande ville par un beau temps et par un mauvais temps. 4. Quelles sont les personnes que le mauvais temps n'empêche pas de sortir? 5. Sortez-vous malgré le mauvais temps? 6. Quel est l'effet du froid sur l'eau? 7. Quand l'eau gèle-t-elle? 8. Que devient l'eau quand elle gèle? 9. Quels sont les plaisirs de l'hiver? 10. A quoi s'amusent les petits garçons dont on parle dans le morceau? 11. Dans quel but ont-ils apporté leurs patins? 12. Pourquoi ne peuvent-ils pas patiner? 13. Qu'est-ce qui annonce l'approche d'un traîneau? 14. Les traîneaux font-ils du bruit en glissant? 15. Vous promenez-vous souvent en traîneau? 16. Quel est le plaisir de la promenade en traîneau? 17. Que font les personnes qui sortent en traîneau pour se garantir du froid? 18. De quel changement de temps est-il question au 4ème paragraphe? 19. Qu'est-ce qui rend une promenade à pied très désagréable par ce temps-là? 20. Restez-vous dehors, quand il fait très mauvais? 21. A quoi vous décidez-vous alors? 22. Par quel mot exprimez-vous cette décision à ceux qui vous accompagnent?

23. Pourquoi fait-il bon dans le grand salon? 24. Fait-il chaud ou froid ici? 25. Avez-vous chaud ou froid? 26. Qui est-ce qui passe dans la rue, malgré le mauvais temps? 27. Qu'est-ce qui le fait trembler? 28. Pourquoi grelotte-t-il? 29. Quel genre de chaussure le petit garçon porte-t-il? 30. Le petit garçon peut-il attraper un rhume? 31. Dans quel but l'appelle-t-on? 32. Lui donne-t-on des vêtements neufs? 33. Se sent-il mieux maintenant? 34. De quel changement de temps parle-t-on dans le dernier paragraphe? 35. Quel mot nous indique qu'il fait moins froid? 36. Quel effet la chaleur produit-elle sur la neige? 37. Que forme la neige en fondant? 38. Fait-il bon marcher quand la rue est couverte de flaques d'eau?

Le printemps.

La saison la plus agréable est le printemps. Il ne fait plus froid, mais il ne fait pas encore trop chaud. Vous avez remplacé vos lourds vêtements de laine par des vêtements plus légers, Les hirondelles reviennent de leur long voyage aux pays plus chauds et nous annoncent la fin de l'hiver.

Vous aimez à vous promener au milieu de la nature joyeuse et gaie. Les oiseaux chantent, ils se réjouissent de l'arrivée du printemps.

En avril cependant le temps est très variable; il pleut souvent et quelquefois il fait du soleil en même temps. Voilà un arc-en-ciel. Regardez vite, il s'efface, il disparaît.

Oh, le joli mois que le mois de mai! C'est le plus beau de l'année. On l'appelle en France le mois des fleurs. La violette, le jasmin, la rose, etc., embaument nos jardins. Les arbres sont couverts de feuilles, et sous leurs rameaux verts les oiseaux ont déjà construit leurs nids. Ne touchez pas aux nids des oiseaux. Laissez

leurs petits grandir; ils viendront plus tard chanter sous vos fenêtres et ce sera un grand plaisir pour vous de les entendre.

C'est aussi au printemps que mûrissent les premiers fruits. Allons au jardin cueillir des fraises. Avez-vous envie d'en manger, elles sont très savoureuses. Dans le feuillage vert foncé de ce grand arbre voyez ces beaux fruits rouges que les oiseaux commencent à becqueter: ce sont des cerises. Dans notre charmant pays de France, nous avons encore au printemps les abricots et les groseilles; avec les premiers on fait de bonne confiture et avec les secondes cette belle gelée transparente que vous mangez à votre dessert.

EXERCICE 19.

1. Pourquoi le printemps est-il plus agréable que les autres saisons? 2. Fait-il encore froid au printemps? 3. Fait-il déjà trop chaud? 4. Quand remplacez-vous vos vêtements d'hiver par des vêtements plus légers et pourquoi? 5. Quelles sortes de vêtements portez-vous aux différentes saisons de l'année? 6. Que font la plupart des oiseaux à l'approche de l'hiver? 7. A quelle époque reviennent-ils? 8. Quel est le petit oiseau gris que nous voyons dans les rues même en hiver? 9. Pourquoi disons-nous que la nature est joyeuse et gaie au printemps? 10. Le soleil se lève-t-il tard au printemps? 11. Quelles différences y a-t-il entre les journées d'hiver et celles du printemps? 12. Quel temps fait-il souvent en avril? 13. Fait-il un temps variable en avril? 14. Quand voit-on un arc-en-ciel? 15. L'arc-en-ciel est-il visible longtemps? 16. Pourquoi faut-il regarder vite pour voir un arc-en-ciel? 17. Quel est le plus beau mois de l'année? 18. Décrivez l'aspect de nos jardins au mois de mai. 19. Où les oiseaux construisent-ils leurs nids? 20. Pourquoi ne faut-il pas toucher aux nids des oiseaux? 21. Dans quel mois les feuilles commencent-elles à pousser aux arbres? 22. Quand les arbres fleurissent-ils? 23. Quels sont les fruits qui mûrissent au printemps? 24. Les pommes

sont-elles déjà mûres au mois de mai? 25. Quel est l'arbre qui produit les pommes? 26. Les poires? 27. Les cerises? 28. Quelle est la plante qui produit les fraises? 29. Les oiseaux aiment-ils à becqueter les cerises? 30. Que fait-on des groseilles? 31. Que mange-t-on au dessert?

L'été.

L'été commence en juin; les jours sont très longs et la chaleur devient plus forte. Dans la campagne les champs de blé ont jauni et le moissonneur se prépare à faire la moisson. L'herbe des prairies et leurs jolies fleurs tombent déjà sous la faux du faucheur, et de jeunes paysannes, coiffées de larges chapeaux de paille, étendent cette herbe avec des fourches et des râteaux, pour la faire sécher. En juillet et août la chaleur augmente encore. Aux jours les plus chauds nous quittons la ville et allons au bord de la mer, où nous avons un air pur et une brise toujours fraîche. Combien nous aimons à nous baigner quand la mer est calme et que les vagues se brisent doucement sur le sable! Si la mer est agitée, nous suivons des yeux les navires qui se balancent sur le sommet des vagues enflées par le vent.

Quelquefois nous allons à la campagne. Là nous trouvons à la place des fleurs du printemps d'autres fleurs avec des couleurs plus vives, mais avec moins de parfum. Les framboises, les prunes, les pêches, et quelques espèces de poires et de pommes ont remplacé les fraises et les cerises. Notre potager est garni des légumes les plus variés. Il pleut très peu pendant ces deux mois, mais le jardinier arrose tous les soirs les fleurs et les légumes, pour les empêcher de mourir.

Les personnes qui ne peuvent quitter la ville en été souffrent beaucoup de la chaleur. Voyez ces enfants comme ils ont chaud en jouant; la sueur coule sur leur visage. On les appelle; c'est pour leur faire manger de la crême à la glace. Cela les rafraîchira. Mais le ciel se couvre de gros nuages noirs; la chaleur est oppressive; on peut à peine respirer; les hirondelles volent en rasant le sol; tout nous annonce un orage.

En effet un grand bruit se fait bientôt entendre; c'est le tonnerre qui gronde; de larges gouttes de pluie commencent à tomber; les éclairs se succèdent de minute en minute; le ciel semble tout en feu. Un éclair plus éblouissant nous enveloppe et au même moment, un coup de tonnerre plus violent que tous les autres ébranle la maison; la foudre est tombée près de nous, sur un arbre qu'elle a renversé.

EXERCICE 20.

1. Qu'est-ce qui nous indique l'arrivée de l'été? 2. Que voyez-vous à la campagne, en juin? 3. Avec quoi fait-on la farine et le pain? 4. Quand fait-on la moisson? 5. Où pousse le blé? 6. Qu'est-ce qui pousse dans les prairies? 7. N'y pousse-t-il que de l'herbe? 8. Avec quoi coupe-t-on l'herbe? 9. Que fait-on de l'herbe? 10. Qu'est-ce que le foin? 11. A quoi l'emploie-t-on? 12. Que fait-on pour fuir les grandes chaleurs de juillet et d'août? 13. Qu'est-ce qui rend le séjour au bord de la mer bien agréable? 14. Quels sont les agréments du séjour au bord de la mer? 15. Vous baignez-vous quand la mer est agitée? 16. Où passe-t-on l'été, si l'on ne va pas au bord de la mer? 17 Pleut-il souvent en juillet et août? 18. Que fait le jardinier quand il ne pleut pas? 19. Quelles sont les personnes qui ne peuvent pas quitter la ville en été? 20. Que fait-on pour se rafraîchir? 21. Quel changement de temps a lieu lorsque la chaleur devient oppressive? 22. Qu'est-ce qui annonce un orage? 23. Décrivez un orage? 24. Quand fait-il de l'orage?

L'automne.

L'automne est arrivé. Les jours sont raccourcis et la chaleur est bien diminuée. Les fleurs ont perdu presque tout leur parfum, mais les fruits ont maintenant une saveur exquise. Parlons donc un peu des fruits.

Vous avez déjà mangé des poires cet été, mais vous les avez trouvées fades. Prenez un quartier de cette belle poire duchesse, voyez comme le jus en sort! Voyez aussi ces belles pêches à la peau veloutée. Ne sont-elles pas bien appétissantes! Pourquoi ces hommes frappent-ils sur les branches des pommiers avec de grands bâtons? C'est pour abattre les pommes. Mais elles se meurtrissent en tombant. Ce n'est rien. On les écrasera bien davantage, pour en faire sortir le jus, et ce jus deviendra du cidre.

Aimez-voux les noix? Jetons des pierres dans ce noyer pour en abattre.

Une troupe de jeunes gens et de jeunes filles passent en riant et en chantant.

Ce sont des vendangeurs. Ils vont cueillir les raisins dans les vignobles. Ces belles grappes dorées et purpurines que vous voyez pendre aux vignes seront pressées, et leur jus deviendra du vin de Champagne, de Bordeaux ou de Bourgogne en France, du Liebfraumilch ou du Johannisberg en Allemagne.

Le soleil encore chaud de midi vient empourprer le feuillage des arbres déjà jauni par les premières gelées d'octobre, et la campagne se montre à nous sous un aspect tout nouveau.

Mais bientôt novembre arrive. Toute la nature paraît triste: la dernière feuille est emportée par le vent du

nord, l'hirondelle nous quitte, et les autres oiseaux ne chantent plus. Au revoir, belle hirondelle! Au revoir avec le printemps!

EXERCICE 21.

1. Quels sont les avantages et les désavantages de l'automne? 2. Avec quels fruits fait-on le cidre? 3. Avec lesquels fait-on le vin? 4. Où poussent les pommes? 5. Où poussent les raisins? 6. Quelle opération fait-on subir aux raisins pour faire le vin? 7. Quels sont les pays *vignobles?* 8. La noix est-elle un fruit juteux? 9. A quoi compare-t-on la peau des pêches? 10. Quels changements subissent les feuilles en automne? 11. Décrivez l'aspect de la campagne en automne? 12. Qu'éprouvez-vous en regardant un paysage d'automne? 13. Que font les oiseaux en automne? 14. Où vont ils? 15. Pourquoi nous quittent-ils? 16. Quand espérons-nous revoir les hirondelles?

Les Gaëls et les Gaulois.

(L'imparfait comme temps descriptif.)[1]

Aux époques les plus reculées de l'histoire, le beau pays de France était une contrée sauvage, couverte d'immenses forêts et de marais profonds où erraient quelques rares peuplades de Gaëls vivant de chasse. C'étaient des hommes de haute stature et à larges épaules; ils avaient la peau blanche, les yeux bleus, la chevelure blonde et flottante. Leurs armes consistaient en haches ou en couteaux de pierre, en flèches dont la pointe était une arête de poisson ou un caillou tranchant.

---

[1]) Introduction: Faire remarquer la différence entre la forme descriptive du passé (l'imparfait) et celle employée pour des nou

Au bras gauche ils portaient un bouclier de bois long et étroit, et de la main droite, ils balançaient tantôt un pieu durci au feu, tantôt un lourd assommoir ou massue.

Pour se donner un aspect plus terrible en présence des ennemis, ils se peignaient le corps en bleu. C'est ce qu'on appelle le tatouage que pratiquent encore les sauvages de nos jours.

Quelques siécles avant l'ère chrétienne les Gaëls étaient déjà devenus un peuple puissant appelé Gaulois; le pays qu'ils habitaient est connu sous le nom de Gaule.

Les demeures des Gaulois étaient réunies en bourgades dans les clairières des bois, au bord des fleuves ou dans les îlots des marécages, partout enfin où ils pouvaient se défendre plus facilement si on les attaquait.

Les huttes qui leur servaient d'habitations étaient rondes; des poteaux entrelacés de branches d'osier en formaient les murs; le toit était pointu et couvert de

---

velles, des renseignements détachés (le passé indéfini), en écrivant sur le tableau les phrases suivantes:

Renseignements:	*Descriptions:*
Quel temps a-t-il fait hier? Il a fait une bien mauvaise journée.	C'était la veille de Noël, la neige tomb*ait* et il fais*ait* un froid glacial, le thermomètre marqu*ait* 16 degrés.
A-t-il neigé? Oh! oui; et il a fait bien froid; à midi le thermomètre a marqué 16 degrés.	Les rues et la grande place ét*aient* désertes et les boulevards n'offr*aient* plus la moindre animation.
Les rues ont-elles été fréquentées comme d'ordinaire. Non, personne n'est sorti; la grande place est restée déserte et les boulevards n'ont pas offert la moindre animation.	

Donner d'autres exemples similaires, toujours à la 3ème personne. Les 1re et 2e personnes se donneront dans le morceau »Souvenirs de collège«.

chaume. Le foyer était entouré de pierres et occupait le milieu de la hutte; l'air et la lumière ne pouvaient pénétrer à l'intérieur que par l'ouverture de la porte. Tout l'ameublement se composait de tables et de sièges grossiers ainsi que de peaux de bêtes servant de tapis et de lits.

Les Gaulois connaissaient les métaux: avec l'or et l'argent ils fabriquaient des bijoux; le fer et le cuivre servaient à fabriquer des armes et des outils. Ils étaient très hospitaliers à l'égard des étrangers; ils les invitaient à d'interminables repas pour les entendre parler et apprendre d'eux les nouvelles du dehors.

EXERCICE 22.

1. Quand la France était-elle une contrée sauvage? 2. L'est-elle encore? 3. Qu'est-elle maintenant? 4. De quoi était-elle couverte au temps des Gaëls? 5. De quoi est-elle couverte aujourd'hui? 6. Qu'y a-t-il aujourd'hui aux endroits autrefois marécageux? 7. Les Gaëls avaient-ils des demeures stables? 8. Qu'habitent les peuples modernes? 9. Décrivez l'apparence d'un Gaël et celle d'un Français moderne. 10. De quelles armes se servaient les Gaëls et quelles sont celles des soldats actuellement? 11. Les Gaëls choisissaient-ils les endroits les plus accessibles? 12. Que cherchaient-ils dans le choix de l'emplacement de leurs demeures? 13. Que cherche-t-on aujourd'hui en pareil cas? 14. Décrivez une hutte gauloise et une maison moderne. 15. De quels meubles se servaient les Gaulois? 16. De quels meubles nous servons-nous? 17. Comment apprenait-on les nouvelles autrefois? 18. Comment les apprend-on maintenant?

EXERCICE 23.

1. Non, c'est maintenant une contrée civilisée. 2. C'était une contrée sauvage. 3. Non, elle est maintenant couverte de champs et de vignobles. 4. Ils vivaient de chasse. 5. Oui, ils étaient grands. 6. Leur peau était blanche. 7. Oui, ils les avaient bleus. 8. Elle était blonde et flottante. 9. Des haches ou des couteaux

de pierre. 10. Non, les fusils et les canons n'étaient pas inventés du temps des Gaëls. 11. Au bras gauche. 12. Ils portaient un bouclier de bois long et étroit. 13. Non, je n'aime pas toujours à lire, j'aime tantôt à lire, tantôt à écrire. 14. Ils se peignaient le corps en bleu. 15. Pour se donner un aspect plus terrible. 16. C'était avant l'ère chrétienne. 17. Dans les clairières des bois. 18. Non, les demeures des Gaulois n'étaient pas dispersées. 19. Elles étaient réunies dans les clairières des bois ou dans les îlots des marécages. 20. Ils choisissaient ces endroits parce qu'ils pouvaient s'y défendre plus facilement si on les attaquait. 21. Elles étaient rondes. 22. Ils vivaient dans des huttes. 23. Ils étaient formés de poteaux entrelacés de branches d'osier. 24. De chaume. 25. Non, elle n'est pas couverte de chaume, elle est couverte d'ardoises. 26. Il était pointu. 27. Le milieu de la hutte. 28. Non, les huttes des Gaulois n'avaient pas de fenêtres. 29. Par l'ouverture de la porte. 30. Avec l'or et l'argent. 31. A fabriquer des armes et des outils. 32. A l'égard des étrangers. 33. A des repas. 34. Afin d'apprendre les nouvelles du dehors.

Souvenirs de collège.

(L'imparfait exprimant l'habitude.)

Je me souviens encore aujourd'hui de mes années de collège et des mille mauvais tours que je jouais à notre professeur.

C'était un vieux bonhomme d'au moins soixante ans qui portait des lunettes et une perruque ce qui formait le sujet de nos plaisanteries perpétuelles.

Je me distinguais parmi les élèves les plus dissipés et les plus turbulents. Quand j'étais appelé au tableau, je me munissais d'une ficelle au bout de laquelle pendait un morceau de craie et je l'attachais à la redingote du professeur; quand il se retournait nous éclations de rire comme de grands enfants que nous étions.

Souvent quand tout était tranquille je fermais brusquement mon pupitre avec un bruit formidable et si l'on me grondait je répondais invariablement: "Mais M'sieu ça m'est échappé!" D'autres fois je remplissais d'encre un cornet de papier, puis, je le fermais soigneusement et le faisais circuler dans la classe; notre professeur ordonnait alors de le lui apporter, il croyait intercepter des bonbons; mais quand il l'ouvrait l'encre se répandait sur ses mains et sur sa table. Nous trouvions cette plaisanterie bien amusante.

Enfin quelquefois, je profitais de ce qu'il était absorbé dans ses méditations pour attacher une mèche de ses cheveux postiches au dossier de sa chaise, et, quand il se levait, sa perruque tombait pendant que nous riions aux éclats.

Nous étions bien souvent privés de sortie; mais nous nous étions tant amusés que la punition ne nous paraissait pas trop forte.

Vous pensez peut-être que j'ai mal fait de me conduire de cette façon, mais quand vous alliez à l'école ne faisiez-vous pas de même? Etiez vous toujours appliqué et n'agaciez-vous jamais vos maîtres?

Aujourd'hui, il est vrai, quand je pense combien ce pauvre homme se donnait de peine pour nous, je me repens du mal que je lui ai fait et je répète avec le poète: "Cet âge est sans pitié."

EXERCICE 24.

Remplacer la première personne dans le morceau précédent par la deuxième et vice versa.

EXERCICE 25.

Mettre au présent à partir du deuxième paragraphe, en commençant par "*Mon professeur est,*" et en laissant de côté le dernier paragraphe.

EXERCICE 26.

1. Que faisiez-vous pour vous instruire quand vous étiez jeune? 2. Décrivez le professeur dont on parle dans ce morceau. 3. Quelle sorte d'élève était l'auteur de ce morceau? 4. De quoi les élèves se moquaient-ils continuellement? 5. A quelle occasion les élèves éclataient-ils de rire? 6. Que faisait cet élève quand il était appelé au tableau? 7. Quel moment choisissait-il pour fermer son pupitre? 8. Que faisait le professeur quand l'élève fermait son pupitre avec bruit? 9. Quel tour jouait-il avec un cornet de papier? 10. Comment les élèves trouvaient-ils cette plaisanterie? 11. Comment le professeur la trouvait-il? 12. Que faisait l'élève pour faire tomber la perruque du professeur? 13. Quel effet produisait sur les élèves la vue du professeur sans perruque? 14. Comment punissait-on les élèves dissipés? 15. Craignaient-ils cette punition? 16. Faisiez-vous de même quand vous alliez à l'école. 17. Etaient-ils toujours occupés? 18. L'étiez-vous toujours? 19. N'agaciez-vous jamais vos maîtres?

Correction des paresseux.

Dans un certain pays, quand on savait qu'un homme capable de travailler et de gagner sa vie faisait le métier de mendiant, on le saisissait, on le descendait dans un trou profond où se trouvait une pompe, et on ouvrait un robinet dont l'eau coulait dans le trou. Comme il ne voulait pas être noyé, le paresseux était obligé de pomper sans relâche. Pendant qu'il luttait contre l'eau, qui montait toujours, mais lentement, des citoyens faisaient des paris

sur les bords du puits: l'un gageait que cet homme était un fainéant et qu'il ne pompait pas assez pour se tirer du péril; l'autre soutenait le contraire.

Enfin, après qu'il avait ainsi passé quelques heures dans un rude travail et de cruelles angoisses, on le retirait plus mort que vif et on le mettait en liberté.

EXERCICE 27.

Mettre le morceau ci-dessus au présent et au futur.

EXERCICE 28.

Mettre à l'imparfait la première partie de "*l'hiver*" et de "*l'été.*"

Une invitation.[1]

(L'imparfait avec le conditionnel.)

A. Voulez-vous venir avec moi à la campagne? *B.* S'il faisait beau j'irais volontiers, mais il pleut à verse et si nous sortions, nous serions trempés jusqu'aux os. *A.* Je crois que la pluie cessera bientôt. S'il ne pleut pas cette après-midi, viendrez-vous? *B.* Oui, s'il ne pleut pas

---

1) Introduction. Ecrire sur le tableau:

a) S'il pleut maintenant, je ne sors pas.	b) S'il pleuvait maintenant, je ne sortirais pas.
a) S'il pleut demain, je ne sortirai pas.	b) S'il pleuvait demain, je ne sortirais pas.

En expliquant que les phrases a) admettent qu'il peut pleuvoir et que les phrases b) expriment un doute.

Ajouter d'autres exemples pour donner toutes les personnes du verbe. En donnant le morceau, faire remarquer la différence qui existe entre l'imparfait avec le conditionnel, d'une part, et le présent avec un autre présent ou le futur, d'autre part.

je vous accompagnerai. *A.* Nous prendrons une voiture, n'est-ce pas? *B.* Je le préférerais si j'avais de l'argent sur moi, mais j'ai oublié mon porte-monnaie. *A.* Je vous prêterai ce que vous voudrez. *B.* Si vous me prêtez seulement 5 francs cela suffira. *A.* Que ferons-nous à la campagne? *B.* Nous chasserons, nous pêcherons; si nous étions au mois de décembre, nous irions patiner sur le lac; mais comme nous ne sommes qu'en septembre, nous irons en bateau; ce sera tout aussi amusant. *A.* A quelle heure partirions-nous, si le temps se mettait au beau? *B.* Vers une heure. *A.* Alors, si vous le voulez, nous dînerons ensemble. *B.* Ce serait avec plaisir, mais ma mère n'est pas avertie, elle pourrait être inquiète. *A.* Vous lui enverrez une dépêche. *B.* Bien, si je ne vous dérange pas, je reste. *A.* Si vous me dérangiez, je ne vous inviterais pas; nous sommes assez amis pour ne pas nous gêner, l'un envers l'autre. *B.* Certainement.

Je crois que vous aviez raison et que nous aurons une belle après-midi, voilà déjà le soleil qui paraît. *A.* Nous allons avoir beaucoup de plaisir. *B.* Nous en aurions encore plus si Charles était avec nous; il est si gai! *A.* Nous passerons le prendre, si vous voulez. *B.* Ce serait inutile, il n'est pas chez lui. *A.* Alors nous nous amuserons sans lui.

EXERCICE 29.

1. A quoi M. A. invite-t-il M. B.? 2. M. B. accepte-t-il cette invitation? 3. Pourquoi n'accepte-t-il pas? 4. Dans quel cas l'aurait-il acceptée? 5. Qu'arriverait-il à ces messieurs s'ils sortaient? 6 Quel est l'avis de M. A. au sujet de la pluie? 7. Que fera M. A. s'il ne pleut pas? 8. M. A. désire-t-il faire cette promenade à pied? 9. Comment propose-t-il de la faire? 10. Qu'est-ce qui empêche M. B. d'accepter cette proposition tout de suite? 11. Dans

quel cas l'accepterait-il immédiatement? 12. Que lui offre son ami? 13. Dans quel cas aura-t-il assez d'argent? 14. Comment passeraient-ils leur temps à la campagne? 15. Que feraient-ils s'ils étaient en décembre? 16. A quelle heure partiront-ils? 17. Que feraient-ils si le temps ne se mettait pas au beau? 18. Où M. B. dînera-t-il? 19. Qu'est-ce qui le fait hésiter à rester à dîner? 20. Dans quel cas sa mère serait-elle inquiète? 21. De quoi sera-t-elle avertie? 22. Qu'aurait fait M. A. si son ami l'avait dérangé? 23. Pourquoi ne se gênent-ils pas l'un envers l'autre? 24. M. A. s'est-il trompé dans sa supposition qu'il fera beau? 25. Qu'est-ce qui annonce qu'il va faire beau? 26. Feront-ils la promenade? 27. A quoi s'attendent-ils en faisant cette promenade? 28. Qu'est-ce qui augmenterait encore leur plaisir? 29. Pourquoi ne passent-ils pas prendre Charles?

Les trois souhaits.

(Le Conditionnel — Suite.)

Un soir d'hiver, assis auprès du feu, un homme fort pauvre causait avec sa femme du bonheur d'un de leurs voisins qui possédait une fortune considérable. Ah! lui dit-il, si j'avais seulement quelque argent, je le placerais dans le commerce et bientôt j'arriverais à avoir quelques économies. Moi, répond sa femme, je ne serais pas satisfaite de cela; je voudrais être très riche, j'aimerais à avoir une grande maison, et si je voyais alors de pauvres gens comme nous, je les aiderais et tâcherais de leur rendre la vie plus supportable. Mais nous avons beau parler, nous ne sommes plus au temps des fées. Si elles existaient, je voudrais bien en connaître une, et si elle me promettait de m'accorder quelque chose, je saurais bien vite ce que je lui demanderais. Au même instant, ils voient dans leur chambre une très belle femme qui leur dit: Je suis une fée; je vous promets de vous accorder les trois

premières choses que vous souhaiterez; mais prenez-y garde, après cela je ne vous accorderai plus rien. La fée ayant disparu, cet homme et cette femme sont très embarrassés. Pour moi, commence la femme, si j'étais la maîtresse, je sais bien ce que je souhaiterais. Je ne demande rien encore, mais il me semble que je serais heureuse si j'étais belle, riche et de qualité. — Mais, répond le mari, si nous n'obtenions que ces choses, nous pourrions être malades, avoir du chagrin, ou mourir jeunes; il serait plus sage de souhaiter la santé, la joie et une longue vie. — Et à quoi servirait une longue vie si l'on était pauvre? s'écrie la femme; cela nous rendrait malheureux plus longtemps. En vérité, si la fée voulait notre bonheur, elle aurait dû nous promettre de nous accorder plus de dons; car il y a au moins une douzaine de choses dont nous aurions besoin. — C'est vrai, dit le mari, mais prenons du temps. Examinons d'ici à demain les trois choses qui nous sont le plus nécessaires, et nous les demanderons ensuite. — J'y réfléchirai toute la nuit, répond la femme; en attendant, chauffons-nous, car il fait froid. En même temps, la femme prend les pincettes et arrange le feu. Comme elle voit beaucoup de charbons bien allumés, elle dit sans y penser: Voilà un bon feu, je voudrais bien avoir une aune de boudin pour notre souper, nous pourrions le faire cuire si aisément. A peine a-t-elle achevé ces paroles qu'il tombe une aune de boudin par la cheminée. Peste soit de la gourmande avec son boudin! dit le mari; ne voilà-t-il pas un beau souhait! nous n'en avons plus que deux à faire; pour moi, je suis si en colère que je te souhaite le boudin au bout du nez. Au même instant, l'homme s'aperçoit qu'il est encore plus fou que sa femme; car, par ce second souhait, le boudin saute au bout du nez de cette pauvre femme qui ne peut l'arracher. Que

je suis malheureuse, s'écrie-t-elle, tu es un méchant de m'avoir souhaité ce boudin au bout du nez. — Je te jure, ma chère femme, que je n'y pensais pas, répond le mari: mais que ferons-nous? Je vais souhaiter de grandes richesses, et je te ferai faire un étui d'or pour cacher le boudin. — Garde-t'en bien, répond la femme, car je me tuerais s'il fallait vivre avec ce boudin au nez. Crois-moi, il nous reste un souhait à faire, laisse-le moi, ou je vais me jeter par la fenêtre. En disant ces paroles, elle court ouvrir la fenêtre et son mari effrayé lui crie: arrête! arrête! je te donne la permission de souhaiter tout ce que tu voudras. — Eh bien! dit la femme, je souhaite que le boudin tombe à terre. Aussitôt le boudin tombe. La femme, qui avait de l'esprit, dit à son mari: la fée s'est moquée de nous, et elle a eu raison. Peut-être serions-nous plus malheureux encore si nous étions riches. Crois-moi, mon ami, ne souhaitons rien et prenons les choses comme il plaira à Dieu de nous les envoyer. En attendant, mangeons notre boudin, puisqu'il ne nous reste que cela de nos souhaits.

EXERCICE 30.

1. De quoi est-il question dans le morceau précédent? 2. Où se trouvaient-ils? 3. Quel était leur état de fortune? 4. De quoi causaient-ils? 5. Qu'enviaient-ils? 6. Que désirait le mari? 7. Que feraient-ils s'ils l'avaient? 8. Sa femme était-elle aussi modeste que lui dans ses désirs? 9. Que voudrait-elle? 10. Que voudriez-vous si vous étiez à sa place? 11. Aimeriez-vous à avoir une grande maison? 12. Que feriez-vous si vous rencontriez un pauvre? 13. Que veut dire "*Nous avons beau parler?*" 14. Que feraient-ils s'ils étaient encore au temps des fées? 15. Sauriez-vous quoi demander si vous rencontriez une fée? 16. Etaient-ils encore au temps des fées? 17. Qu'est-ce que la fée leur dit de faire? 18. Que ferait la fée si ces gens souhaitaient quatre choses?

19. Pourquoi ne souhaitent-ils rien aussitôt que la fée disparaît? 20. Qu'est-ce qui rendrait la femme heureuse? 21. Que pourrait-il leur arriver s'ils n'avaient que cela? 22. Que vaudrait-il mieux souhaiter d'après l'avis du mari? 23. Combien de dons la fée aurait-elle dû leur promettre? 24. Pendant combien de temps veulent-ils réfléchir avant de souhaiter? 25. A quelle occasion fait-elle le premier souhait? 26. Quel était ce souhait? 27. A-t-elle fait ce souhait volontairement? 28. Qu'aurait-elle dû faire avant de parler? 29. Feriez-vous un pareil souhait si vous étiez dans des conditions semblables? 30. Que dit le mari en voyant le souhait s'accomplir? 31. De quoi était-il en colère? 32. Souhaite-t-il quelque chose dans sa colère? 33. Qu'arrive-t-il? 34. Comment la femme appelle-t-elle son mari? 35. Pourquoi? 36. Que lui offre son mari pour la consoler? 37. Que ferait-elle plutôt que de vivre avec ce boudin au nez? 38. Que fait-elle en même temps pour donner plus de force à ses menaces? 39. Réussit-elle à effrayer son mari? 40. Quel est le troisième souhait? 41. Quelle est la moralité de cette histoire? 42. Qu'ont-ils gagné par leurs souhaits?

EXERCICE 31.

(L'élève complétera les phrases suivantes et d'autres semblables que le professeur lui donnera.)

1. Si j'avais faim ... 2. Si j'avais soif ... 3. Si j'ai de l'argent l'année prochaine ... 4. S'il faisait beau demain ... 5. S'il fait mauvais cette après-midi ... 6. Si mon frère avait besoin d'un vêtement neuf ... 7. Si ma sœur désire une robe ... 8. Si nous savions parler français ... 9. Si nous avons le temps ... 10. Si nous pouvons venir la semaine prochaine ... 11. Si vous étiez libre demain ... 12. Si nos élèves prenaient des leçons tous les jours ... 13. S'ils ne viennent que si rarement ...

14. J'irais à Paris si ... 15. Je vais écrire une lettre si ... 16. Mon professeur ne me donnerait pas de leçon si ... 17. Il viendra si ... 18. Nous pourrions sortir si ... 19. Nous pourrons vous accompagner si ... 20. Nous pourrions acheter bien des choses si ... 21. Vous n'iriez certainement pas au théâtre si ... 22. Vous ne liriez pas ce livre si ... 23. Ils m'enverraient la note si ... 24. Ils voudront se reposer si ...

La fuite du collège.[1]

(Le subjonctif après les expressions de sentiment et de volonté.)

Edouard est *content qu'*on le *fasse* étudier, mais il aime mieux encore la liberté; il est donc *fâché que* les vacances *soient* près de finir. Son ami Arthur vient le

---

[1]) Introduction. Se faire donner par les élèves les expressions des différents sentiments en leur demandant des phrases telles que: qu'éprouvez-vous quand votre professeur vous dit que vous avez fait beaucoup de progrès? (J'éprouve du plaisir; j'en suis content). Que ressentez-vous en apprenant une nouvelle désagréable? (J'en suis fâché) etc.

La joie: — être aise, content, ravi, etc., se réjouir etc.

Le regret: — être fâché, désolé etc.; regretter, se repentir, etc.

La honte: — avoir honte, rougir etc.

La peur: — avoir peur, être effrayé, craindre, trembler, appréhender, etc.

La surprise: — être surpris, s'étonner, etc.

Expliquer qu'avec ces expressions on emploie *de* avec l'infinitif (je suis bien aise de vous voir etc., en se faisant donner d'autres exemples par les élèves) ou *que* avec une forme spéciale, appelée *subjonctif*. Ce mode a les terminaisons suivantes (excepté pour les verbes avoir et être)

e es e ions iez ent.

Ecrire sur le tableau la première personne du subjonctif des verbes les plus usités, et se faire donner alternativement par les élèves des phrases simples telles que: «mon frère vient», «la leçon est finie» — et les mêmes propositions dépendant d'une expression de sentiment telles que: «je suis content que mon frère vienne» — «je suis fâché que la leçon soit finie». Cet exercice doit être continué jusqu'à ce que l'élève soit bien familiarisé avec les formes des différentes personnes au subjonctif des verbes les plus usités.

Ensuite se faire donner les expressions de la volonté: vouloir, désirer, souhaiter, ordonner, défendre, permettre, empêcher, etc., etc., faire le même exercice que celui indiqué pour les expressions de sentiments: pourtant faire remarquer que désirer et vouloir régissent l'infinitif sans aucune préposition, et que les verbes exprimant une tendance, une inclination ou une opposition, comme: aimer, chercher, s'opposer, objecter etc. régissent la préposition à.

voir, et tous deux *regrettent que* leurs parents *veuillent* les renvoyer au collège et n'*aient* pas la bonne idée de les laisser à la maison.

Le jour de la rentrée, Edouard essaye de nouveau d'attendrir sa mère. Il l'embrasse en lui disant: Bonne maman, j'*aime mieux que* vous me *gardiez* auprès de vous et *que* vous me *donniez* un précepteur. Mais la maman qui *veut que* son fils *reçoive* une bonne instruction, ne l'écoute pas et le fait conduire à la pension.

Edouard y rencontre son ami Arthur, et, en se promenant au fond du jardin, ils remarquent que la muraille est très basse de ce côté, et *s'étonnent qu*'on *ait* laissé un mur si facile à escalader.

Ils pensent alors à s'enfuir par là; il est midi quand ils prennent cette belle résolution et ils *désirent que* la nuit *soit* déjà arrivée pour mettre leur projet à exécution. Arthur *souhaite qu*'il ne *fasse* pas clair de lune, car il *appréhende que* quelqu'un ne[1] les *aperçoive.*

Je suis *désolé que* nous n'ayons pas la clef de la petite porte du jardin pour sortir plus facilement. La nuit est venue; la lune est cachée par de gros nuages noirs; Edouard et Arthur escaladent le mur, ils sont libres! Mais où aller? A ce moment-là des pas se font entendre; nos deux fugitifs se cachent, car ils *craignent qu*'on *ne* se *soit* aperçu de leur fuite, et *tremblent qu*'on *ne vienne* les réintégrer au collège, qu'ils quittent avec tant de plaisir.

Le silence rétabli, ils sortent de leur cachette et s'éloignent de ce qu'ils appellent leur ancienne prison.

---

1) Faire remarquer la différence entre le *ne* dubitatif: „je crains qu'il ne vienne", et la négation *ne pas:* „je crains qu'il ne vienne pas".

Bientôt ils se trouvent à l'entrée d'une forêt. Que faire? Retourner en arrière? Non; ils ont *peur que* quelqu'un *ne* les *voie* rentrer.

Ils s'engagent donc dans l'étroit sentier qui traverse la forêt et *frémissent que* des brigands *ne* les *suivent.*

Je *regrette bien que* nous *ayons* quitté le collège, dit Edouard et je m'*étonne que* tu l'*aies* voulu.

— Mais ce n'est pas moi qui y ai pensé le premier, réplique Arthur, et je suis *surpris que* tu *veuilles* rejeter sur moi seul la faute que nous avons commise ensemble.

Tout à coup un cri se fait entendre: Qui vive? et une bande de voleurs entoure bientôt nos deux héros épouvantés.

Où allez-vous? leur dit le chef. — Nous nous rendons chez nous, répond Edouard. — Vous mentez, j'*entends que* vous me *disiez* la vérité. — Edouard et Arthur restent muets. — Allons, j'*ordonne que* vous me *parliez*, s'écrie le brigand. — Eh bien! nous nous sommes échappés du collège, murmure Arthur, et ne savons quel chemin prendre pour aller à la ville. — *Permettez que* je vous *serve* de guide, reprend le bandit avec un sourire qui fait frissonner les deux pauvres prisonniers. — Je suis *charmé*, ajoute-t-il, *que* le hasard vous *ait* mis sur mon chemin et je *souhaite* de tout mon cœur *que* vous *soyez* satisfaits de moi. — Allons! partons, et je *demande que* vous *marchiez* devant moi. Le chef *ordonne* alors *que* ses hommes *aillent* à leurs postes et la bande se met en route.

EXERCICE 32.

1. Edouard est-il un élève appliqué? 2. Qu'est-ce qui vous l'indique? 3. Que préfère-t-il à l'étude? 4. Que ressent-il en apprenant que les vacances sont presque finies? 5. De quoi êtes-vous fâché quand le professeur vous dit que la leçon est terminée?

6. Quelle est l'intention des parents d'Edouard et d'Arthur? 7. Comment ces deux petits garçons trouvent-il ce projet? 8. Que regrettent-ils? 9. Que fait Edouard le jour de la rentrée? réussit-il à attendrir sa mère? 10. Qu'aime-t-il mieux? 11. La maman cède-t-elle à ses prières? 12. Pourquoi n'y cède-t-elle pas? 13. Que voulez-vous que je fasse pendant la leçon? 14. Qu'est-ce que votre professeur veut que vous fassiez? 15. Où Edouard rencontre-t-il son ami? 16. Que remarquent-ils en se promenant au fond du jardin? 17. De quoi s'étonnent-ils? 18. Pourquoi le mur est-il facile à escalader? 19. A quoi pensent-ils en voyant la muraille si basse? 20. Que souhaitent-ils pour pouvoir mettre leur projet à exécution? 21. Que pourrait-il arriver s'il faisait clair de lune? 22. Que désirent-ils pour pouvoir sortir plus facilement? 23. De quoi est-il désolé? 24. Qu'est-ce qui vous indique que les souhaits des enfants sont accomplis? 25. Pourquoi sont-ils embarrassés après avoir escaladé le mur? 26. Que ressentent-ils en entendant marcher? 27. Que craignent-ils? 28 De quoi tremblent-ils? 29. Que craignez-vous si un de vos amis est très malade? 30. Que craignez-vous quand le ciel se couvre de nuages noirs? 31. Que craignons-nous quand un incendie éclate près de notre maison? 32. Quand nos deux fugitifs sortent-ils de leur cachette? 33. Que font-ils ensuite? 34. Que se demandent-ils en se trouvant à l'entrée de la forêt? 35. Pourquoi ne retournent-ils pas en arrière? 36. De quoi ont-ils peur? 37. Que font-ils au lieu de retourner au collège? 38. Quel reproche Edouard fait-il à Arthur? 39. De quoi Arthur est-il surpris? 40. Qui est à blâmer pour cette faute? 41. Quel effet produit l'apparition des brigands sur les enfants? 42. Que leur demande le chef? 43. Que répond Edouard? 44. Le chef croit-il à la parole des enfants? 45. A quoi veut-il les obliger? 46. Pourquoi sont-ils muets? 47. De quoi sont-ils effrayés? 48. Que leur ordonne le brigand? 49. Avouent-ils leur escapade? 50. A quoi s'offre le brigand? 51. Que dit-il en s'offrant comme guide? 52. De quoi le brigand est-il content? 53. Que souhaitez-vous quand vous désirez vous promener? 54. Qu'est-ce que le brigand exige que les enfants fassent en partant? 55. Qu'ordonne-t-il encore?

En route.

(Le subjonctif après les locutions de but, de condition, de concession, de négation et d'antériorité.)

Nous avons laissé Edouard et Arthur prisonniers des brigands. Le chef fait marcher les deux enfants devant lui ***pour** qu'*ils ne *puissent* pas s'enfuir. Mais ils ne cherchent pas à s'échapper, et *supposé que* l'un des deax *réussisse* à tromper la surveillance des voleurs, sa position sera tout aussi désagréable que celle de son compagnon; en effet, il fait nuit noire, et *à moins qu'*il *ne connaisse* parfaitement les sentiers de la forêt, *de manière qu'*il[1] *puisse* retrouver son chemin, le pauvre enfant sera perdu.

Le chef des brigands fait prendre à toute la troupe des chemins détournés, *afin que* ses prisonniers ne *sachent* pas où il les conduit et *qu'*ils ne *puissent* découvrir sa retraite *en cas qu'*ils *veuillent* y revenir un jour ou l'autre; mais quelque vindicatifs *qu'*ils *soient,* je *doute qu'*ils *aient* jamais cette intention.

Quoique Edouard et Arthur *soient* bien fatigués, ils marchent encore assez vite, *non qu'*ils *soient* obligés de courir; mais les voleurs pressent un peu le pas parce qu'ils approchent de leur demeure. *Si* effrayés *que soient* nos deux héros ils essayent d'avoir l'air courageux; mais *quelques* efforts *qu'*ils *fassent*, ils ne peuvent y parvenir.

Enfin on est arrivé à la caverne qui sert de quartier-général aux brigands. *Avant que* les deux enfants

---

[1]) Faire remarquer que quand «de manière que» n'exprime pas un but, mais un résultat, il ne faut pas employer le subjonctif.

aient pu distinguer où ils sont, on les pousse dans une anfractuosité du rocher *en attendant que* le chef *revienne.* C'est là qu'ils resteront *jusqu'à ce que* leur sort *soit* décidé.

Je *ne crois pas que* les brigands *veuillent* les tuer: on ne fait pas disparaître deux enfants *sans que* personne le *sache;* mais ils les garderont peut-être prisonniers pendant longtemps.

EXERCICE 33.

1. Dans quel but le chef des brigands fait-il marcher les deux enfants devant lui? 2. Pourquoi ne cherchent-ils pas à s'échapper? 3. A quoi leur servirait de s'échapper? 4. Pourquoi? 5. A quelle condition pourraient-ils réussir? 6. Quel chemin la troupe suit-elle? 7. Dans quel but font-ils cela? 8. Que craint le brigand en emmenant les enfants dans sa retraite? 9. Les voleurs ont-ils obligé les enfants à courir? 10. Les enfants marchent-ils vite malgré leur fatigue? 11. Donne-t-on aux enfants le temps de regarder autour d'eux avant de les pousser dans la caverne? 12. Combien de temps y resteront-ils? 13. Les brigands veulent-ils tuer les enfants? 14. Pourquoi ne pensez-vous pas qu'ils veuillent les tuer?

EXERCICE 34.

(*Former plusieurs phrases avec chacune des locutions suivantes.*)

Le but: pour que, afin que. *La condition*: en cas que, à condition que, à moins que, pourvu que. *La concession:* quoique, bien que, quelque que, si que. *La négation:* non que, sans que, ce n'est pas que, douter que, nier que, ne pas croire que, ne pas penser que. *L'antériorité*: avant que, en attendant que, jusqu'à ce que.

Chez les brigands.

(Le subjonctif après les locutions impersonnelles, n'exprimant ni certitude ni probabilité.[1])

Edouard et Arthur sont dans une caverne bien humide, bien sombre, couchés sur une poignée de paille et ils cherchent le moyen de s'en évader, comme ils se sont échappés du collège.

Il faut, dit Arthur, *que* nous *fassions* semblant de dormir et *que* nous *ronflions* même très fort pour leur ôter tout soupçon. En effet, les deux enfants se mettent à ronfler à qui mieux mieux, si fort même qu'ils éveillent ceux des brigands qui sont déjà endormis. *Est-il possible que* ces gaillards-là *puissent* dormir d'un si bon sommeil et *que* la peur ne les *tienne* pas éveillés, se dit le chef; *il est rare que* des enfants de leur âge *soient* si courageux; *il est bon que je m'assure* si leur sommeil est bien réel . . . *Il se peut qu'*ils *dorment* cependant . . . voyons! et il leur approche la lampe de la figure. Un ronflement plus sonore s'échappe du gosier d'Edouard et éteint la lampe. Diable! dit le brigand, il est certain* que celui-ci dort d'un profond sommeil. Voyons l'autre. Il rallume la lampe et s'approche d'Arthur. Celui-ci sent l'haleine du brigand sur sa figure; mais il ne perd pas son sang-froid, il murmure tout bas, comme dans un rêve: Oui, bonne maman, j'ai été bien sage. Et ses deux bras entourent le cou de son terrible gardien, qui sourit à

---

[1]) Exemples: il se peut, il est bon, il faut etc. qu'il écrive cette lettre — *mais:* il est évident, il est certain, il est vraisemblable qu'il lira, écrira cette lettre. — Car la dernière phrase exprime une certitude ou une probabilité et le verbe est par conséquent mis à l'indicatif.

* Exprimant la certitude ou la probabilité.

l'idée d'être appelé maman. Il est clair* que celui-là aussi dort comme une marmotte. Mais réfléchissons un peu, continue-t-il. Que puis-je faire de ces deux enfants? Il est probable que* les parents vont mettre la police sur nos traces, et *il est difficile que* nous *échappions* à ses recherches. *Il vaut donc mieux que* nous *relâchions* nos deux prisonniers.

Cette résolution une fois prise, notre voleur prudent ordonne à ses hommes de renfermer Edouard dans un tonneau défoncé d'un bout, mais qu'ils refoncent aussitôt. D'un coup de pied, l'un des voleurs envoie rouler le tonneau en bas de la colline et le pauvre Edouard, peu habitué à ce genre de locomotion, perd bientôt connaissance.

La délivrance.

(Le subjonctif dans les phrases relatives dépendant d'une idée de superlatif[1]) ou quand on parle d'une chose dont l'existence n'est pas certaine.[2])

Quant à Arthur, on l'attache à un arbre et toute la bande s'enfuit. Le pauvre Arthur ne se trouve-t-il pas dans la situation la *plus* terrible *dont* vous *ayez* jamais

---

* Exprimant la certitude ou la probabilité.

1) Exemples: C'est le premier, le dernier, le seul, le plus grand, le plus beau qu'il ait vu — ou: dont il soit question.

2) Exemples: Je cherche un livre qui ne contienne pas de fautes. — (J'ignore si on peut trouver un tel livre) — *mais:* Je cherche un livre qui ne contient pas de fautes (je sais qu'il existe) —

Je voudrais un cheval qui puisse parcourir 20 Kilomètres à l'heure.

Je voudrais votre cheval qui peut parcourir 20 Kilomètres à l'heure.

entendu parler? Il cherche un moyen *qui puisse le tirer d'embarras;* mais il n'en trouve aucun.

Edouard est toujours dans le tonneau, et essaie de trouver une ouverture *qui* lui *permette* de voir ce qui se passe au dehors et en se retournant il aperçoit par le trou de la bonde la lumière du jour naissant.

Son espoir renaît à la vue du soleil qui luit et des oiseaux qui voltigent; c'est la *seule* consolation *qu'il ait.*

Tout à coup il ne voit plus rien; sa main rencontre quelque chose de velu qu'il saisit et aussitôt le tonneau est emporté rapidement. Edouard reconnaît alors qu'il tient la queue d'un renard qui traîne le tonneau. Ce véhicule d'une nouvelle espèce, cahoté sur les pierres du chemin, finit par se démolir et Edouard peut enfin sortir de sa prison. Son premier soin est de se mettre à la recherche de son ami qui est toujours attaché à l'arbre et qu'il délivre aussitôt.

La *première* idée *qui* leur *vienne* à l'esprit est de retourner au collège, car c'est le *seul* endroit *où* ils *puissent* aller.

Cette histoire est peut-être la *plus* amusante *qui soit* dans ce livre; mais je ne vous en garantis pas l'authenticité, car elle a été écrite seulement *pour que* vous *puissiez* apprendre le subjonctif. C'est le *meilleur* exercice *que je connaisse.*

EXERCICE 35.

1. Où sont Edouard et Arthur et dans quelle position se trouvent-ils? 2. Sur quoi réfléchissent-ils? 3. Que faut-il qu'ils fassent suivant Arthur? 4. Dans quel but font-ils semblant de dormir? 5. Par quoi les brigands sont-ils dérangés dans leur sommeil? 6. De quoi s'étonnent les brigands? 7. Qu'est-ce qu'ils ne croient pas possible? 8. De quoi le chef veut-il s'assurer? 9. Est-il rare que des enfants soient courageux? 10. Est-il rare

que vous écriviez correctement vos exercices? 11. Est-il possible qu'un Français apprenne à parler l'anglais sans accent étranger? 12. Se peut-il que vous alliez en France l'année prochaine? 13. Que fait le brigand pour s'assurer que les enfants dorment? 14. Qu'est-ce qui fait croire au brigand que les enfants dorment? 15. Comment le brigand est-il convaincu qu' Arthur dort? 16. A quelle idée sourit le chef? 17. Quel est le sujet des réflexions du brigand? 18. Que croit-il probable? 19. Quelle décision prend-il? 20. Quel ordre donne-t-il à ses hommes? 21. Quel est le sort d'Arthur? 22. Que font les brigands après avoir traité les enfants de cette façon? 23. Vaut-il mieux pour les enfants que les brigands s'en aillent? 24. A quoi pense Arthur? 25. Est-il étonnant qu'il ait cette idée? 26. Quelle est la chose la plus difficile que vous ayez jamais apprise? 27. Quelle est la langue la plus difficile que vous connaissiez? 28. Quel est l'homme le plus riche dont vous ayez entendu parler? 29. Que cherche Arthur dans sa tête? 30. Cherchez-vous un professeur qui vous apprenne le français en deux semaines? 31. Désirez-vous une maison où vous soyez parfaitement tranquille? 32. Arthur trouve-t-il un moyen qui lui permette de se tirer d'embarras? 33. Quelle est la seule chance qu'il ait encore? 34. Où se trouve Edouard pendant ce temps? 35. Que cherche-t-il dans le tonneau? 36. Que voit-il par le trou de la bonde? 37. Quel effet lui produit la vue du soleil? 38. Comment Edouard est-il sauvé? 39. Quel est son premier soin, aussitôt délivré. 40. Quelle résolution prennent alors les enfants? 41. Quel est le meilleur endroit où les enfants puissent aller? 42. Cette histoire est-elle la plus intéressante qui soit dans ce livre? 43. Dans quel but a-t-elle été écrite? 44. Connaissez-vous un meilleur exercice pour apprendre le subjonctif?

EXERCICE 36.

(*Imitation des morceaux précédents.*)

Quoique Edouard ne — pas un élève paresseux il aime beaucoup plus — — qu' — —; il est donc très fâché que les vacances — bientôt. Arthur — est un de ses camarades vient chez — et ils sont surpris que leurs parents — les obliger — — — —.

Quand le jour de la rentrée — —, Edouard en — sa mère lui — qu'il — qu' — — — auprès —'— et qu' — — — un précepteur.

La maman, cependant, ne cède pas — — instances et on — le pauvre Edouard au — où — — son ami Arthur. Les deux enfants forment alors le — de — ensemble la — sans qu'on le — en — le mur qui — le jardin.

Il n'est que — quand ils décident de —' — et il leur tarde d'— leur projet. Ils sont fâchés que la nuit ne — — — et souhaitent de tout leur cœur que ce soir-là il ne — — — de lune; car si la nuit est — personne ne —' — de leur fuite. Il est bien malheureux qu'ils n'— — la clé de la petite porte du jardin — s'échapper — là. Enfin — — nuit et la lune ne — pas, le premier souhait des enfants — —. Ils réussissent, après quelques efforts, à — le mur et les voilà en —.

Mais alors ils ne — où aller. Au même instant ils entendent —. Nos deux fugitifs, effrayés que leur fuite — — déjà connue, tremblent à la pensée d'être — et d'— — de — au collège —' ils ont — avec tant de plaisir.

Cependant on —' — plus rien. Ils — de leur cachette et sont heureux de s'— de cette école qu'ils — à une prison. Le chemin qu'ils — les — à une forêt. Ils se demandent s'il faut — — — mais ils — qu'on ne les punisse. Ils prennent donc — sentier — passe à travers la forêt, en — au moindre bruit. Je regrette bien d'— quitté le collège, dit Edouard, et je m'étonne que tu — pu avoir une pareille idée. Mais Arthur réplique que ce — — pas lui — a eu cette idée, et qu'il est bien surpris que son ami — rejeter — — seul la faute commise par — —. Soudain ils — une voix terrible qui leur —: Qui vive! et ils se voient — par une bande de voleurs dont le chef — demande — — —. Les enfants épouvantés répondent qu'en — — chez eux, ils — — égarés. Ce n'— — vrai, crie le brigand exaspéré, j'ordonne que — me — la vérité. Edouard et Arthur gardent — silence, car ils craignent autant de — un mensonge que de — la vérité. Allons, je veux que vous me —, vocifère le brigand. Alors Arthur lui apprend en balbutiant que — — et Edouard — — — du collège et ne — quel chemin prendre pour — — à la ville voisine. Permettez-moi de — — de guide, reprend le bandit en — d'une manière qui — le frisson aux pauvres prisonniers.

Edouard et Arthur ont été — dans une caverne — le soleil ne — jamais et dont les murs ruissellent d'—; ils — — sur quelques — de paille et réfléchissent au — de s'— — la caverne sans qu'on — —.

Ils se disent qu'il faut — semblant de dormir et de — — — pour que les brigands — — aucun soupçon. Ceci convenu, les deux enfants se mettent à ronfler — — qu'ils éveillent ceux des brigands — sont déjà —. Je ne crois pas, se — le chef, que ces gaillards-là — — si profondément. Il n'est pas — que des enfants de leur âge — tant de courage; il est donc essentiel que je me rende compte s'ils — réellement. Il n'y a rien d'impossible, cependant, que le sommeil les — gagnés. Il faut que j'— m'en assurer; et il s'approche d'Edouard et — met la lampe sous le nez. Le dormeur se garde bien d'ouvrir — —; il ronfle, au contraire, — — et son ronflement éteint la — — tient le brigand. Pour sûr en voilà un qui dort? s'exclame ce —. Allons — l'autre. Après avoir — la lampe il s'— vers Arthur, et il est bientôt si près que celui-ci peut sentir — — du brigand sur sa figure. Quoique la position — terrible pour lui, Arthur ne — pas sa présence d'esprit: il fait semblant — prendre le brigand — sa maman et il lui passe les — autour du cou en — comme s'il —: Oui, bonne maman, j'ai été bien sage. Son terrible gardien ne peut s'empêcher de — en — qu'on l'appelle maman. N'est-il pas évident que celui-là aussi — comme une marmotte? Cependant le chef se demande ce qu'il — — des deux enfants. Il est possible que les parents — la police sur nos traces, dit il, et il me paraît difficile d'— à ses recherches. Mieux vaut donc que nous — nos deux prisonniers. Cela résolu, notre voleur commande à ses hommes — — Edouard dans un tonneau. L'un des voleurs donne un — — — au tonneau qui va — en bas de la colline, et le pauvre Edouard qui se meurtrit le corps — les parois de ce véhicule s'évanouit. Après avoir — Arthur à un arbre tous les brigands s'en —. Trouvez-vous surprenant qu' Edouard, lorsqu'il — à lui, — sa mort très certaine? Il fait tout ce qu'il peut — disjoindre les douves du tonneau, mais il a beau faire, quelques efforts qu'il — le tonneau reste parfaitement clos. Le seul espoir qu'il — encore est que quelqu'un — à son secours.

Arthur qui est toujours — à son arbre a bien — qu'un loup ne vienne le dévorer. Ce n'est pas qu'il — poltron, mais — vous un peu à sa place. Il réfléchit au moyen de — — de cette fâcheuse position; mais il ne lui en — aucun à la pensée, et avant qu'un bûcheron le — et — le délivrer, il a le temps — mourir — faim ou d'être — par quelque — féroce.

Parlons un peu — Edouard —.

Il se — de tous côtés dans son tonneau, et — son œil au trou de la bonde — voir ce qui se passe au dehors.

Bien que l'horizon pour lui — très limité, il — courage en — le soleil — dore la cime des arbres et — oiseaux — voltigent de branche en branche. Mais tout à coup, sans qu'il — s'en expliquer la raison, tout — à ses yeux dans une — profonde. En cherchant le — de la bonde il rencontre sous sa main — chose de velu; il le saisit, — tire à lui et se sent aussitôt emporté avec une — vertigineuse. Il s'— alors que c'est la queue d'un renard qu'il — dans la main et que — animal effrayé s'enfuit — en — le tonneau après lui.

Ce véhicule d'— nouveau genre rebondit sur les — du chemin et Edouard a bientôt les coudes et les genoux —.

Enfin Edouard — sa prison s'écrouler, il lâche la queue du renard et se — — liberté.

La première chose qu'il — est de chercher Arthur qu'il — et tous deux retournent — — pension qu'ils ne — certainement plus.

Le déjeuner de Napoléon.[1]

I.

(L'imparfait exprimant l'habitude.)

L'empereur Napoléon 1er aimait à parcourir Paris incognito, à la manière du calife Haroun-al-Raschid. Dans ses excursions à travers la ville, il était toujours vêtu d'une redingote grise, entièrement boutonnée sur la poitrine et il portait un chapeau rond à larges bords; cet accoutrement le rendait méconnaissable.

---

1) Appeler l'attention de l'élève sur la différence de forme et de sens qui existe entre *l'imparfait* et le *passé défini*. Dans ce morceau il ne sera parlé qu'à la 3e personne — les autres personnes seront employées dans le morceau «L'Arabe et son cheval«

Quelquefois il sortait seul pour faire ses promenades matinales. Il aimait surtout à s'arrêter sur les places d'armes pour voir les soldats qui manœuvraient.

Souvent aussi il se faisait accompagner par un de ses maréchaux; il préférait surtout la société du maréchal Duroc, avec lequel il visitait les grands travaux et constatait leur état d'avancement.

(Le passé défini comme temps narratif.)

II.

Désireux de voir l'état des travaux de la colonne Vendôme, il sortit un matin du palais, et se fit accompagner par le maréchal Duroc en costume civil. Ils traversèrent le jardin des Tuileries, suivirent la rue de Rivoli, prirent la rue Castiglione et arrivèrent sur la place Vendôme à la pointe du jour. Napoléon examina dans tous ses détails la gigantesque charpente de la colonne. L'Empereur et le maréchal ne furent pas reconnus. Ils restèrent pendant trois-quarts d'heure à visiter tous les chantiers et reprirent ensuite leur promenade; ils s'éloignèrent par la rue Napoléon (aujourd'hui rue de la Paix); puis, tournant à droite, ils remontèrent le boulevard. Napoléon en voyant les boutiques encore fermées dit à Duroc: Messieurs les Parisiens sont bien paresseux dans ce quartier!

Tout en causant ils arrivèrent devant les Bains Chinois.

EXERCICE 37.

1. Qui était Napoléon 1er? 2. Que faisait-il pour se rendre compte par lui-même de ce qui se passait? 3. Comment était-il vêtu dans ces occasions? 4. Pourquoi était-il habillé ainsi?

5. Comment sortait-il, seul ou accompagné? 6. Que faisait-il quand il sortait seul? 7. Par qui se faisait-il accompagner? 8. Dans quel but allait-il visiter les grands travaux? 9. Que voulut-il voir un matin? 10. Que fit-il pour le voir? 11. Quel chemin prirent-ils? 12. Que fit Napoléon après être arrivé sur la place Vendôme? 13. Quelqu'un les reconnut-il? 14. Napoléon put-il garder l'incognito? 15. Combien de temps restèrent-ils à visiter les travaux? 16. Que firent-ils après cela? 17. Où furent-ils bientôt? 18. Quelle observation fit Napoléon au sujet des Parisiens?

Le déjeuner de Napoléon.

Suite.

III.

(L'imparfait comme temps descriptif.)

Ce grand établissement qui venait d'être repeint à neuf avait un aspect bizarre. L'entrée principale, placée au centre, était large et majestueuse et supportait un étage unique que surmontait un toit pointu, aux angles recourbés; signe distinctif des monuments du Céleste Empire. De chaque côté du principal corps de logis s'élevait un pavillon relié au centre par des constructions de bois peint et doré, ornées de dragons aux ailes éployées.

L'ensemble de l'édifice rappelait assez fidèlement une pagode.

L'intérieur était magnifiquement aménagé et offrait aux amateurs d'exotisme tous les raffinements du luxe asiatique.

Le pavillon de droite était occupé par un restaurant que fréquentaient les gens riches de la capitale.

IV.

(Passé défini — suite de la narration.)

En voyant ce restaurant, Napoléon s'adressa à Duroc: "Si nous entrions là pour déjeuner, qu'en pensez-vous? lui demanda-t-il. — Sire, répliqua Duroc, c'est trop tôt, il n'est encore que huit heures. — Bah! reprit l'Empereur, votre montre retarde toujours; cette promenade m'a donné de l'appétit; j'ai une faim canine." Et ils entrèrent dans le café, puis s'assirent à une table. Napoléon appela le garçon, lui commanda des côtelettes de mouton, une omelette aux fines herbes (c'étaient ses mets favoris) et n'oublia pas le vin de Chambertin. Tous deux mangèrent de bon appétit et finirent leur déjeuner par une tasse de café que l'Empereur trouva meilleur que celui qu'on lui servait habituellement aux Tuileries. Le repas fini, Napoléon fit signe au garçon, lui demanda l'addition et se leva en disant à Duroc: "Payez et rentrons; il est temps." Puis il se dirigea vers la porte en sifflant un récitatif italien. Le grand maréchal se mit en devoir d'obéir; mais il fouilla vainement dans ses poches et acquit bientôt la certitude qu'il avait oublié sa bourse. Il devint un peu pâle en constatant ce fait.

EXERCICE 38.

1. Quelle était l'apparence des Bains Chinois? 2. Quelle réparation venait-on d'y faire? 3. Décrivez l'entrée principale de l'établissement? 4. Qu'est-ce qui donnait à ce bâtiment une apparence chinoise? 5. A quoi ressemblait cet établissement? 6. Comment était l'intérieur? 7. Qu'est-ce qui se trouvait dans le pavillon de droite? 8. Que fit Napoléon en apercevant ce restaurant? 9. Que voulut-il? 10. Que répondit Duroc? 11. Que lui

fit observer ensuite Napoléon? 12. Que décidèrent-ils alors? 13. Que firent-ils aussitôt entrés? 14. Que prirent-ils? 15. Comment l'Empereur apprécia t-il le café qu'on lui servit? 16. Que fit-il après avoir déjeuné? 17. Qu'ordonna-t-il à Duroc? 18. Où l'attendit-il? 19. Que fit le maréchal quand il voulut payer? 20. De quoi s'aperçut-il, en fouillant dans ses poches? 21. Quel effet lui produisit cette découverte?

Le déjeuner de Napoléon.

Suite et Fin.

V.

(L'imparfait exprimant un état ou une action non terminée.)

En effet, le cas était embarrassant. Le garçon attendait le payement de la carte, dont le total se montait à douze francs.

Cependant l'Empereur, qui ne se doutait pas de cela, commençait à s'impatienter. Il tournait de temps en temps la tête du côté de Duroc et lui avait même déjà dit. "Allons, dépêchons-nous! il se fait tard." Les maraîchers arrivaient effectivement de tous côtés; les laitières et les porteurs d'eau circulaient, et la rue se remplissait de monde. Napoléon n'était pas habitué à attendre et Duroc, qui comprenait la situation, ne savait comment y mettre fin.

VI.

(Passé défini — suite de la narration.)

Le grand-maréchal, prenant enfin son parti s'approcha de la maîtresse du café qui se tenait au comptoir, et lui dit d'un ton poli quoiqu'un peu honteux: "Madame, mon ami

et moi sommes sortis ce matin un peu précipitamment, et nous avons oublié de prendre notre bourse. Mais je vous donne ma parole que, dans une heure, je vous enverrai le montant de la carte. — C'est possible, monsieur, répliqua froidement la dame, mais je ne vous connais ni l'un ni l'autre, et tous les jours je suis attrapée de la même manière, vous sentez que . . . — Madame, s'écria Duroc, nous sommes des gens d'honneur, des officiers de la garde! — Oui, jolies pratiques, en effet, que les officiers de la garde!" Le garçon entendit la conversation et l'interrompit: "Madame, dit-il, puisque ces messieurs ont oublié de prendre de l'argent, je réponds pour eux, persuadé que ces braves officiers ne voudront pas faire tort à un pauvre garçon de café. Voici les 12 francs. — Autant de perdu pour vous, fit la dame." Chemin faisant, Duroc raconta son aventure à Napoléon qui en rit de bon cœur.

Le lendemain, un officier d'ordonnance, auquel le grand-maréchal avait donné des instructions précises, se rendit au café des Bains Chinois et, s'adressant à la maîtresse de la maison: "Madame," lui dit-il, "n'est-ce pas ici que deux messieurs sont venus déjeuner hier matin de bonne heure, et que n'ayant pas d'argent . . . . ? — Oui, monsieur," répondit la dame. — "Eh bien! madame, c'étaient S. M. l'Empereur et monseigneur le grand-maréchal du palais. Puis-je parler au garçon qui a payé pour eux?" La dame faillit se trouver mal. L'officier, s'adressant au garçon, lui remit un rouleau de cinquante napoléons, comme gratification de l'Empereur. Le garçon s'appelait Durgens. Quelques jours après, il fut placé comme valet de pied dans la maison de l'Empereur.

EXERCICE 39.

1. Dans quelle situation se trouvait Duroc? 2. Que faisait le garçon pendant ce temps? 3. L'Empereur savait-il l'embarras du maréchal? 4. Attendait-il patiemment? 5. Que se passait-il dans la rue? 6. A quoi cela fit-il penser l'Empereur? 7. A quoi se décida enfin le maréchal? 8. Où était la maîtresse du café? 9. Qu'éprouva Duroc en lui parlant? 10. De quoi eut-il honte? 11. Que lui dit-il? 12. La dame crut-elle à la parole du maréchal? 13. Quelle excuse donna-t-elle pour leur refuser du crédit? 14. Quelle était son opinion sur les officiers de la garde? 15. Que fit le garçon en s'apercevant de l'embarras de l'officier? 16. Quel était l'avis de l'hôtesse sur cette action? 17. De quoi parlèrent Napoléon et Duroc en retournant au palais? 18. Comment l'Empereur trouva-t-il l'aventure? 19. Que fit le maréchal le lendemain? 20. Où alla l'officier d'ordonnance? 21. Que demanda-t-il à la maîtresse de la maison? 22. Que lui apprit-il? 23. Qu'éprouva la dame en l'apprenant? 24. Quelle commission l'officier avait-il pour le garçon? 25. Qu'arriva-t-il quelques jours après au garçon du restaurant?

L'Arabe et son cheval.

(Partie descriptive.)

La nuit tombait, le soleil venait de disparaître, le grand silence du désert n'était troublé que par les sanglots d'une jeune femme arabe qui, assise près de sa tente, semblait anéantie; sa poitrine se soulevait à intervalles égaux, et de grosses larmes s'échappaient de ses yeux rougis par trois nuits de veilles; ses enfants groupés autour d'elle, silencieux et graves, contemplaient leur mère sans oser la questionner; les yeux de ces chérubins semblaient refléter la profonde douleur de leur mère: ils étaient tristes parce que leur mère pleurait.

(Partie narrative.)

Tout à coup, la jeune femme se redressa et interrogea l'horizon; son beau visage s'éclaira d'un rayon d'espoir. Qu'est-ce qui produit ce changement soudain? Laissons ici la parole au chef de la famille qui, quelques heures plus tard entouré de sa femme et de ses enfants, commença en ces termes:

"En revenant chargés de butin, après un succès inespéré sur la tribu des Beni-Bouzoufs, nous rencontrâmes les cavaliers d'Abd-el-Kader à environ douze heures de marche d'ici. Sitôt qu'ils nous aperçurent ils fondirent sur nous; nous nous défendîmes héroïquement, comme vous le pensez; mais que faire, un contre dix? Nous vendîmes chèrement notre vie; tous mes frères d'armes tombèrent à mes côtés, je restai seul, me défendant encore, malgré deux profondes blessures; à bout de force, je tombai. Aussitôt les mameluks se jetèrent sur moi, me garrottèrent avec des cordes et m'attachèrent sur un chameau. Ils s'emparèrent alors de notre butin et prirent mon cheval qu'ils emmenèrent également. Le soir du deuxième jour, ils campèrent avec nous près de X . . . J'avais les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et j'étais étendu près de la tente où couchaient les mameluks. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de mes blessures, j'entendis hennir mon cheval parmi les autres chevaux attachés autour des tentes; je reconnus sa voix, et ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois à mon fidèle compagnon, je me traînai péniblement jusqu'à lui: "Pauvre ami, lui dis-je, que feras-tu parmi les mameluks? Ma femme et mes enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau; ils ne te donneront plus l'orge dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans

le désert; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre. Tiens, va, retourne à la tente que tu connais; va dire à ma femme que ton maître ne reviendra plus, et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants."

Puis, je réussis à couper avec les dents la corde de poil de chèvre qui lui servait d'entrave, et mon noble compagnon se trouva libre; mais, me voyant blessé et enchaîné à ses pieds, mon fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer; il baissa la tête, me flaira, et, me saisissant avec les dents par la ceinture de cuir que j'avais autour du corps, il partit au galop et m'emporta jusqu'ici.

C'est en apercevant mon héroïque coursier que tes larmes se séchèrent; tu me crus perdu et tu me retrouvas, ma noble femme."

En arrivant et en déposant son maître aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval avait expiré de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré; les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de X.

EXERCICE 40.

1. Décrivez le désert au moment ou commence cette histoire. 2. Pourquoi la jeune femme pleurait-elle? 3. Avait-elle bien dormi depuis trois jours? 4. Où étaient ses enfants? 5. Pourquoi ces enfants étaient-ils tristes? 6. Pourquoi la jeune femme interrogea-t-elle l'horizon? 7. Qu'est-ce qu'elle vit, et qu'arriva-t-il? 8. Que fit l'Arabe quand il fut reposé? 9. Par qui fut-il attaqué dans le désert? 10. D'où revenait-il à ce moment? 11. Etait-il loin de sa tente quand il fut attaqué? 12. Quel était le chef des cavaliers ennemis? 13. Que firent les cavaliers d'Abd-el-Kader

en voyant les Arabes? 14. Les Arabes se défendirent-ils avec courage? 15. Furent-ils vainqueurs ou vaincus? 16. Pouvaient-ils être vainqueurs? 17. Etaient-ils plus nombreux que les cavaliers d'Abd-el-Kader? 18. Quels sont les mots qui vous indiquent cette réponse? 19. Que feriez-vous si vous étiez attaqué? 20. Qui commandait les Américains dans la guerre de l'Indépendance? 21. Les Français étaient-ils alliés aux Anglais dans cette guerre? 22. En quelle année mourut Washington? 23. Tous les Arabes furent-ils tués dans la lutte? 24. Qui survécut à ses blessures? 25. Qu'arriva-t-il quand l'Arabe tomba? 26. Où ses ennemis l'attachèrent-ils? 27. Que devint le cheval de l'Arabe? 28. Qui s'empara de tout le butin? 29. En quoi consiste généralement le butin? 30. Combien de temps l'Arabe resta-t-il sur le chameau? 31. Où les cavaliers s'arrêtèrent-ils pour camper? 32. L'Arabe était-il libre? 33. Décrivez sa triste position. 34. En quel état se trouvait-il? 35. L'Arabe dormait-il? 36. Qu'est-ce qui l'empêchait de dormir? 37. Etait-il près de son cheval? 38. Comment l'Arabe reconnut-il son cheval? 39. Avait-il beaucoup d'affection pour son coursier? 40. Où le cheval était-il attaché? 41. Que fit l'Arabe quand il entendit son cheval hennir? 42. Pourquoi se traîna-t-il vers lui? 43. Le cheval comprenait-il son maître? 44. Etait-il libre, ou attaché? 45. Que dit l'Arabe à son cheval? 46. Et que fit-il pour le délivrer? 47. Quelle est la nourriture des chevaux arabes? 48. Décrivez un cheval arabe? 49. Ces animaux sont-ils plus intelligents que les autres chevaux? 50. Comment le cheval saisit-il son maître? 51. Avait-il compris son discours? 52. Pourquoi emporta-t-il l'Arabe par sa ceinture? 53. Quelle était son intention? 54. Quelle allure le cheval prit-il? 55. Jusqu' où transporta-t-il son maître? 56. Que devint le cheval en arrivant au but? 57. Pourquoi mourut-il? 58. Fut-il regretté de son maître? 59. Pourquoi l'Arabe regretta-t-il son cheval? 60. Que firent les poètes en l'honneur de ce cheval? 61. Son nom devint-il célèbre? 62. Que pensez-vous de cette histoire?

EXERCICE 41.

Mettre au passé défini le morceau *Correction des Paresseux*, page 36.

Le peintre David et le cocher.

David avait exposé un de ses plus beaux tableaux et se trouvait par hasard confondu dans la foule qui l'admirait. Il remarqua un homme dont le costume annonçait un cocher de fiacre et dont l'attitude indiquait le dédain. "Je vois que vous n'aimez point ce tableau, lui dit le peintre. — Ma foi, non. — C'est pourtant un de ceux devant lesquels tout le monde s'arrête. — Il n'y a pas de quoi. Voyez cet imbécile de peintre qui a fait un cheval dont la bouche est toute couverte d'écume et qui, pourtant, n'a pas de mors." David se tut; mais dès que le salon fut fermé, il effaça l'écume.

EXERCICE 42.

1. Où se trouvait un jour le peintre David? 2. Qui remarqua-t-il? 3. Comment le cocher regardait-il le tableau? 4. Qu'est-ce qui indiquait la profession de cet homme? 5. Comment trouvait-il le tableau? 6. Que pensait-on en général de ce tableau? 7. Comment appela-t-il le peintre? 8. Quel reproche fit-il au peintre? 9. Le cocher savait-il qu'il parlait à David lui même? 10. Que répondit David? 11. Que fit le peintre dès que le salon fut fermé? 12. Le cocher avait-il raison?

La montre de Newton.

Newton était un jour absorbé dans ses profondes méditations philosophiques, lorsque sa domestique entra dans son cabinet de travail; elle apportait une casserole et un œuf frais qu'elle voulait faire cuire en présence du maître, pour qu'il fût bien à point; c'était le déjeuner habituel du savant. Newton, qui voulait être seul, lui

dit de s'en aller, qu'il ferait cuire l'œuf lui-même. La domestique mit l'œuf sur la table, à côté de la montre du philosophe, en faisant à ce dernier la recommandation de ne le laisser que trois minutes dans l'eau bouillante, puis se retira. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'elle revint une demi-heure après pour desservir, de trouver son maître debout devant la cheminée regardant attentivement l'œuf qu'il tenait à la main pendant que la montre bouillait dans la casserole.

EXERCICE 43.

1. De quelle nationalité était Newton? 2. Que faisait-il lorsque sa domestique entra? 3. Qu'apportait-elle? 4. A quoi devait servir la casserole? 5. Que dit Newton à sa domestique? 6. Pourquoi lui dit-il de s'en aller? 7. Qu'est-ce que la domestique fit de l'œuf? 8. Quelle recommandation fit-elle à son maître? 9. Combien de temps resta-t-elle absente? 10. De quoi fut-elle étonnée? 11. Qu'avait fait Newton? 12. Qu'aurait-il dû faire? 13. Quelle était la cause de cette distraction?

Force extraordinaire.

Le maréchal de Saxe, voulant, un jour, donner une preuve de sa force à quelques personnes, entra chez un forgeron, sous le prétexte de faire ferrer son cheval, et comme il trouva plusieurs fers préparés. "N'en as-tu pas de meilleurs que ceux-ci?" dit-il à l'ouvrier. Celui-ci lui représenta qu'ils étaient excellents; mais le maréchal en prit cinq ou six qu'il rompit successivement. Le forgeron admirait en silence; enfin le maréchal feignit d'en trouver un bon qui fut mis au pied du cheval. L'opération faite, il jeta un écu de six livres sur l'enclume. "Pardon,

monsieur, dit le forgeron, je vous ai donné un bon fer, il faut me donner un bon écu.“ En disant ces mots, il rompit l'écu en deux, et en fit autant de quatre ou cinq autres que le maréchal lui donna. “Mon ami, tu as raison, lui dit le comte; je n'ai que de mauvais écus; mais voici un louis d'or qui, j'espère, sera bon.“ Le maréchal convint qu'il avait trouvé son maître.

EXERCICE 44.

1. Que voulut faire un jour le maréchal de Saxe? 2. Pourquoi entra-t-il chez un forgeron? 3. Que met-on aux pieds des chevaux? 4. Que demanda-t-il au forgeron? 5 Que lui fit observer l'ouvrier? 6. Quelle preuve le maréchal de Saxe donna-t-il de sa force? 7. Que feignit-il enfin? 8. Pourquoi donna-t-il un écu à l'ouvrier? 9. Que lui dit alors le forgeron? 10. Que fit-il des écus? 11. Que lui donna alors le maréchal de Saxe? 12. Rompit-il le louis d'or? 13. Quel était le plus fort des deux?

Le Docteur Abernethy.

Le docteur Abernethy était bien connu par son laconisme. Il détestait les longues consultations et les détails inutiles et filandreux. Une dame connaissant cette particularité, se présente chez lui pour le consulter sur une grave blessure qu'un chien lui avait faite au bras. Elle entre sans rien dire, découvre la partie blessée, et la place sous les yeux du docteur. M. Abernethy regarde un instant, puis il dit. “Egratignure? — Morsure. — Chat? — Chien. — Aujourd'hui? — Hier. — Douloureux? — Non.“ Le docteur fut si enthousiasmé de cette conversation qu'il aurait presque embrassé la dame.

Il n'aimait pas non plus qu'on vînt le déranger la

nuit. Une fois, qu'il se couchait à une heure du matin de fort mauvaise humeur, parce qu'on était venu le faire lever à minuit, il entendit la sonnette retentir. "Qu'y a-t-il?" s'écria-t-il avec colère. —"Docteur ..... vite! vite! ..... Mon fils vient d'avaler une souris. — Eh bien! dites-lui d'avaler un chat et laissez-moi tranquille!" fit le docteur en se recouchant.

EXERCICE 45.

1. Par quoi le Dr. Abernethy était-il connu? 2. Que détestait-il? 3. Qu'aimait-il? 4. Que connaissait la dame qui vint le consulter? 5. Pourquoi vint-elle le consulter? 6. Comment entra-t-elle et que fit-elle? 7. Quel genre de conversation eurent-ils? 8. Que pensa le docteur de cette conversation? 9. Expliquez par une phrase complète ce que le docteur lui demanda? 10. Et ce que la dame répondit? 11. Que n'aimait-il pas non plus? 12. De quelle humeur était-il et pourquoi était-il ainsi? 13. A quel moment se passait la deuxième anecdote? 14. Pourquoi venait-on le chercher? 15. Quel remède ordonna-t-il? 16. Pourquoit prescrivit-il d'avaler un chat? 17. Ce remède est-il pratique? 18. Que fit le docteur?

Une explication.

Thouin, le pépiniériste du Jardin des Plantes avait chargé un domestique fort simple de porter à Buffon deux belles figues de primeur. En route, le domestique se laissa tenter et mangea un de ces fruits. Buffon, sachant qu'on devait lui en envoyer deux, demanda l'autre au valet qui avoua sa faute: "Comment donc as-tu fait," s'écria Buffon. Le domestique prit la figue qui restait, et l'avalant: "J'ai fait comme cela," dit-il.

EXERCICE 46.

1. Quelles sont les personnes dont on parle dans le morceau précédent? 2. Qu'était Buffon? 3. Où se passe ce récit? 4. De quelle commission Thouin avait-il chargé son domestique? 5. Ce domestique était-il intelligent? 6. Comment fit-il cette commission? 7. Le domestique avait-il mangé une figue? 8. Quelle explication lui demanda Buffon? 9. Que fit le domestique pour expliquer comment il avait fait? 10. Combien Buffon mangea-t-il de figues? 11. Pourquoi le domestique mangea-t-il la deuxième figue?

Monsieur Bébé.

Maman, de retour d'une visite, s'aperçoit qu'une main téméraire s'est glissée dans une boîte de pralines. Elle fait comparaître devant son tribunal Mademoiselle Liline, âgée de quatre ans et M. Bébé qui va sur son trente-deuxième mois. "Allons, dit la maman d'un ton sévère, qui a mangé les pralines? — Pas moi! — Pas moi! — Ne mentez pas, c'est ou Liline ou Bébé! — C'est Bébé! — Non, ce n'est pas moi! Liline est une menteuse! ..... D'ailleurs, elle n'était pas là quand je les ai prises."

EXERCICE 47.

1. Qui désigne-t-on sous le nom de Bébé? 2. Qu'avait-on fait en l'absence de maman? 3. Pourquoi la maman était-elle sortie? 4. Que fit-elle en s'apercevant du méfait? 5. Combien avait-elle d'enfants? 6. Quel était l'aîné des enfants? 7. Quelle différence d'âge y avait-il entre les deux enfants? 8. Que demanda la maman aux enfants? 9. Que répondirent-ils? 10. Qui avait mangé les pralines? 11. Bébé avoua-t-il sciemment les avoir prises? 12. Liline était-elle une menteuse? 13. Aimez-vous les pralines?

Un bon conseil.

La scène se passe dans un omnibus, à Paris. Deux vieilles dames sont assises l'une à côté de l'autre. L'une veut que la portière soit fermée, l'autre la veut ouverte. On appelle le conducteur pour décider la question. "Monsieur," dit la première, "si cette fenêtre reste ouverte, je suis sûre d'attraper un rhume qui m'emportera. — Monsieur, si on la ferme," dit l'autre, "je suis certaine de mourir d'un coup d'apoplexie." Le conducteur ne savait que faire, lorsqu'un vieux monsieur, qui jusque là s'était tenu tranquille dans un coin de la voiture, le tira d'embarras. „Ouvrez donc la portière, mon cher ami, cela fera mourir l'une, puis vous la fermerez, cela nous débarrassera de l'autre, et nous aurons la paix."

EXERCICE 48.

1. Où se passe la scène ci-dessus? 2. De qui est-il question? 3. Ces deux vieilles dames étaient-elles d'accord? 4. Que voulait chacune d'elles? 5. Qui appelèrent-elles pour décider la question? 6. Quelles raisons invoquaient-elles pour appuyer leur réclamation? 7. Que pensait le conducteur? 8. Qui donna un conseil au conducteur? 9. Que dit-il de faire? 10. Quelle leçon voulait-il donner en proposant un moyen si radical?

Un pays extraordinaire.

Un Espagnol en voyage passait, un jour d'hiver, dans un village du Brabant; plusieurs chiens aboyaient et couraient après lui. Il se baissa pour prendre une pierre et la leur jeter; mais il avait gelé, et la pierre tenait si fortement qu'il ne put l'arracher: "Oh! le maudit pays,"

s'écria-t-il, en jurant, "où on lâche les chiens et où l'on attache les pierres."

EXERCICE 49.

1. De quelle nationalité était ce voyageur? 2. Voyageait-il dans son pays? 3. Que firent les chiens du village sur son passage? 4. Comment voulut-il s'en débarrasser? 5. Pourquoi se baissa-t-il? 6. Qu'est-ce qui l'empêcha de prendre une pierre? 7. Dans quelle saison voyageait-il? 8. Comment appela-t-il ce pays? 9. Quelle était son opinion sur ce pays? 10. Etait-elle juste?

Henri IV et le paysan.

Henri IV s'était égaré à la chasse, et ayant rencontré un paysan, l'avait fait monter en croupe derrière lui, pour qu'il lui indiquât le chemin conduisant à la lisière de la forêt.

Chemin faisant, le paysan lui fit part du désir qu'il avait de voir le roi. "Oh! rien n'est plus facile," lui dit Henri IV; "quand nous serons parvenus au terme de notre course tu n'auras qu'à regarder celui qui conservera son chapeau sur la tête, pendant que les autres seront découverts; ce sera le roi." Un quart d'heure après, Henri IV rejoignit une partie de sa cour et se vit entouré de seigneurs qui tous le saluèrent avec respect et restèrent découverts. S'adressant alors à son guide. "Eh bien!" lui demanda-t-il, "qui est le roi? — Ma foi, monsieur," répondit celui-ci, "ce doit être vous ou moi, car il n'y a que nous deux qui ayons le chapeau sur la tête."

EXERCICE 50.

1. Que faisait Henry IV quand il s'égara? 2. Qui rencontra-t-il? 3. Que fit le paysan pour accompagner le roi? 4. Pourquoi monta-t-il en croupe? 5. Quel était le désir du paysan? 6. Henri IV promit-il de satisfaire son désir? 7. Comment le paysan devait-il reconnaître le roi? 8. Qui Henri IV rejoignit-il bientôt? 9. Que firent les seigneurs en voyant Henri IV? 10. Pourquoi restèrent-ils découverts? 11. Que demanda Henri IV à son guide? 12. Qui devait être le roi, selon le paysan? 13. Pourquoi le pensait-il?

LECTURES COURANTES.

Singulière méprise.[1]

Un étranger très riche, nommé Suderland, était banquier de la cour de Saint-Pétersbourg et jouissait d'une assez grande faveur auprès de l'impératrice Catherine II.

Un matin, on lui annonça que sa maison était entourée de soldats et que le maître de police demandait à lui parler. Cet officier, nommé Reliev, entra d'un air consterné. — "M. Suderland," dit-il, "je me vois avec un vrai chagrin chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraye, m'afflige. J'ignore par quelle faute ou par quel crime vous avez excité à ce point le ressentiment de Sa Majesté.

— Moi, monsieur!" répondit le banquier, "je l'ignore autant et plus que vous; ma surprise surpasse la vôtre. Mais enfin quel est cet ordre? — Monsieur," répliqua

---

[1]) En faisant lire les morceaux suivants, le professeur doit faire beaucoup de questions semblables à celles des leçons lues jusqu' ici. Plus il en fera, mieux cela vaudra pour l'élève.

Il fera aussi bien attention à la prononciation de l'élève, en corrigeant soigneusement chaque faute: il pourra écrire sur le tableau, comme exercices de prononciation, les mots que l'élève aura de la difficulté à prononcer. Il les fera syllaber, en faisant remarquer les sons de chaque lettre. On commencera en même temps l'étude de la grammaire. Comme exercice écrit, le professeur donnera des dictées de lettres. Les réponses à ces lettres serviront d'exercices de style, que l'élève fera à la maison. Ce dernier se familiarisera avec les morceaux lus pour pouvoir les raconter à la leçon suivante.

l'officier, "en vérité, le courage me manque pour vous le faire connaître! — Eh quoi! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice? — Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé: la confiance peut revenir; une place peut être rendue. — Eh bien, s'agit-il de me renvoyer dans mon pays? — Ce serait une contrariété, mais avec vos richesses on est bien partout. — Ah! mon Dieu," s'écria Suderland en tremblant, "est-il question de m'exiler en Sibérie? — Hélas! on en revient. — De me jeter en prison? — Si ce n'était que cela, on en sort. — Bonté divine! voudrait-on me *knouter*? — Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas toujours.

Eh quoi!" dit le banquier en sanglotant, "ma vie est-elle en péril? L'impératrice, si bonne, si clémente, qui me parlait si doucement encore il y a deux jours, elle voudrait . . . . . Mais je ne puis le croire. Ah! de grâce, achevez; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable. — Eh bien, mon cher," dit l'officier de police d'une voix lamentable, "ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire *empailler*.

M'empailler!" s'écria Suderland, en regardant fixement le maître de police; "mais vous avez perdu la raison, ou l'impératrice n'a pas conservé la sienne; enfin vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance. — Hélas! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais tenter; j'ai marqué ma surprise, ma douleur, j'allais hasarder d'humbles remontrances; mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me reprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter sur-le-champ l'ordre qu'elle m'avait donné, en ajoutant ces paroles qui retentissent encore à mon oreille: Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de faire, sans murmure, les commissions dont je daigne vous charger."

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère, le désespoir du pauvre banquier. Il pria le maître de police, le conjura, le pressa longtemps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié.

Le magistrat, vaincu par ses supplications, céda en tremblant à ses prières, se chargea de son billet, sortit, et n'osant aller au palais, se rendit chez le gouverneur de Saint-Pétersbourg. Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court, sans tarder, chez l'impératrice.

Introduit chez cette princesse, il lui exposa le fait. Catherine, en entendant ce récit, s'écria: "Juste ciel! quelle horreur! En vérité, Reliev a perdu la tête. Comte, partez, courez et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs et de le mettre en liberté." Tout à coup, l'impératrice éclata de rire. "J'ai le mot de l'énigme," s'écria-t-elle. "Mon chien favori, que j'avais appelé Suderland, vient de mourir; j'ai ordonné à Reliev de le faire empailler; et, comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par une sotte vanité, il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité."

Le tour du monde impromptu.

Il était à peine six heures du matin, lorsqu'une élégante chaise de poste, dans laquelle se trouvait le célèbre Bougainville, traversait rapidement les Champs-Élysées. On était au mois de mai de l'année 1766: le temps était superbe, et quelques promeneurs, attirés par le charme de cette belle matinée, circulaient dans les allées de cette

magnifique promenade. Tout à coup Bougainville aperçut le comte de Boncourt, l'un de ses amis, qui se livrait au plaisir de respirer l'air frais et pur du matin. Il fit arrêter ses chevaux et l'appela. Aussitôt de Boncourt s'empressa de venir serrer affectueusement la main du voyageur. Après s'être donné mutuellement de leurs nouvelles: "Quel est le but de ta promenade?" dit le marin à son ami. — "Mon seul but," répondit le comte de Boncourt, "est d'échapper à l'ennui; je suis venu respirer ici le grand air, ou pour mieux dire, je flâne; mais toi, pourquoi nous quitter déjà? Où vas-tu donc? — A Versailles, où le roi m'a fait appeler; l'heure me presse et je t'offre une place à côté de moi, si tu veux m'accompagner dans ce petit voyage. Ce sera pour toi un moyen de tuer le temps, et pour moi une charmante manière de remédier aux ennuis de la route. — C'est entendu," s'écria le comte en s'élançant près de son ami, "je passe la journée à Versailles, je reviens diner à Paris; ce sera ma foi délicieux; en route, postillon." La gaieté la plus cordiale rendit bien courtes pour les voyageurs les deux premières heures qui s'écoulèrent; enfin les chevaux s'arrêtèrent pour relayer. De Boncourt mit la tête à la portière et ne put retenir une exclamation de surprise, en se voyant devant une auberge de village qui lui était inconnue. "Que signifie cela," s'écria-t-il, "où sommes nous donc? Il y a quelque erreur. — Nullement mon cher, mais je dois t'avouer que pour jouir de ton aimable compagnie, je t'ai caché le véritable but de mon voyage, je vais à Rennes chez un de mes cousins où tu trouveras une nombreuse société et mille moyens de passer agréablement ton temps. — Il faut avouer que tu es singulier, et si tu n'avais pas le caractère d'un vrai marin je ne pourrais te pardonner cette plaisanterie. — Tu es garçon, personne ne t'attend, et tu devrais être enchanté

de cette perspective de voyage. — Il est vrai que tout mon temps est libre et que je ne puis mieux l'employer qu'en le passant avec toi; ainsi, va pour le cousin de Rennes.“ La chaise de poste s'agita de nouveau, le postillon fit claquer son fouet, les grelots des chevaux résonnèrent, et la voiture roula bientôt sur une route large et unie. La journée s'écoula en conversations familières, en anecdotes plaisantes; les deux amis rivalisaient de verve et de gaieté. Boncourt applaudissait au plan de Bougainville, et ce dernier retenait avec peine un sourire malicieux. La nuit arriva promptement; les deux amis dînèrent à un relais, puis s'endormirent profondément jusqu'au lendemain matin. De Boncourt à peine éveillé, s'aperçut que Rennes était déjà bien loin derrière eux et que pourtant la chaise de poste roulait toujours aussi rapidement, il réveilla brusquement son ami. “Bougainville,“ s'écria-t-il, “le postillon se sera endormi; nous sommes au delà de Rennes, il faut retourner sur nos pas. — Rassure-toi, le postillon connaît parfaitement son chemin; nous n'allons pas à Rennes. — Comment, ce n'était pas assez d'une mystification, il faut avouer que tu es un singulier garçon et que je suis un niais de m'être laissé tromper ainsi, mais il est trop tard pour réfléchir à présent: où allons-nous et sérieusement cette fois? — A Brest, mon cher ami; j'ai voulu te causer la surprise de te faire voir un port militaire: tu visiteras mon vaisseau et tu me remercieras à ton retour. — Je veux bien t'absoudre encore, et je dirai même que ton idée me plaît infiniment: d'autant plus que, cette fois, je suis sûr de savoir la vérité.“ Bougainville qui semblait encore plus gai que de coutume, décrivit à son ami toutes les merveilles qu'il allait voir, et jusqu'à Brest le temps s'écoula d'une manière charmante.

Le comte de Boncourt fut saisi d'admiration à la

vue du port et de ces magnifiques vaisseaux que balançait mollement la marée montante. Entre tous, celui de Bougainville se faisait distinguer par sa force et sa beauté; tous les matelots réunis sur le pont semblaient attendre la présence de leur chef pour se livrer à quelque manœuvre.

Une petite chaloupe reçut les deux amis, et bientôt ils montèrent sur le pont du navire. Bougainville, sous prétexte d'avoir quelques ordres à donner, chargea son contre-maître de faire visiter à Boncourt l'intérieur du bâtiment, puis il s'éloigna, adressa quelques mots en particulier à chacun des matelots, et bientôt les ancres furent levées; rien ne retint plus au rivage le superbe navire; il s'élança sur les vagues et, toutes voiles déployées, cingla sur l'eau avec la rapidité de la flèche. De Boncourt, qui ne s'attendait pas à quitter le port, accourut sur le pont, demanda Bougainville, exigea des explications. "Vas-tu donc me faire un crime de te procurer le plaisir d'une promenade en mer sur un vaisseau comme le mien? Laisse-moi le soin de régler l'emploi de ton temps, et tu ne t'en repentiras pas." Le comte, calmé par la gaieté et la tranquillité de son ami, se livra tout entier au plaisir de contempler le magnifique spectacle qui s'offrait à ses yeux.

La mer, agitée de vagues majestueuses, reflétait dans ses eaux limpides le ciel bleu et le soleil étincelant; le navire se balançait avec grâce et semblait parcourir en conquérant le sillon qu'il traçait dans les eaux écumantes. Déjà on n'apercevait plus la terre d'aucun côté, l'immensité enveloppait le vaisseau, et Bougainville ne donnait pas l'ordre du retour. De Boncourt perdit patience; il appela son ami: "La promenade, mon cher, a duré assez longtemps, il me semble; il est temps qu'elle finisse; retournons à Brest, il me tarde de me sentir sur la terre ferme;

voyons, pourquoi rester à me regarder avec malice? qu'y a-t-il? — Je ne sais comment tu prendras .... comment t'annoncer. — Il s'agit bien de toutes ces phrases, donne l'ordre du retour. — C'est impossible! — Comment, impossible! Que signifie cela? Où me mènes-tu? Que faisons-nous? — Le tour du monde, mon cher; je te fais faire ce que pas un Français n'a fait avant toi, et dans trois ans je te rends à ta patrie. — Trois ans! le tour du monde! Tu es fou, ou plutôt je le vois bien, tu m'as fait tomber dans un piège, dans un guet-apens dont j'ai été assez sot pour ne pas savoir me tirer. Trois ans en mer!" répétait-il en frappant du pied avec colère; "si tu m'avais prévenu! si j'avais pris mes précautions! — Sois tranquille, rien ne te manquera ici, tout ce qui m'appartient est à toi, disposes-en; nous partagerons en frères, et tu verras que même sur mon vaisseau je sais bien traiter mes amis. — Mais enfin pourquoi ne m'avoir pas prévenu?" reprit de Boncourt légèrement adouci. — "Parce que je te connais, tu aurais été effrayé, tu aurais refusé, et je serais resté trois ans sans voir mon meilleur ami." De Boncourt tendit la main à Bougainville: "En vérité, je ne puis me fâcher avec toi," dit-il; "voilà, je crois, la plus forte plaisanterie qui ait jamais été faite: mais je te la pardonne en faveur de notre vieille amitié. Allons parcourir les mers; avec un marin tel que toi je ne crains pas de braver leurs périls."

Au bout de trois années de navigation, de Boncourt rentrait à son hôtel, heureux du charmant voyage qu'il venait d'accomplir.

Un nez gelé.

(Alexandre Dumas.)

Les premiers jours où Saint-Pétersbourg eut revêtu sa robe blanche furent pour moi des jours de curieux spectacle, car tout m'était nouveau. Je ne pouvais surtout me lasser d'aller en traîneau, car il y a une volupté extrême à se sentir entraîné, sur un terrain poli comme une glace, par des chevaux qu'excite la vivacité de l'air, et qui, sentant à peine le poids de leur charge, semblent voler plutôt que courir. Ces premiers jours furent d'autant plus agréables pour moi, que l'hiver ne se montra que petit à petit, de sorte que j'arrivai, grâce à mes fourrures, jusqu'à vingt degrés presque sans m'en être aperçu.

Un jour, comme le ciel était très beau, quoique l'air fût plus vif que je ne l'avais encore senti, je me décidai à faire mes courses en me promenant; je m'enveloppai d'une grande redingote d'astracan, je m'enfonçai un bonnet fourré sur les oreilles, je roulai autour de mon cou une cravate de cachemire, et je m'aventurai dans la rue, n'ayant, de toute ma personne, que le bout du nez à l'air.

D'abord tout alla à merveille; je m'étonnais même du peu d'impression que me causait le froid, et je riais tout bas de tous les contes que j'en avais entendu faire; j'étais, au reste, enchanté d'avoir cette occasion de m'acclimater. Cependant, après quelque temps, je crus remarquer que les personnes que je rencontrais, me regardaient avec une certaine inquiétude, mais cependant sans me rien dire. Bientôt un monsieur, plus causeur à ce qu'il paraît, que les autres, me dit en passant: *Noss!* Comme je ne savais pas un mot de russe, je crus que ce n'était pas la peine de m'arrêter pour un monosyllabe, et je continuai mon chemin. Au coin de la rue des Pois, je rencontrai un

cocher qui passait ventre à terre en conduisant son traîneau; mais si rapide que fût sa course, il se crut obligé de me parler à son tour, et me cria; *Noss, noss!* Enfin, en arrivant sur la place de l'Amirauté, je me trouvai en face d'un homme du peuple, qui ne me cria rien du tout, mais qui ramassant une poignée de neige, se jeta sur moi, et avant que j'eusse pu me débarrasser de tout mon attirail, se mit à me débarbouiller la figure et à me frotter particulièrement le nez de toute sa force. Je trouvai la plaisanterie assez médiocre, surtout par le temps qu'il faisait, et, tirant un de mes bras d'une de mes poches, je lui allongeai un coup de poing qui l'envoya rouler à dix pas. Malheureusement ou heureusement pour moi, deux paysans passaient en ce moment, qui, après m'avoir regardé un instant, se jetèrent sur moi, et, malgré ma défense, me maintinrent les bras, tandis que cet enragé, auquel je venais de donner un coup si violent, ramassait une autre poignée de neige et se précipitait de nouveau sur moi. Cette fois profitant de l'impossibilité où j'étais de me défendre, il se mit à recommencer ses frictions. Mais, si j'avais les bras pris, j'avais la langue libre; croyant que j'étais la victime de quelque méprise ou de quelque guet-apens, j'appelai de toute ma force au secours. Un officier accourut et me demanda en français à qui j'en avais.

Comment! monsieur, m'écriai-je, en faisant un dernier effort et en me debarrassant de mes trois hommes, qui, de la manière la plus tranquille du monde, se remirent à continuer leur chemin; vous ne voyez donc pas ce que ces drôles me faisaient? — Que vous faisaient-ils donc? — Mais ils me frottaient la figure avec de la neige? Est-ce que vous trouveriez cela une plaisanterie de bon goût, par hasard, avec le temps qu'il fait? — Mais, monsieur, ils vous rendaient un énorme service, me répondit mon

interlocuteur. — Comment cela? — Sans doute, vous aviez le nez gelé. — Miséricorde! m'écriai-je, en portant la main à la partie menacée.

Monsieur, dit un passant en s'adressant à l'officier, je vous préviens que votre nez gèle. — Merci, monsieur, dit l'officier, comme si on l'eût prévenu de la chose la plus naturelle du monde, et se baissant, il ramassa une poignée de neige, et se rendit à lui-même le service que m'avait rendu le pauvre homme que j'avais si brutalement récompensé de son obligeance. — C'est-à-dire alors, monsieur, que sans cet homme vous n'auriez plus de nez, continua l'officier, en se frottant le sien. — Alors, monsieur, permettez . . .

Et je me mis à courir après mon homme qui, croyant que je voulais achever de l'assommer, se mit à courir de son côté, de sorte que, comme la crainte est naturellement plus agile que la reconnaissance, je ne l'eusse probablement jamais rattrapé, si quelques personnes, en le voyant fuir et en me voyant le poursuivre, ne l'eussent pris pour un voleur, et ne lui eussent barré le chemin. Lorsque j'arrivai, je le trouvai parlant avec une grande volubilité, afin de faire comprendre qu'il n'était coupable que de trop de philanthropie; dix roubles que je lui donnai expliquèrent la chose. Le pauvre diable me baisa les mains, et un des assistants, qui parlait français, m'invita à faire désormais plus d'attention à mon nez. L'invitation était inutile: pendant tout le reste de ma course je ne le perdis pas de vue.

Voyage à la lune.

Mon cousin Laroutine était un original qui n'avait aucune confiance dans les nouveautés ni dans les inventions. Ce qu'il n'avait jamais vu lui paraissait stupide, ridicule ou mauvais, et il se moquait de tout ce qui ne ressemblait pas aux choses de son pays. Dans son enfance, s'il rencontrait dans la rue un Mahométan ou un Chinois, il riait de son turban ou de sa longue robe; les nègres surtout l'amusaient extrêmement; il etait persuadé que les noirs n'étaient pas noirs naturellement, et il les trouvait très ridicules de se barbouiller ainsi avec de l'encre. Quand il fut devenu grand, sa manie lui resta, et il continua de railler plus que jamais ce qu'il voyait ou entendait pour la première fois.

Il passait un matin sur le Champ-de-Mars à Paris, pendant que l'on faisait les préparatifs d'une ascension en ballon, la première qu'on eût jamais tentée. Une grande foule était venue jouir de ce spectacle extraordinaire. On avait annoncé sur tous les murs de Paris et dans tous les journaux que vingt-cinq messieurs devaient monter dans la nacelle du ballon, aller goûter à Rome, diner à Constantinople, souper aux antipodes et revenir déjeuner à Paris le lendemain. Le déjeuner avait été commandé d'avance au Café de Paris, pour dix heures du matin, heure militaire. Mais, au moment de s'embarquer, tout l'équipage se trouva subitement incommodé: l'un avait la migraine, l'autre un rhume, celui-ci la crampe, celui-là un peu de fièvre; total, vingt-cinq maladies différentes. Impossible de partir avec une pareille ambulance. Le public commençant à être impatient, l'inventeur fut obligé de promettre la moitié de la recette à l'amateur qui monterait seul dans la nacelle et tenterait le grand voyage, mais,

comme personne n'osait se présenter, mon cousin Laroutine perça la foule, s'approcha de l'inventeur et lui dit: "J'accepte! donnez-moi la somme, et je m'embarque dans votre nacelle. Je n'ai pas peur, moi!" On lui compta la somme, et, après l'avoir empochée, il s'élança dans le ballon aux grands applaudissements de la foule. "Bah!" criait mon cousin, "est-ce que vous êtes assez simples pour croire qu'il y a du danger? Je suis bien sûr que ce ballon ne bougera pas plus qu'une masse de plomb!" En ce moment la corde fut coupée, et le ballon, chargé de gaz pour transporter vingt-cinq personnes, partit comme un éclair, et s'éleva d'un bond à plus de cinq cents pieds. La foule cria: "Bravo!"

Mon cousin fut un moment hébété de frayeur. Il se cramponna d'une main au bord de la nacelle, et, de l'autre, il fit des signes désespérés en criant de toutes ses forces: "Arrêtez! arrêtez! Je veux descendre! C'était pour rire! Pas de mauvaise plaisanterie! Vous vous en repentirez! On n'a pas le droit me retenir de force! Arrêtez!"

Mais, au lieu d'arrêter, le ballon montait, montait, montait, avec la rapidité d'un boulet de canon. Mon cousin vit d'abord tout le Champ-de-Mars d'un seul coup d'oeil, puis tout Paris, puis tout le département de la Seine, puis tous les départements voisins, puis toute la France, puis toute l'Europe, puis toute une moitié de la Terre. C'était un spectacle enchanteur!

Il traversa ensuite des régions froides où il gelait, des régions chaudes où il étouffait, des régions tempérées où il était parfaitement à l'aise. Il y en avait aussi qui sentaient l'eau de Cologne, d'autres la bergamote, d'autres le musc, d'autres la rose, d'autres la violette, etc. Mais une chose qu'il trouvait très originale, c'était de voir la Terre diminuer peu à peu, là-bas, tout au fond, sous ses

pieds, tandis qu'au contraire une autre planète, suspendue au-dessus de sa tête, grossissait à vue d'oeil. L'une devenait ainsi de plus en plus obscure, l'autre de plus en plus brillante.

Après avoir monté pendant plusieurs heures avec une rapidité vertigineuse, il arriva tout juste à moitié chemin entre les deux boules. Son ballon s'arrêta subitement dans le milieu, n'avançant plus, mais ne reculant pas, étant également attiré, dans cet endroit mitoyen, par l'une et par l'autre. Que faire? Comment se tirer de là? Après quelques minutes d'attente et d'immobilité, mon cousin eut peur; il cria "au secours! au secours!" il appela la police, et se démena tant que, sans le vouloir, il donna de l'élan au ballon. Le ballon dépassa le milieu d'une seul ligne, mais ce fut assez. L'attraction de la boule supérieure devint aussitôt plus forte que celle de la boule inférieure. Le ballon se retournant sens dessus dessous, repartit aussi vite qu'auparavant, et traversa pareillement des régions de toutes sortes, des chaudes, des froides, des tempérées, des tièdes, et quelques-unes dont l'air était si suave que mon cousin, ouvrant la bouche, croyait croquer du sucre d'orge. Bientôt il atteignit la planète qui l'attirait, et sa nacelle se posa doucement sur la cime d'une montagne lunaire. Il leva la tête et aperçut, au milieu d'un ciel rouge, une boule verdâtre, pareille à une large cible, avec des yeux, une bouche et un nez biscornus. C'était la Terre.

La montagne sur laquelle le ballon s'était posé était un magnifique diamant presque taillé à pic; de ses larges flancs, au milieu d'arbres violets portant naturellement des pruneaux confits, s'échappait un torrent qui avait la couleur, le goût et la saveur du lait de nos pays. Au loin, dans la plaine, mon cousin aperçut une foule de villages qui

resplendissaient comme s'ils avaient été bâtis avec des perles et couverts de larges émeraudes en guise d'ardoises. Il y vit des forêts d'orangers, dont chaque arbre était dix fois plus haut que nos peupliers, et dont les fruits étaient plus gros que de grosses barriques. Les arbres qui l'entouraient sur la cime de son diamant étaient plus petits, parce que sans doute le diamant n'est pas un aussi bon terrain que l'or mêlé de rubis qui formait le sol de la plaine. Il y en avait de toutes les nuances; les uns étaient gris, les autres jaunes, ceux-ci amaranthe, ceux-là coquelicot. Ils étaient couverts de toutes sortes d'oiseaux, de petits aigles, de petits vautours, de petits éperviers; tous pas plus gros que le pouce, et gentils à croquer vifs. Ces charmants oiseaux, l'ayant aperçu, vinrent se poser familièrement sur ses épaules, sur sa tête, sur ses mains, et le becquetèrent avec amitié. Un seul petit corbeau demeura tranquillement sur son arbre, où il commença à gazouiller infiniment mieux que nos rossignols. Malheureusement un énorme canari dont les ailes avaient au moins cinquante pieds d'envergure, parut tout à coup dans les airs. La vue de ce canari de proie effraya les aigles, les éperviers et les vautours, qui se cachèrent dans le feuillage. Le jeune corbeau cessa ses mélodieux accords.

Après avoir longtemps contemplé ce spectacle, mon cousin se décida à quitter la cime de son bijou. En descendant il rencontra plusieurs ruisseaux qui tombaient en cascades des flancs de la montagne. Il goûta de l'un, c'était d'excellente crême; il goûta de l'autre, c'était de la limonade; il goûta d'un troisième, c'était de l'orgeat. Plus loin il vit une carrière dont les alentours étaient couverts d'immenses blocs de sucre naturellement raffiné. Il aperçut ensuite, dans un petit bois de citronniers, une meute de lièvres qui couraient à la piste d'un énorme bouledogue

Il remarqua enfin, dans une prairie située à l'opposé, un troupeau de loups, de tigres, de lions, de panthères, et de rhinocéros. Un gros mouton, accroupi près du berger, veillait à la conduite de ce singulier troupeau, et courait çà et là de temps en temps, pour ramener dans la bonne voie quelque tigre échappé, en pinçant à belles dents les pattes du réfractaire. Laroutine crut aussi voir, un peu plus loin, une bande de renards conduits par une poule. Toutefois il m'a confessé vingt fois qu'il n'oserait lever la main en justice touchant la réalité de ce fait. Son trouble toujours croissant a pu le rendre dupe d'une illusion.

Mon cousin suivait depuis quelque temps la route qui conduisait à la capitale du royaume. Cette route était pavée de gros diamants et bordée d'un trottoir en porphyre, tandis que les divers sentiers qui y aboutissaient étaient simplement couverts d'un épais gravier de perles fines. Le seul inconvénient de la route était la poussière d'or soulevée par les voitures publiques; le spectacle, du reste, était très agréable. Laroutine admirait des betteraves hautes de cent soixante-cinq pieds, du blé dont chaque épi aurait dépassé la flèche de nos cathédrales, des pommes de terre qui pesaient trois quintaux. Les légumes, les fleurs et les fruits étaient en proportion.

Cependant mon cousin avait été aperçu par plusieurs habitants, qui, voyant en lui un animal étrange et peut-être féroce, avaient répandu l'alarme dans le pays. Comme il s'approchait de la capitale, on s'empara de lui par ruse, et on l'emporta en triomphe dans la ménagerie royale; car il paraît que dans la Lune on aime aussi à posséder de grandes collections d'animaux de toute espèce pour divertir les enfants et les bonnes, et fournir aux savants les moyens de s'instruire. Mon cousin, qui n'avait rien mangé depuis quarante-huit heures, avait bien faim dans sa

cage d'or; heureusement, en attendant le dîner, les curieux, les bonnes, les soldats et les enfants lui jetaient de petites friandises, qui consistaient en pommes de terre confites à l'ail, en haricots glacés et remplis d'émétique, et en coloquintes recouvertes de moutarde au lieu du sucre qui recouvre nos dragées. On les lui tendait à travers les barreaux de sa cage, et il fallait voir avec quelle frayeur les Lunatiques retiraient leurs mains lorsqu'il avançait la sienne pour recevoir leurs présents!

Mon cousin fut bientôt porté à la cour du roi, lequel en fit son singe favori. Là mon cousin remarqua bien des choses qui l'étonnèrent. Le luxe de cette cour lui parut d'abord incompréhensible: Les Lunatiques les plus élevés portaient des épaulettes de fer, des décorations de fer et des ornements de fer, et leurs femmes des bracelets de fer, des bagues de fer et des colliers de fer. Le caillou qui ornait la couronne de Sa Majesté ressemblait, par sa grosseur et son peu d'éclat, à ceux que nous employons au pavage de nos rues. La raison en est que ces pierres étaient rares et conséquemment précieuses, tandis que l'or, l'argent, les diamants, les rubis, les perles et les émeraudes étaient trop communs pour être appréciés.

De même, comme il pleut du vin de première qualité, quand il pleut dans la Lune, l'eau y est très recherchée et coûte fort cher. Dans la plupart des cabarets on ne vend pas d'autre liquide que de l'eau pure et fraîche. Il y a même des fabriques clandestines de fausse eau, comme on fait sur la Terre de faux vin et de fausse eau-de-vie.

Mon cousin remarqua que les hommes étaient généralement sensés, raisonnables et francs, et qu'ils s'abstenaient de tout mensonge dans leurs relations privées; que les femmes étaient modestes, taciturnes, jamais acariâtres, et ne parlaient pas mal de leurs amies ni de leurs voisines.

Il vit d'autres choses presque aussi extraordinaires que celles-là. Les passants se conduisaient les uns envers les autres avec la plus grande politesse; ils ne se coudoyaient pas; point de querelles, point de batteries. Cavaliers et cochers traitaient leurs chevaux avec humanité. Les brutalités envers les bêtes sont toujours l'indice d'un mauvais cœur. Les fiacres étaient tous propres et marchaient avec vitesse. Il n'y avait point de mendiants dans les rues; comme il y avait du travail pour tout le monde, les vagabonds et les fainéants étaient punis avec une impitoyable sévérité. Il y avait peu de cours de justice. Les avocats plaidaient gratis en faveur de la veuve et de l'orphelin; ils étaient d'une taciturnité exemplaire; on était obligé, pour ainsi dire, de leur arracher chaque parole de la bouche. La plupart des procès étaient intentés par des débiteurs à leurs créanciers, afin de contraindre ceux-ci à recevoir les sommes qui leur étaient dues; quant aux plaideurs, ils étaient toujours charmés de la décision de leurs juges.

La ville est d'une magnificence extraordinaire. Les maisons sont construites en porcelaine, en porphyre, en marbre diapré, et même en pierres précieuses de diverses espèces. Les balcons, les serrures, les gonds, les marteaux et les toits sont en or. Tout cela produit au soleil le plus éblouissant coup d'œil. Un superbe fleuve de curaçao serpente à travers la ville, sur un lit de dragées, de pistaches et de pralines. Une multitude d'élégantes chaloupes en biscotin ou en nougat sillonnent gracieusement ses ondes succulentes, avec des mâts en sucre d'orge et des rames en pain d'épices. Plus de cent ponts traversent le fleuve, et jettent d'une rive à l'autre leurs arches de sucre candi, et de gâteau de Savoie. Quant aux quais, ils sont simplement bâtis en chocolat, pavés de pastilles à la rose.

Malgré toutes ces magnificences, mon cousin regrettait amèrement cette Terre où il était né et qui portait ses parents et ses amis, et il se promettait que si jamais l'occasion d'y retourner se présentait, il ne la laisserait pas passer. Cette occasion s'offrit enfin.

La nouvelle qu'un animal était tombé de la Terre s'étant promptement répandue parmi les peuples de la Lune, on vint l'admirer de tous les points de la planète, et cette affluence augmenta encore la splendeur de la capitale. Le roi du pays voisin prétendit, dans sa jalousie que, le ballon étant tombé sur son territoire, l'animal lui apartenait, mais le prince qui avait pris possession de Laroutine, ne voulut pas s'en séparer. Une guerre fut le résultat de cette grande dispute, et une bataille eut lieu au pied de la montagne de diamant où le ballon s'était posé. Pendant que les deux armées luttaient, mon cousin, voyant sa Terre bien aimée au dessus de lui, s'échappa secrètement, reconnut le sentier par lequel il était descendu de la montagne, et atteignit la cime, où il retrouva son ballon en fort bon état. Il ouvrit aussitôt la sacoche de la nacelle, y trouva les ingrédients nécessaires pour le gonfler, et réussit après quelques temps à lui rendre sa gracieuse rotondité; après quoi il s'élança dans la nacelle, et le ballon s'éleva majestueusement au milieu de l'espace. Mon cousin vit les deux armées continuer leur bataille, mais il les perdit bientôt de vue; il repassa à rebours par toutes les phases de son premier voyage, et redescendit paisiblement au Champ-de-Mars, à Paris, cent vingt-neuf jours après l'avoir si maladroitement quitté. Sa joie était très grande, car il rapportait de la Lune une fortune en rubis, en émeraudes, en diamants et autre gravier du pays. Malheureusement ses collatéraux, convoitant cette immense fortune, traitèrent de mensonges, ou tout au moins de

billevesées, le récit de ses aventures, et, après l'avoir exaspéré par leur incrédulité et leurs procédés, le dénoncèrent comme dangereux pour la tranquillité publique, et le firent lier et enfermer dans la maison de fous de Charenton. C'est là qu'il demeure aujourd'hui et qu'il m'a raconté son histoire dans une visite que je lui fis l'autre jour.

Histoire effrayante.

Paul-Louis Courier à sa cousine.

Oui, sûrement, ma chère cousine, je vous conterai mes aventures bonnes et mauvaises, tristes et gaies, car il m'en arrive des unes et des autres. En voici un petit échantillon, mais c'est du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant, vous en rêveriez.

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme. Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute; devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois, mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes non sans soupçon, mais comment faire? Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table,

où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier: nous voilà mangeant et buvant, lui du moins; car pour moi, j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers, mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire, il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et, par une imprudence que j'aurais du prévoir, il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse, jeunesse! que votre âge est à plaindre! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne . . . c'étaient les lettres de sa fiancée!

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas; nous, dans la chambre haute où nous avions mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement et je commençais à me rassurer, quand sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-

dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement les propres mots du mari: *Eh bien? enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux?* — A quoi la femme répondit; *Oui.* — Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore .... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups ... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ces grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte; il ouvrit, mais avant d'entrer, il posa la lampe que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe: *Doucement, va doucement.* Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre .... ah! cousine .... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous réveiller, comme nous l'avions recommandé.

On apporte à manger; on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant je compris enfin le sens de ces terribles mots: *Faut-il les tuer tous deux?* Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Nicette.

— Tu es un homme mort, dit le médecin en regardant fixement Anatole.

Anatole chancela.

Il était venu gaiement pour passer la soirée avec son vieil ami le docteur Bardais, l'illustre savant dont tout le monde connaît les travaux sur les substances vénéneuses, mais dont Anatole avait pu apprécier plus que personne la noblesse de cœur et la bonté quasi-paternelle. Et voilà que tout à coup, sans ménagement, sans préparation, il entendit sortir d'une bouche si autorisée ce terrifiant pronostic.

— Malheureux enfant, reprit le docteur, qu'as-tu donc fait?

— Rien que je sache, balbutia Anatole très troublé.

— Cherche dans tes souvenirs. Dis-moi ce que tu as bu, ce que tu as mangé, ce que tu a respiré?

Ce dernier mot fut un trait de lumière pour Anatole. Le matin même il avait reçu une lettre d'un de ses amis qui parcourait l'Inde en touriste. Dans cette lettre se trouvait une fleur cueillie sur les bords du Gange par le voyageur, une fleur rouge, tourmentée, bizarre de forme et dont le parfum, il se le rappelait bien maintenant, lui

avait paru étrangement pénétrant. Anatole fouilla dans son portefeuille et en retira la lettre et la fleur qu'il montra au savant.

— Plus de doute! s'écria le docteur. C'est la *Pyramenensis Indica!* la fleur mortelle, la fleur de sang!

— Alors, vraiment, vous croyez?

— J'en suis sûr, hélas!

— Mais ce n'est pas possible. Je n'ai que vingt-cinq ans. Je me sens plein de vie et de santé.

— A quelle heure as-tu décacheté cette lettre fatale?

— Ce matin à neuf heures.

— Eh bien, demain matin, à la même heure, à la même minute, en pleine santé, comme tu dis, tu ressentiras une certaine angoisse au cœur et tout sera fini.

— Et vous ne connaissez aucun remède, aucun moyen de . . .?

— Aucun! dit le docteur.

Et cachant sa tête dans sa main, il se laissa tomber dans un fauteuil, suffoqué par la douleur.

Devant l'émotion de son vieil ami, Anatole comprit qu'il était réellement condamné. Il sortit comme un fou.

La sueur aux tempes, les idées bouleversées, le corps lancé dans une marche machinale, Anatole s'en allait dans la nuit inconscient de ce qui se passait autour de lui, ne se doutant même pas que les rues devenaient désertes. Longtemps il courut ainsi, puis, rencontrant un banc, il s'assit.

Ce repos lui fit du bien. Jusque-là, il avait été comme un homme qui aurait reçu un coup de massue sur la tête; son étourdissement se dissipait maintenant et il commença à ressaisir ses idées en déroute.

— Ma situation, pensa-t-il, est celle d'un condamné

à mort. Encore celui-ci peut-il espérer sa grâce. Mais à propos, combien me reste-t-il à vivre?

Il regarda sa montre.

— Trois heures du matin? Il est temps d'aller se coucher. Me coucher! Donner au sommeil mes six dernières heures! Non. J'ai certainement mieux que cela à faire. Mais quoi? Parbleu! mon testament pour commencer.

Un restaurant qui restait ouvert toute la nuit n'était pas loin, Anatole y monta:

— Garçon, une bouteille de champagne et une bouteille d'encre.

Il but un verre de Cliquot et regarda son papier en songeant:

— A qui vais-je léguer mes six mille livres de rente? Je n'ai plus ni père ni mère; et c'est bien heureux pour eux. Et parmi les personnes qui m'intéressent, je n'en vois qu'une: Nicette!

Nicette était une petite cousine à la mode de Bretagne, une charmante jeune fille de dix-huit ans, aux cheveux blonds, aux grands yeux noirs. Elle était orpheline comme lui, et cette communauté dans le malheur avait établi depuis longtemps entre eux une secrète et entière sympathie.

Ses dernières volontés furent vite rédigées: tout à Nicette.

Cela fait, il but un second verre de Champagne.

— Pauvre Nicette, pensait-il. Elle était bien triste la dernière fois que je l'ai vue. Son tuteur, qui ne connaît du monde que sa classe d'instruments à vent au Conservatoire, ne s'est-il pas avisé de promettre sa main à un brutal, à une espèce de spadassin qu'elle déteste. Elle le déteste d'autant plus qu'elle en aime un autre, si j'ai bien

compris ses aveux pleins de réticences et d'embarras. Quel est cet heureux mortel? Je l'ignore; mais il est certainement digne d'elle puisqu'elle l'a choisi.

Bonne, douce, belle, aimante, Nicette mérite l'idéal des maris. Ah! c'est bien la femme qu'il m'aurait fallu si. . . . C'est une infamie de la contraindre, de gâter sa vie en confiant un tel trésor à une brute. Mais pourquoi ne serais-je pas le chevalier de Nicette! C'est dit et dès demain matin. Mais, demain, il sera trop tard, c'est maintenant qu'il faut agir. L'heure est un peu indue pour voir les gens; mais quand je me dis que je serai mort dans cinq heures, je me soucie des convenances comme de ça! Allons! ma vie pour Nicette!

⁂ Il était quatre heures du matin quand Anatole sonna à la porte du tuteur de Nicette, M. Bouvard lui-même, effaré, vint ouvrir en bonnet de coton.

— Est-ce qu'il y a le feu?

— Non, cher monsieur Bouvard, fit Anatole. C'est une petite visite.

— A cette heure-ci!

— Toutes les heures me sont bonnes pour vous voir; mais vous êtes peu vêtu, monsieur Bouvard. Recouchez-vous.

— C'est ce que je fais. Mais je suppose, monsieur, que, pour me déranger de la sorte, vous avez quelque chose de très important à me dire.

— Très important! monsieur Bouvard, il faut que vous renonciez à marier ma cousine Nicette avec M. Capdenac.

— Jamais, monsieur, jamais!

— Il ne faut dire ni jamais, ni toujours.

— Monsieur, ma résolution est bien arrêtée. Ce mariage se fera.

— Il ne se fera pas.

— C'est ce que nous verrons. Et maintenant que vous connaissez ma réponse, monsieur, je ne vous retiens pas.

— Voilà qui est peu aimable; mais je suis bon autant que tenace, monsieur Bouvard; je ne me formalise pas de votre procédé et je reste.

— Restez si vous voulez; je vous considère comme parti et je ne vous parle plus.

Et M. Bouvard se tourna contre le mur en grommelant:

— A-t-on jamais vu? Déranger un homme paisible, le troubler dans son sommeil, pour lui conter de pareilles sornettes.

Tout à coup M. Bouvard bondit sur son lit.

Anatole venait de prendre le trombone du professeur, dans lequel il soufflait comme un sourd en poussant rageusement les coulisses. Des sons infernaux sortaient de l'instrument.

— Mon trombone d'honneur! offert par mes élèves! Laissez cet instrument monsieur!

— Monsieur, répondit Anatole, vous me considérez comme parti; moi je vous considère comme absent, et je me distrais en attendant votre retour. Couac, couac! Hein! quelle belle note!

— Vous allez me faire donner congé. Mon propriétaire ne tolère pas le trombone passé minuit.

— Cet homme assurément n'aime pas la musique. Frrout, frrout, prra!

— De grâce, finissez.

— Consentez-vous?

— A quoi?

— A renoncer au mariage.

— Mais, monsieur, je ne le peux pas.

— Alors, couac!

— M. Capdenac est un terrible homme! Si je lui fais un pareil affront, il me tuera.

— Cette raison vous arrête?

— Elle en arrêterait bien d'autres.

— Dans ce cas, laissez-moi faire; jurez-moi seulement que si j'obtiens le désistement de M. Capdenac, ma cousine sera libre.

— Oui, monsieur, elle sera libre.

— Bravo! J'ai votre parole. Vous permettez que je me retire. A propos, où demeure votre Capdenac?

— 100, rue des Deux-Epées.

— J'y cours. Au revoir.

— Toi, pensa Bouvard, tu vas te jeter dans la gueule du lion et tu recevras la bonne leçon que tu mérites.

*** Cependant Anatole courait à l'adresse indiquée. Quand il arriva, il pouvait être six heures du matin.

— Drelin, drelin, drelin, drelin, drelin.

— Qui vive? fit une grosse voix à travers la porte.

— Ouvrez. Communication très grave de M. Bouvard.

On entendit le bruit d'une chaîne de sûreté qu'on déplaçait et d'une clef avec laquelle on ouvrait successivement trois serrures.

— Voilà un homme bien enfermé, pensa Anatole.

Enfin la porte s'ouvrit. Et Anatole se trouva en présence d'un monsieur à la moustache en croc qui portait pour toilette de nuit un costume de salle d'armes.

— Vous voyez: toujours prêt. C'est ma devise.

Les murs de l'antichambre disparaissaient sous des panoplies. Dans le petit salon où Capdenac introduisit son visiteur, on ne voyait que des armes: yatagans, flèches empoisonnées, sabres, épées à une ou deux mains, pistolets, tromblons. Un véritable arsenal. Il y avait de quoi jeter le trouble dans une âme timide.

— Bah! pensa Anatole. Qu'est-ce que je risque maintenant? tout au plus deux heures et demie! allons-y.

— Monsieur, répondit Anatole, vous voulez épouser Mlle Nicette?

— Oui, monsieur.

— Monsieur, vous ne l'épouserez pas!

— Ah! tonnerre! ah! sang! et qui m'en empêchera?

— Moi!

Capdenac regarda Anatole qui n'était pas très grand mais qui lui parut très décidé.

— Ah! jeune homme! dit-il enfin, vous avez de la chance de me trouver dans un de mes bons instants. Profitez-en. Savez-vous que je me suis battu vingt fois et que j'ai eu le malheur de tuer cinq de mes adversaires et de blesser les quinze autres? allons, j'ai pitié de votre jeunesse. Encore une fois, retirez-vous.

— Je vois, dit Anatole, à vos états de service, que vous êtes un adversaire digne de moi et mon désir s'accroît de me mesurer avec un homme si redoutable. Voyons. Prenons-nous ces deux épées de la cheminée? ou ces deux haches d'abordage? ou ces sabres de cavalerie? ou ces lattes de cuirassiers? que diriez-vous de ces yatagans recourbés? Vous ne vous décidez pas? que faites-vous?

— Je songe à votre mère et à sa douleur prochaine.

— Je n'en ai plus. Préférez-vous la carabine, le pistolet, le revolver?

— Jeune homme, ne jouez pas avec les armes à feu.

— Est-ce que vous avez peur? Vous tremblez!

— Trembler! moi! c'est de froid.

— Alors, battez-vous ou renoncez à la main de Nicette.

— J'aime votre bravoure. Les braves sont faits pour s'entendre. Voulez-vous que je vous avoue une chose?

— Parlez.

— Depuis quelque temps, je songeais moi-même à rompre ce mariage; mais je ne savais comment m'y prendre. Je consentirais donc bien volontiers à ce que vous désirez; mais vous comprenez que je ne puis avoir l'air, moi, Capdenac, de céder à des menaces. Or vous m'avez fait des menaces.

— Je les retire.

— Alors, c'est entendu.

— Voulez-vous écrire et signer votre désistement?

— J'ai tant de sympathie pour vous que je ne puis rien vous refuser.

⁂ Muni du précieux papier, Anatole courut chez M. Bouvard. Il arriva à sa porte vers huit heures du matin.

— Drelin, drelin.

— Qui est là?

— Anatole.

— Allez-vous coucher! cria rageusement le professeur.

— J'ai le désistement de Capdenac. Ouvrez ou j'enfonce la porte.

M. Bouvard ouvrit. Anatole lui remit le papier et alla crier à la porte de Nicette:

— Cousine, levez-vous, habillez-vous vite et venez.

Quelques instants après Nicette, fraîche comme l'aurore, arriva dans le petit salon.

— Qu'y a-t-il donc?

— Il y a, dit M. Bouvard, que votre cousin est fou.

— Fou, soit! fit Anatole; mais Nicette reconnaîtra que ma folie a du bon. Cette nuit ma chère petite cousine, j'ai obtenu deux choses: M. Capdenac renonce à votre main et votre excellent tuteur consent à ce que vous épousiez celui que vous aimez.

— Vraiment, mon tuteur, vous voulez bien que j'épouse Anatole?

— Hein! fit Anatole.

— Puisque je vous aime, mon cousin.

A ce moment, Anatole sentit son cœur palpiter violemment. Etait-ce le plaisir que lui causait l'aveu inespéré de Nicette? Etait-ce l'angoisse prédite par le docteur? Etait-ce la mort?

— Malheureux que je suis! s'écria le pauvre garçon. Elle m'aime. Je touche au bonheur et je vais mourir sans l'atteindre.

Alors, prenant fiévreusement les mains de Nicette, il lui dit tout: la lettre reçue, la fleur respirée, le pronostic de son vieil ami, le testament écrit, les démarches faites, le succès obtenu.

— Et maintenant acheva-t-il, je vais mourir!

— Mais c'est impossible! dit Nicette. Ce médecin se trompe. Qui est-ce donc?

— Un homme qui ne se trompe jamais, Nicette, le docteur Bardais.

— Bardais! Bardais! fit tout à coup Bouvard en éclatant de rire. Ecoutez ce que dit mon journal: "Le savant docteur Bardais vient d'être subitement atteint d'aliénation mentale. La folie dont il est atteint a le caractère scientifique. On sait que le docteur s'était occupé spécialement des substances vénéneuses. Il croit maintenant que toutes les personnes qu'il rencontre sont empoisonnées et il le leur persuade. On l'a transporté cette nuit à minuit dans la maison du docteur Blanche."

— Nicette!

— Anatole!

Les deux jeunes gens étaient tombés dans les bras l'un de l'autre.

Saint Juirs.

Le mot et la chose.

"Domestique."

M. Listènes s'éveilla et prit, comme il en avait l'habitude, les journaux que son domestique déposait tous les matins sur la table de nuit. Tout en les ouvrant, il en vit tomber un papier d'un aspect fort gras, et qui était plié en forme de lettre. Il le ramassa curieusement, l'ouvrit, et ne fut pas peu étonné de lire ce qui suit;

28 avril, 1848.

"Liberté, Égalité, Fraternité."

"Messieurs les gens de maison sont invités à se rendre, ce soir, à la salle de Mars, rue de la Victoire, pour y discuter sur les intérêts politiques et autres. La séance commencera à sept heures précises.

"*Le président du Club*,
Arthur Fizolier."

Cela ressemblait à une circulaire, et n'en était pas moins écrit à la main. Bonne écriture, d'ailleurs, et orthographe irréprochable. Le club des Gens de Maison avait un président lettré. M. Listènes retourna la lettre pour voir la suscription: elle était adressée à — Monsieur, Monsieur Cléobule Risembois, en ville. Il sonna; son domestique parut.

— Qu'est-ce que cela, Jean? lui dit-il.

Jean rougit en reconnaissant le papier, et se gratta l'oreille; il semblait chercher une réponse.

— A qui appartient cette lettre que je trouve dans mes journaux?

— A moi, Monsieur.

— Vous vous appelez Cléobule Risembois?

— Monsieur ne sait pas même mon nom! dit Jean avec quelque amertume.

— Pourquoi vous êtes-vous donné celui de Jean?

— Ce n'est pas moi, Monsieur. Il a passé par la tête à mon premier maître de m'appeler Jean. Jean! je vous demande un peu! voilà du propre! J'ai voulu reprendre mon nom véritable en changeant de condition; mais bah! tous les maîtres s'entendent. Le second voulait m'appeler Pierre; il n'aurait plus manqué que cela! Pourquoi pas tout de suite Joseph? J'ai demandé comme une grâce que l'on me conservât le nom de Jean, et depuis lors je me suis résigné; il le fallait! Un domestique, est-ce que cela compte? est-ce que ça peut avoir un nom à soi?

— Ça peut se faire mettre à la porte, citoyen Cléobule Risembois. Vous êtes donc invité à vous rendre au club pour y discuter sur vos intérêts politiques?

— Et autres. Oui, Monsieur.

— Et autres! soit. Et vous comptez y aller?

— Si Monsieur le permet.

— Et qui m'ouvrira la porte ce soir? Qui me donnera mon bougeoir et mes pantoufles?

— Le portier, Monsieur; il est prévenu.

— Les concierges ne vont donc point au club des Gens de Maison?

— Oh! Monsieur, des portiers! Ça serait du propre!

— Vous avez raison, citoyen Cléobule Risembois, je trouverais indécent que mon concierge allât au club.

— Monsieur a tant d'esprit.

— Mais, comme je n'entends pas que mes domestiques y aillent davantage, je vous préviens, citoyen Cléobule Risembois, que si vous y mettez les pieds ce soir, vous ne rentrerez jamais chez moi. Vous m'avez compris, Jean?

— Monsieur s'exprime avec une grande clarté.

— Eh bien, que ce soit dit une fois pour toutes, et faites-moi le plaisir de cirer mes bottes.

M. Listènes se trouva de loisir après son dîner.

— Parbleu! pensa-t-il, je ne serais pas fâché d'aller voir ce que peuvent dire ces coquins, en attendant qu'ils nous égorgent.

Il avait en poche la lettre de son domestique; il la présenta au contrôle; on l'introduisit aussitôt. Mais craignant d'être reconnu dans la salle et chassé comme un faux frère, il eut soin de se placer dans un endroit sombre, et personne ne fit attention à lui.

L'aspect du club était curieux. Messieurs les Gens de Maisons y étaient venus avec les insignes de leurs grades. Des cochers ventrus et poudrés, de prodigieux chasseurs surmontés de plumets triomphants, et des valets de chambre tout chamarrés d'or formaient la partie aristocratique de cette réunion. Ils s'entretenaient entre eux et ne paraissaient point se mêler au reste de la foule. C'était la droite de l'assemblée.

Le centre ondulait de redingotes marron, insignes d'un service plus démocratique. Quelques bonnets de coton blanc tranchaient sur ce fond sombre et signalaient les marquis de la casserole. La gauche était peuplée de barbes farouches et de manches de chemises retroussées jusqu'au coude.

La tribune était pleine de femmes. Quelques-unes étaient vraiment jolies et souriaient pour montrer leurs dents. Mais c'était le petit nombre. La plupart ressemblaient à des cuisinières, et ne manquaient sans doute pas de bonnes raisons pour justifier cette ressemblance. Elles mettaient les poings sur les hanches et criaient; courtes, grosses, rouges d'opinion, et de figure rougeaude, fâcheuses à voir, et plus encore à sentir.

Le président agita sa sonnette et ouvrit la séance. Il déplia un papier, et lut un petit discours:

— Mes chers collègues, leur dit-il, nous vous avons convoqués pour délibérer sur une importante question, qui touche de près notre honneur. La loi exige, comme vous le savez, que nous ayons un livret où soient inscrites les différentes étapes de notre fortune. Elle appelle ce livret: *livret des domestiques*. Il a paru à quelques-uns d'entre vous que ce mot de *domestiques* emportait avec soi je ne sais quelle idée d'infériorité. Ils ont proposé d'adresser une pétition à l'Assemblée Nationale, demandant que ce terme fût retranché de la loi, comme injurieux pour une classe de citoyens; on en proposerait un autre pour le remplacer. La discussion est ouverte; le citoyen Fripouillet a la parole.

Le citoyen Fripouillet se leva du coin des barbes, et courut au bureau en bousculant tout le monde. Il roula sur l'assemblée des regards terribles, étendit vers les assistants son bras noir de poils, et commença ainsi:

— Frères et amis, il n'y a qu'un mot qui serve, et ce n'est pas la peine d'en dire bien long, puisque nous sommes tous du même avis. Nous ne voulons pas qu'on nous appelle domestiques. Si c'étaient les maîtres qui fussent domestiques, comme ça doit arriver un jour, je ne dis pas. Ceux-là méritent tous les noms qu'on voudra. Ce sont tous des propres à rien et des canailles. Mais nous, nous sommes libres, nous sommes électeurs, nous sommes éligibles, nous sommes tout autant qu'eux. Pourquoi donc serions-nous leurs domestiques? Cela est indécent: On m'a dit qu'en 93, au temps de l'autre république, Robespierre avait supprimé ce nom-là: il n'y avait plus que des *officieux*. Certainement, j'aimerais encore mieux avoir trente mille francs de rente; mais enfin, servir, c'est

plus flatteur d'être un *officieux* qu'un *domestique*. Je demande qu'on fasse la pétition tout de suite, et que nous la signions tous. La maison où je suis valet de chambre . . . .“

L'orateur fut interrompu en cet endroit par un ricanement qui partait du banc des aristocrates. Il leur jeta un regard furieux . . . .

— Qui est-ce qui se permet de rire quand je parle?

Personne ne souffla. Il attendit quelques secondes, les bras croisés, et reprit:

— Je disais que je suis valet de chambre chez un pur. Il se chargera de notre pétition, il la remettra à l'Assemblée, et je vous prie de croire qu'en la voyant signée d'hommes comme nous, on la prendra en considération. Je voudrais bien voir qu'on eût l'air de nous . . . .

L'orateur ne trouvant point le mot propre, acheva sa pensée par un geste significatif et descendit de la tribune.

— Messieurs, reprit le président, la parole est à M. Rosambeau contre la motion.

— Comment! contre la motion? s'écria Fripouillet de son banc. “Et vous permettez cela, M. le président?

— Mais sans doute,“ balbutia le président ému. Que voulez-vous que je fasse?

— Mais alors où est la liberté? . . . . Citoyens, il y a ici des réactionnaires! Je dénonce les réactionnaires!

— A bas les Réacs! crièrent quelques voix.

Réac était un mot du temps.

L'orateur était cependant monté à la tribune. C'était un vieux bonhomme, très poudré, et qui portait encore la queue. Il avait l'air bienveillant et digne, une voix cassée, mais d'un timbre clair, qui s'entendait au loin.

— „Messieurs, dit-il, je ne sais pourquoi vous en voulez tant à ce nom de domestique. J'ai toujours servi dans

une grande maison, où je le porte depuis que je suis au monde, et je n'ai jamais vu qu'il eût rien d'avilissant. J'ai souvent même entendu M. le marquis regretter le temps où M. le duc, son illustre père, était domestique chez un des princes du sang royal. Il me semble que nous pouvons accepter, sans honte, un nom dont s'honoraient les plus grands seigneurs du temps passé.

— Zut pour les grands seigneurs! glapit une voix, qui devait être celle d'un marmiton.

— Ce mot me semble assez peu poli, ou, pour parler votre jargon, peu parlementaire; je laisserai donc les grands seigneurs, puisque leur souvenir vous déplaît. Mais voyons! Un certain Molière, dont vous avez vu quelquefois le nom sur les affiches de la Comédie-Française, était plus estimé comme domestique du feu roi Louis XIV que comme poète; et il paraît que c'est un poète admirable.

„Pour moi, je n'y fais pas tant de façons; je suis né dans la maison de M. le duc; j'ai fait sauter sur mes genoux M. le marquis, son fils, chez qui je resterai jusqu'à ce que Dieu me rappelle à lui. Tout le monde m'y a toujours considéré comme faisant partie de la famille .... Je veux rester jusqu'à la fin de mes jours le serviteur le plus reconnaissant et le plus fidèle, le chien le plus soumis au plus tendre des maîtres, qui me nourrit de son pain, et, pour tout dire d'un mot, son domestique.

Un long murmure suivit ce discours, qui avait fait impression; mais le malheur voulut que l'orateur, en se retournant, montrât en plein sa queue qui flottait sur le collet de son habit.

— Va donc te faire couper la queue, vieux chien!“ cria la voix d'un marmiton.

La salle éclata de rire: une mauvaise plaisanterie répond souvent aux meilleures raisons du monde.

Une femme demanda la parole.

— Voulez-vous parler pour ou contre,“ dit le président.

— Pour et contre, dit-elle avec aplomb.

Tout le monde voulut l'entendre. On lui demanda ce qu'elle était, elle répondit qu'elle servait dans une maison bourgeoise, qu'elle y gouvernait tout à la fois, la chambre de madame, la layette de la petite fille et le dîner de monsieur. Cette façon noble et délicate de faire entendre qu'elle était en même temps femme de chambre, cuisinière et bonne d'enfant charma l'assemblée. Dix minutes après, c'était un fou rire dans toute la salle.

Mademoiselle Amanda avait bien commencé par s'occuper de la question; elle avait déclaré qu'il était fort triste, en effet, d'être une domestique; mais qu'elle aurait bien vite donné son compte au maître qui lui manquerait de respect. Elle passa de là, par des transitions insensibles, à raconter toute la petite chronique de la maison Cornillet; comme quoi madame était une chipie qui faisait elle-même son marché, ce qui était un abus criant. Elle se plaignit violemment ensuite d'une camarade qui lui avait volé une excellente place, et cria d'une voix flûtée, en montrant son joli petit poing rose, qu'elle lui arracherait les yeux.

— Viens-y donc!“ hurla une espèce de colosse habillée en femme, qui tomba, d'un saut, au pied de la tribune. C'était la fille de campagne dans toute son exubérance: dix-neuf ans, taillée en poutre; larges pieds, larges mains, large bouche, avec de petits yeux flamboyants et un gros coloris rouge broyé à l'huile sur une peau noire. Amanda fit un petit geste de dédain en la voyant.

— Pourquoi donc que tu as l'air de me mépriser? Je suis domestique tout comme toi?

— Vous, domestique? dit Amanda. Une servante d'auberge tout au plus, une *fille!*

La colosse ne fit qu'un bond, et les deux adversaires se prirent bravement aux cheveux et continuèrent de traiter la question à coups de pied et à coups de poing. La foule se tordait de rire et battait des mains. M. le président agitait sa sonnette.

L'ordre fut rétabli par un *sergent de ville*, je veux dire par un *gardien de Paris*; car les gardiens de Paris avaient alors remplacé les sergents de ville, comme *les gardes républicains* avaient succédé aux fameux *municipaux*.

Cet incident avait jeté beaucoup de trouble dans l'assemblée. Le président proposa de fermer la discussion et de voter.

— Mais on n'a pas répondu au citoyen Rosambeau! cria une voix qui fit tressaillir M. Listènes. Je demande la parole.

— Vous l'avez, citoyen Cléobule Risembois.

Le citoyen Cléobule Risembois monta fièrement à la tribune, la main gauche passée dans le châle de son gilet:

— Frères et amis! après l'incroyable témoignage d'adulation qu'un homme indigne de l'être a proféré devant nous, après ce discours bas et vil où nos légitimes ennemis, ceux qui s'appellent nos maîtres ....

A ce moment Cléobule sembla perdre contenance: il regardait fixement, et avec des yeux stupéfaits, un certain endroit de la salle, et il répétait en balbutiant: *Qui s'appellent nos maîtres* ....

Tout d'un coup, avec le geste d'un homme qui prend une grande résolution et se met au-dessus des conséquences:

— Ces maîtres, s'écria-t-il, "qui viennent jusqu'ici pour nous espionner! J'en aperçois un qui a violé notre sanctuaire. Citoyen président, je demande son expulsion immédiate."

Et il désignait du doigt la place où se tenait M.

Listènes. Tous les regards se tournèrent de ce côté. M Listènes était un original qui trouva la situation plaisante.

— Monsieur le président, dit-il d'un ton fort calme, je n'ai jamais mis un de mes gens à la porte sans lui permettre de s'expliquer; je demande aujourd'hui la même justice. Ce que j'ai à dire ne sera pas peut-être inutile à la question qui vous occupe. Vous n'avez encore entendu qu'une des deux parties; je vous serais obligé d'écouter l'autre.

— Comment donc, Monsieur! dit le président en s'inclinant fort bas. Veuillez prendre la peine de monter à la tribune.

M. Listènes s'y établit commodément et parla ainsi:

— Vous connaissez, mes amis, un vieux proverbe qui dit qu'il n'y a pas de sots métiers. Il n'y en a pas non plus d'avilissants, quand ils sont honnêtes. Celui de serviteur à gages n'a rien de honteux; comment pourrait-il y avoir quelque idée de honte dans le mot qui l'exprime?

"Domestique ne veut pas dire autre chose qu'*homme de la maison*. C'est le sens du mot latin, d'où il a été tiré. Ce que vous a dit M. Rosambeau est parfaitement vrai. Ce terme était autrefois un titre de gloire.

"Les mœurs ont changé, je le sais: On n'aime plus guère se soumettre à un homme qu'on regarde comme son égal, et qui l'est en effet; c'est une nécessité que l'on subit, mais on n'y voit rien de glorieux. Ce mot de domestique a pris un sens méprisant dans certaines phrases.

"Mais au fond, il n'y a personne qui soit tout à fait indépendant, et nous sommes tous les domestiques les uns des autres. Oui, citoyen Cléobule, je suis votre domestique plus encore que vous n'êtes le mien.

"Vous m'allumez mon feu, et vous me cirez mes bottes, cela est vrai; mais, moi, je vous nourris, je vous loge, je vous habille, je vous chauffe et vous paie. Croyez-vous que je gagne sans peine les douze cents francs que vous me coûtez par an?

"Souvent, quand vous entrez le matin dans ma chambre, pour la faire, vous me trouvez à mon bureau; vous m'y voyez encore le soir, quand vous allez vous coucher. Que fais-je là? je travaille pour moi et pour vous.

"Soyez sûr que le plus *domestique* des deux n'est pas toujours celui qu'on pense. Vous m'obéissez, citoyen Cléobule Risembois, et souvent très mal, quand je vous demande de brosser mes habits. Je vous obéis, et toujours très bien, quand vous venez à la fin du mois me demander vos gages. Tous les services que vous me rendez ne sont-ils pas un commandement que vous me faites de travailler, afin de vous en solder le prix?

"Vous trouvez les domestiques bien malheureux de servir: les autres sont bien plus à plaindre d'être servis par vous. Vous souffrez de m'avoir pour maître, citoyen Cléobule? Mais moi, pensez-vous que je ne souffre pas de vous avoir pour serviteur?

"Croyez-moi! nous ne nous devons rien l'un à l'autre. Mais vous êtes dans ma maison, vous y mangez mon pain, et, à ce titre, vous êtes mon domestique; c'est le nom le plus honorable que je puisse vous donner. C'est à vous de ne point l'avilir. L'honnêteté de votre conduite, votre exactitude à remplir fidèlement les devoirs de votre condition, feront plus honorer le nom de *domestique* que toutes les pétitions du monde.

"Déchirez-moi la vôtre, qui ne peut servir à rien: elle n'est que l'expression de rancunes mesquines.

"Il faut qu'il y ait, en ce monde, des gens qui

commandent et d'autres qui obéissent. Obéissez, comme vous saurez commander vous-même un jour, dignement et en homme.

"J'ai dit; et maintenant, citoyen Cléobule, je serai moins cruel pour vous que vous n'avez essayé de l'être pour moi. Je garde à Jean sa place; mais je crois qu'il fera bien, au lieu de crier contre le mot *domestique*, d'être, s'il se peut, un bon domestique."

Tout le monde se mit à rire en voyant la mine piteuse de M. Cléobule Risembois.

M. Listènes sortit, suivi de Jean, qui grommelait entre ses dents:

— C'est égal, je voudrais bien le voir un jour à être domestique! si ça l'amuserait!

Francisque Sarcey.

Le teneur de livres.

Assis devant une table chargée de gros livres, le dos tourné à la cheminée, des demi-manches en lustrine montant jusqu'aux coudes, préservant les manches râpées d'un vieil habit, Jacques Ferlac travaille; pauvre rond de cuir condamné à aligner des chiffres depuis le matin jusqu' au soir!

Voilà un an qu'il tient les livres de la maison Durand, aux appointements de cent vingt-cinq francs par mois; c'est maigre, d'autant plus que Jacques Ferlac a une fille à élever. Que de privations ne doit-il pas s'imposer pour que la petite ait toujours tout ce qu'il lui faut. Ayant par semaine quelques jours de libres, il a songé à les employer et a cherché une autre maison dont il pourrait tenir les comptes, mais il n'a rien trouvé; d'autres avaient

sans doute passé avant lui, ou bien, peut-être, avec sa redingote démodée, son air malheureux, n'a-t-il pas inspiré de sympathie.

Dans le bureau, la pendule sonne lentement les six coups de sa délivrance. Jacques se lève, frotte ses yeux, que la lumière rouge du gaz a fatigués; puis il ôte ses fausses manches, les range soigneusement dans un tiroir, endosse un pardessus, prend son chapeau, et, posant sa main sur un bouton de verre, ouvre la porte qui le sépare du magasin.

Celui-ci est grand, spacieux; des commis flânent à droite, à gauche, de tous côtés; les uns lisent des journaux, d'autres font, en bâillant, des cocottes en papier, qu'ils alignent par rang de taille sur une banquette.

Soudain, tout rentre dans l'ordre; en un clin d'œil, journaux et cocottes ont disparu, les commis affairés plient des pièces d'étoffes traînant un peu partout, que dans la journée on a dépliées pour la vente.

D'où vient ce brusque changement? Simplement de ce qu'ils ont entendu dans l'escalier quelqu'un se moucher bruyamment, et qui n'est autre, ils le savent bien, que M. Durand le patron. Ils sont habitués à ce coup de trompe qui, pour eux, est devenu un signal.

M. Durand a ouvert la porte. C'est un grand homme sec au regard d'aigle.

En entrant, il jette autour de lui un coup d'œil circulaire, puis apercevant Jacques qui tourne timidement son chapeau entre ses doigts:

— Eh bien! ça va, la comptabilité?

— Mais oui, monsieur!

Et Jacques reste là, hésitant, ayant quelque chose à dire, mais n'osant pas. Tout à coup, prenant son courage à deux mains:

— Monsieur, fait-il bien bas, comme s'il avouait un crime, vous savez, je ne suis pas riche, pourriez-vous m'avancer quelque chose sur mon mois?

Le patron a froncé le sourcil, mais au fond, c'est un brave homme. Voyant l'air désolé de Jacques:

— D'ordinaire, nous ne faisons pas d'avances; mais je comprends, c'est demain la Noël, vous pouvez avoir besoin d'argent; passez à la caisse, on vous donnera, sur votre mois, un acompte de 50 francs, le reste vous sera payé le 31 décembre.

Jacques se confond en remerciements et s'avance au guichet où l'on aligne devant lui trois pièces d'or. Il les prend, les glisse avec précaution dans un porte-monnaie un peu vieux, puis, lentement, il sort du magasin après avoir salué le patron et les employés, ne remarquant pas les sourires ironiques que ces derniers lui adressent.

Arrivé dans la rue, un froid saisissant le pénètre. Il remonte jusqu'à ses oreilles le collet de son pardessus et, le chapeau bien enfoncé sur la tête, les mains dans les poches, serrant amoureusement entre ses doigts le bienheureux porte-monnaie, il s'éloigne à grands pas, jetant de temps à autre un regard sur les belles choses que les magasins étalent sous ses yeux.

Les jouets l'attirent, un surtout. Car, dans une vitrine inondée de lumière, et où des jeux de mille sortes sont réunis, une belle poupée blonde et bouclée, aux longs yeux d'émail, lui sourit, tendant vers lui ses mains pleines de fossettes.

Une hallucination le prend; mais, oui, cette poupée ressemble à sa petite Blanche! Oubliant qu'il est pauvre, une envie folle lui prend d'acheter cette poupée, de l'offrir à son enfant.

— Elle doit coûter cher, se dit Jacques à lui-même. Il demeure là, incertain, se demandant s'il va entrer.

La marchande paraît sur le seuil; c'est une vieille dame à la figure respectable et sympathique.

Jacques s'avance, et, timidement, désignant la poupée:

— Pourriez-vous, madame, me dire le prix de ce jouet?

— Entrez, monsieur, je vais vous renseigner.

Jacques pénètre dans le magasin après la marchande celle-ci ouvre la vitrine, et, prenant la jolie blonde, cor sulte une étiquette verte pendue à son doigt.

— Vingt francs, dit-elle!

Puis comme la figure du pauvre homme exprime la surprise:

— Ce n'est pas cher! Voyez comme elle est belle, elle tourne la tête, ferme les yeux, et la couchant dans ses bras, elle montre à Jacques ses paupières baissées.

Il regarde, et il lui semble voir sa fille endormie.

Sa main presse désespérément le porte-monnaie.

— Non, fait-il enfin, je ne peux pas, c'est trop cher!

Une telle douleur se lit sur son visage que la vieille dame émue lui demande:

— C'était pour votre fille?

— Oui, madame, et malheureusement je ne suis pas riche. Je suis teneur de livres; n'ayant qu'une maison, j'ai bien du temps à moi. J'en ai bien cherché d'autres, mais voilà, je n'ai jamais eu de chance, je n'ai pas trouvé. Ce que je gagne est peu de chose. Aussi, pour que la petite ne manque de rien, je porte longtemps le même habit et l'on sourit en me voyant passer; mais cela m'es égal. Une caresse de ma fille me fait oublier ces petites misères. Et, pourvu qu'elle soit heureuse, je suis heureux aussi. C'est demain la Noël. Elle aime les jouets, je le sais, ses yeux parlent pour elle, quand nous sortons nous

promener, car elle ne me dit rien, la chère mignonne. Elle est bien raisonnable, allez, pour ses huit ans. Elle se rend bien compte de notre situation.

En passant, j'ai vu cette poupée; elle ressemble à ma Blanchette. Tout d'un coup, sans que je sache comment, il m'a pris l'envie de l'acheter. Ah! madame, si vous pouviez diminuer quelque chose, eh bien! je l'achèterais tout de même, ne voulant pas vous avoir inutilement dérangée.

La marchande l'écoutait, attendrie.

— Prenez-la, dit-elle la voix mal affermie; je vous la cède au prix de revient, pour douze francs, mais ne le dites pas.

Puis cela se trouve à merveille. Vous êtes teneur de livres, et justement j'en cherchais un. Jusqu'à présent, je m'occupais moi-même des écritures de la maison; mais je me fais vieille, j'ai besoin de quelqu'un. Venez quand vous voudrez, et amenez-moi votre fille; j'adore les enfants, je serai heureuse de la connaître. . . . Ah! j'oubliais; vous aurez cent cinquante francs par mois!

— Cent cinquante francs! mon Dieu, avec ce que je gagne déjà, c'est la richesse! Oh! madame, que vous êtes bonne!

Et Jacques Ferlac se mit à pleurer comme un enfant. Le magasin s'emplissait de monde, il partit emportant la poupée; et, peu d'instants après, la joie au cœur, il pénétrait chez lui.

A son arrivée, une charmante fillette de huit ans vint se jeter dans ses bras.

— „Comme tu rentres tard!" fit-elle.

Soudain ses grands yeux sérieux se fixèrent sur le paquet que tenait son père.

— Tiens! ma Blanchette, fit Jacques en souriant, voici ce que le petit Noël m'a remis pour toi!

Elle déplia le paquet; couchée dans une boîte garnie de dentelles, la poupée apparut.

— Ah! père!

Elle n'en dit pas plus long, mais dans son œil attendri, perlait une larme. On voyait que la fillette comprenait.

Entourant le cou de Jacques de ses deux bras, avec mille inflexions de voix plus tendres les unes que les autres:

— Comme tu m'aimes! fit-elle. Mais je t'aime bien aussi, va!

Devant la joie de son enfant, Jacques Ferlac oubliait. Soudain, il se souvint.

— Tu ne sais pas, fit-il, nous allons être riches.

Alors, s'asseyant et la prenant sur ses genoux, il lui apprit comment le petit Noël avait pensé à lui.

Eugène Seymur.

013.028.

— Voilà mes quatre-vingts centimes, messieurs! Mais je vous jure sur l'honneur que je ne toucherai plus un domino de ma vie!"

Puis, M. Moulinier sortit dignement du café du Commerce.

Ce café était, — et est probablement encore, — situé à Rouen, rue Saint-Sever.

M. Théophile Moulinier, propriétaire d'un magasin de confiseries de ladite ville, à l'enseigne du Bon Bonbon, avait contracté, depuis une vingtaine d'années, l'habitude de faire, chaque soir, sa partie de domino à quatre avec M. Rigau-

don, le chapelier, M. Florent, le bonnetier, et M. Briançois, le marchand de drap.

Pendant de longues années, M. Moulinier avait eu, à ce jeu, une chance de pendu.

Presque chaque jour, il gagnait une soixantaine de centimes. Et, c'était heureux, car Mme Eudoxie Moulinier, son épouse, ne lui permettait de se livrer à sa passion favorite qu'à la condition que cela ne lui coûterait rien.

— N'oubliez pas, monsieur Moulinier, lui avait-elle dit sévèrement, que la seule excuse du jeu est d'y gagner toujours.

Mais rien n'est éternel ici-bas!

Et un beau jour, — un vilain jour plutôt, — la guigne, — ne pas confondre avec la petite cerise noire qui porte le même nom, — était venue fondre sur l'infortuné confiseur, et il lui avait fallu des prodiges d'habileté pour cacher à son acariâtre moitié le déficit creusé dans son porte-monnaie.

Une fois sorti du café du Commerce, M. Moulinier, la gorge serrée, se disait, à part lui:

— Quatre-vingts centimes! Cela fait plus de 13 francs que je perds depuis le premier. Et nous ne sommes qu'au 18. Il faudra finir par tout avouer à Eudoxie!

Ah! c'est qu'elle n'était pas commode, Eudoxie!

Dès le lendemain de son mariage avec M. Moulinier, jugeant bien de quelle pâte était fait le confiseur, elle s'était hâtée de décrocher du clou du vestiaire conjugal la culotte qu'elle allait désormais porter dans le ménage. Si son trop débonnaire époux avait voulu reconquérir l'autorité, il aurait eu, à ce moment, besoin d'une heure de courage ou de volonté. Mais le suprême mouvement d'énergie nécessaire lui fit défaut. Aussi, Mme Moulinier

devint-elle promptement la maîtresse absolue de la *maison*, de la boutique, et de la caisse!

Ces choses dites, l'on comprendra facilement à quelles angoisses se trouvait en proie le propriétaire du Bon Bonbon.

Il regagnait donc à pas lents son logis. Presque machinalement, il s'arrêta sur la place du Marché-Vieux, devant la vitrine d'un bureau de tabac. Ne fumant pas, il n'avait jamais mis les pieds dans cette boutique.

A cette vitrine, on pouvait lire, intérieurement collée avec des pains à cacheter, une affiche de moyenne dimension, ainsi conçue:

LOTERIE DE MÉZIDON.

200,000 francs de lots.

Un gros lot de 100,000 *francs*
Deux lots de . . 10,000 *francs*
Les autres lots variant de 5,000 *à* 100 *fr.*

Prix du billet: 1 franc

Tirage le 15 juin prochain
(sans aucune remise)

N. B. — *Tous les lots seront payés en espèces.*

Au dessous de cette allêchante affiche, sur une planchette de verre, au milieu d'un amas de pipes, de blagues et de bouts d'ambre, on apercevait une liasse des billets de la susdite loterie.

Dix heures du soir sonnaient en ce moment à toutes les horloges du quartier . . . sauf, bien entendu, à celles qui n'allaient pas exactement. Et l'on entendait sortir vaguement des lèvres du confiseur ces paroles entrecoupées:

— Cent mille francs! . . . cela n'est pas probable . . .

mais c'est possible, après tout .... Et puis, sinon cent mille francs . . . pourquoi pas dix mille ! . . .

D'ordinaire, quand on venait à parler devant Mme Moulinier de la loterie, cette porte ouverte par le hasard sur la fortune, Eudoxie disait invariablement:

— Oui, oui, . . . je sais que l'on peut gagner à la loterie. Ainsi, moi, qui vous parle, j'ai trouvé le moyen d'y gagner à coup sûr!

— Comment faites-vous, madame? lui demandait quelquefois un interlocuteur naïf.

— Je ne prends jamais de billet! Et je gagne les vingt sous que je n'ai pas dépensés pour en avoir un.

Aussi, jusqu'alors, jamais M. Moulinier n'avait eu la pensée de risquer un franc dans une entreprise de ce genre.

Mais, ce soir-là, en songeant à la situation terrible que ses pertes au domino lui avaient créée, l'affiche de la loterie de Mézidon exerçait sur lui une fascination indéniable. Et il continuait à monologuer de la sorte:

— Avec vingt sous que je puis centupler, dix mille tupler, cent mille tupler peut-être, avant un mois d'ici, mes pertes seront largement comblées, sans que j'aie rien à redouter de la colère d'Eudoxie.

A part lui toujours, Moulinier ajoutait encore:

— Est-il assez séduisant, le titre de cette loterie; Mézidon! Ne dirait-on pas que le sort me crie: mets-y donc, mets-y donc!

Bref, après cette tempête sous un crâne, M. Théophile Moulinier franchit le seuil du bureau de tabac!

Clorinde, la demoiselle de confiance de Mme Valmondois, la débitante, souvent absente le soir par suite de ses brillantes relations, était assise devant le comptoir sur une banquette de velours rouge élimé et blanchi aux angles.

En apercevant le confiseur, la jeune personne, une assez piquante brunette, fit un geste de surprise.

— M. Moulinier! s'écria-t-elle, qu'est-ce qui peut me procurer le plaisir de vous voir?

Intérieurement flatté de la notoriété dont il jouissait dans le chef-lieu de la Seine-Inférieure, le propriétaire du Bon Bonbon, d'un air gracieux, répondit à son interlocutrice:

— Mon Dieu, mademoiselle, je désirerais . . .

Il hésitait encore . . .

— Un londrès, un trabucos?

— Non, mademoiselle, un billet de cette loterie.

Et sa main désignait l'affiche tentatrice.

— Volontiers, monsieur.

Ouvrant la glace de la devanture, Clorinde prit un paquet de billets, en détacha un et le tendit au confiseur, en ajoutant:

— Et avec ça?

— Avec ça, répliqua spirituellement M. Moulinier, je serais enchanté de gagner les cent mille francs!

Puis, déposant une pièce d'un franc sur le comptoir, il s'empara du billet et, après avoir lu tout haut le numéro, 013.028, il le serra précieusement dans un recoin de son portefeuille.

— Mademoiselle, je vous salue . . . fit-il ensuite.

— Bonne chance, M. Moulinier.

Sur le seuil, s'étant retourné, Théophile regarda l'heure à un cartel placé au-dessus de la glace.

— Bientôt dix heures et demie . . . s'écria-t-il, Eudoxie va être furieuse!

Et, doublant le pas, il rentra chez lui de toute la vitesse de ses petites jambes.

Le Bon Bonbon fermait chaque soir à neuf heures. Une

seconde après, Mme Moulinier montait se coucher, attendant le retour de son époux.

Dès que celui-ci pénétra dans la chambre, Eudoxie se dressa sur son séant.

— Tu es joliment en retard, monsieur Moulinier, fit-elle d'un air rogue! Que vous est-il donc arrivé, je vous prie?

— Mais, rien du tout, chère amie! . . . c'est ma montre qui ne va pas bien . . .

— As-tu gagné aux dominos?

— J'avais d'abord perdu vingt-cinq centimes . . . mais je les ai rattrapés! Et avec dix en plus, chère amie!

— A la bonne heure! . . .

Puis Eudoxie tendit le front à son époux qui s'empressa d'y déposer le baiser qu'il y plaçait chaque soir.

Quelques instants après, deux ronflements sonores semblaient indiquer que les époux étaient plongés dans les délices du sommeil.

C'est à dessein que nous disons "semblaient". En effet, Eudoxie seule dormait réellement; Théophile, lui, se contentait d'imiter la musique nasale de son épouse, afin de lui donner le change en cas de réveil inopiné. Il ne pouvait arriver à s'endormir, poursuivi par un chiffre fatidique qui dansait devant ses yeux grands ouverts.

Ce chiffre était celui de son billet de la loterie de Mézidon: 013.028!

Le lendemain de ce jour mémorable, fidèle à sa parole, M. Moulinier ne retourna pas au café du Commerce. Il avait bien d'autres pensées en tête.

Disons d'abord que, grâce à une légère indisposition d'Eudoxie, il fut possible au confiseur, qui se trouva tout le jour seul dans son magasin, d'encaisser le prix de quelques bâtons de sucre de pommes et de trois livres de dragées, sans les faire figurer sur le livre de vente.

Et le fameux déficit fut comblé, grâce à ce stratagème qui bourrela légèrement de remords la conscience de M. Moulinier.

Ce n'était donc plus dans ce but que le propriétaire du Bon Bonbon attendait anxieusement cette date du 15 juin où devait se tirer la fameuse loterie.

Un autre désir lui trottait dans la cervelle, celui de pouvoir, si le sort le favorisait, reprendre sa parole et se livrer librement à sa passion pour les dominos. Aussi le 16 juin, M. Moulinier descendit-il, vers cinq heures du matin, ouvrir lui-même le magasin, guettant le crieur du *Petit Rouennais*, afin de parcourir la liste du tirage de la veille.

— Demandez le *Petit Rouennais*, les nouvelles de Paris . . . la séance de la Chambre . . . l'assassinat de la cour des Fontaines . . . la loterie de Mézidon! cria une voix enrouée.

Enfin! il la possédait, cette liste si impatiemment attendue! Et, le cœur battant à se rompre, Théophile lut à la troisième page du journal:

Par dépêche télégraphique
TIRAGE DE LA LOTERIE DE MÉZIDON
Le gros lot de 100,000 *fr. est échu*
au No. 221,527

Lots de 10,000 francs:
291.376
013.028

Il poussa un cri étouffé!

— 013.028 . . . 10,000 francs!

Et, craignant de perdre connaissance, le confiseur se retint au comptoir, faisant tomber dans ce mouvement une coupe de cristal qui contenait les caramels assortis. La coupe se brisa sur le parquet

— Eh bien, monsieur Moulinier! cria de sa chambre la sévère Eudoxie. . . Qu'est-ce que tu fais donc?

— Chère amie, répondit Théophile, ce n'est qu'un léger accident. Une coupe qui est tombée, je ne sais comment. . . Dépêche-toi de te lever et de descendre, je vais aller acheter une autre coupe . . .

— Tu peux bien attendre un moment, ce me semble.

— Je préfère y aller tout de suite . . . je ne serai pas longtemps . . . j'enlève le bec de cane de la serrure . . .

Et, sans même prendre le temps de remplacer par son chapeau haut de forme, le bonnet de velours qui lui couvrait l'occiput, M. Moulinier courut aux bureaux du *Petit Rouennais*. Là, il demanda si l'on voulait bien lui donner communication de la dépêche relatant les bienheureux numéros. On la lui montra.

Le 013.028 figurait bien en seconde ligne parmi les gagnants de lots de 10,000 francs.

Après avoir adressé quelques paroles de remerciements à l'employé, M. Moulinier, redevenu maître de lui, sortit du bureau du *Petit Rouennais*, s'en retournant à son magasin. Il réfléchissait profondément.

Certes, il y avait de quoi réfléchir! Avoir gagné 10,000 francs . . . Ce n'était pas tout! Une nouvelle angoisse torturait l'âme du fortuné confiseur. Il allait donc falloir avouer à Eudoxie que, sans lui en avoir dit un seul mot, il avait osé prendre un billet de loterie! Evidemment le gain des 10,000 francs calmerait tôt la colère de son épouse . . . Mais n'importe . . . Il aurait certainement tout d'abord à subir une scène épouvantable!

Puis, en outre, M. Moulinier pensait:

— S'il y avait un moyen de ne rien dire à ma femme . . . qui ne se douterait même pas de cette bonne aubaine.

Et alors un horizon illimité de parties de *dominos* apparaissait à ses yeux éblouis.

— Oui, finit-il par conclure . . . l'indispensable est qu'elle ne sache rien! . . . Mais comment faire?

Quelques instants auparavant, en traversant la place du Vieux-Marché, il avait, d'un œil reconnaissant, regardé le bureau de tabac dont les volets étaient clos.

En retraversant ladite place, M. Moulinier aperçut la sémillante Clorinde sur le pas de sa porte; les cheveux embroussaillés, et tenant à la main un numéro du *Petit Rouennais*.

En levant les yeux, Clorinde poussa un cri. Elle venait de voir M. Moulinier.

— Eh bien? Vous savez la nouvelle! Quelle chance, mon bon M. Moulinier . . . Quelle chance! 10,000 francs.

— En effet, ne put s'empêcher de répondre Théophile assez contrarié . . . Mais comment savez vous que mon numéro?

— Parbleu! 013.028! C'est celui que je vous ai vendu . . . Je me le rappelle bien, je l'ai inscrit sur mon livre . . . avec votre nom à la suite . . . dans l'idée que si vous veniez à gagner . . .

— Eh bien?

— Vous ne manqueriez pas de me faire un petit cadeau . . pour me remercier de vous avoir choisi ce billet-là . . Ah! monsieur Moulinier! j'ai justement vu, hier, chez le bijoutier, en face du théâtre des Arts, un petit bracelet avec un œil de tigre au milieu. . . . Un amour! Il est pour rien, ce bracelet! Vingt-cinq louis seulement!

— Vingt-cinq louis, vingt-cinq louis . . . Mais ça fait cinq cents francs, vingt-cinq louis, grognonna M. Moulinier . . . Tiens . . . mais, au fait . . .

Une idée subite venait d'illuminer son cerveau.

— Soit . . . vous aurez votre bracelet . . . reprit-il. A une condition, c'est que vous ne direz à personne que c'est moi qui ai gagné ces 10,000 francs. Voici mon billet; vous toucherez vous-même le montant du lot . . Vous garderez 500 francs pour votre bijou et vous me remettrez ensuite les 9,500 francs restants. Est-ce convenu?

— Je crois bien! Seulement, je vais l'acheter tout de suite, mon bracelet . . . Je prendrai l'argent dans la caisse. Ça n'a pas d'importance . . . puisque d'ici à deux ou trois jours je toucherai l'argent.

— Attendez au moins de l'avoir touché.

— Non . . . non! J'en ai trop envie, de mon œil de tigre!

— Comme il vous plaira.

Puis, M. Moulinier, s'applaudissant de la malice qu'il venait d'inventer, rentra chez lui en murmurant:

— Tout est arrangé. Décidément, je ne suis pas tout à fait une bête!

Le lendemain matin, notre confiseur ouvrait le Bon Bonbon . . . Mme Moulinier n'était pas encore descendue au magasin. Tout à coup M. Moulinier, regardant au dehors, aperçut Clorinde qui se dirigeait vers la boutique . . ., la figure bouleversée.

Une sueur froide inonda le front du négociant.

— Que vient-elle faire ici? se dit-il.

Clorinde entra brusquement.

— Monsieur Moulinier . . . avez-vous lu le journal ce matin?

— Non . . . pas encore . . . Mais quelle imprudence vous commettez . . . si Mme Moulinier venait à descendre!

— Lisez, fit Clorinde, lui tendant le *Petit Rouennais*.

M. Moulinier lut:

“Une erreur s’est glissée dans la dépêche que nous avons insérée hier, au sujet de la loterie de Mézidon. C’est le numéro 013.018, et non le 013.028 qui a gagné l’un des deux lots de 10,000 fr.“

Stupide, l’œil hagard . . ., pâle, M. Moulinier laissa tomber le journal.

— Et moi qui ai acheté mon bracelet, continua Clorinde . . . Il faut que je remette immédiatement dans la caisse les 500 francs . . . Donnez-les moi vite, monsieur Moulinier!

— Vous donner 500 francs! Jamais de la vie, s’écria le confiseur. C’était bon quand je croyais avoir gagné 10,000 francs! . . . Mais du moment que ce n’est pas le 013.028 qui est sorti . . .

— Il faut que vous me les donniez, pourtant. Autrement, ma patronne m’accusera d’être une voleuse . . .

— Au nom du ciel! allez-vous-en, mademoiselle . . . J’irai vous voir tantôt . . . Nous aviserons au moyen d’arranger la chose, mais allez-vous-en! Si Mme Moulinier descendait . . . Si elle entendait . . .

A cet instant, une voix fulgurante éclata derrière le confiseur. Il se retourna. Eudoxie, en peignoir du matin, était au bas de l’escalier qui communiquait avec l’appartement des deux époux.

— Elle est descendue, Mme Moulinier! Elle a entendu, Mme Moulinier . . ., s’écria l’épouse en furie. Ah! vous mettez à la loterie, monsieur Moulinier . . .

Ah! vous payez des bracelets de cinq cents francs à des péronnelles . . .

— Madame! fit Clorinde en se regimbant.

— Je ne vous parle pas, à vous . . . continua Eudoxie. Puis, rouge comme une pivoine, les yeux in-

jectés de sang, elle marcha droit sur son époux, qui reculait effaré . . .

Brusquement, Mme Moulinier, sans pousser même un cri, tomba comme une masse sur le parquet.

Une attaque d'apoplexie venait de la foudroyer.

Théophile était veuf!

Trois jours après, le confiseur, maître désormais de la caisse du Bon Bonbon, apportait à Clorinde les 500 francs du bracelet.

— C'est dur, tout de même, ne put-il s'empêcher de dire en lui remettant le billet de banque, c'est dur, quand on n'a rien gagné . . .

Puis, se ravisant:

— Au fait . . . Est-ce que vraiment je n'ai rien gagné? . . .

William Busnach.

Le loup.

Voici ce que nous raconta le vieux marquis d'Arville à la fin du dîner de Saint-Hubert, chez le baron des Ravels.

On avait forcé un cerf dans le jour. Le marquis était le seul des convives qui n'eût point pris part à cette poursuite, car il ne chassait jamais.

Pendant toute la durée du grand repas, on n'avait guère parlé que de massacres d'animaux. Les femmes elles-mêmes s'intéressaient aux récits sanguinaires et souvent invraisemblables, et les orateurs mimaient les attaques et les combats d'hommes contre les bêtes, levaient les bras, contaient d'une voix tonnante.

M. d'Arville parlait bien, avec une certaine poésie un peu ronflante, mais pleine d'effet. Il avait dû répéter souvent cette histoire, car il la disait couramment, n'hésitant pas sur les mots choisis avec habileté pour faire image.

— Messieurs, je n'ai jamais chassé, mon père non plus, mon grand-père non plus, et non plus, mon arrière grand-père. Ce dernier était fils d'un homme qui chassa plus que vous tous. Il mourut en 1764. Je vous dirai comment.

Il se nommait Jean, était marié, père de cet enfant qui fut mon trisaïeul, et il habitait avec son frère cadet, François d'Arville, notre château de Lorraine, en pleine forêt.

François d'Arville était resté garçon par amour de la chasse.

Ils chassaient tous deux d'un bout à l'autre de l'année, sans repos, sans arrêt, sans lassitude. Ils n'aimaient que cela, ne comprenaient pas autre chose, ne parlaient que de cela, ne vivaient que pour cela.

Ils avaient au cœur cette passion terrible, inexorable. Elle les brûlait, les ayant envahis tout entiers, ne laissant de place pour rien autre.

Ils avaient défendu qu'on les dérangeât jamais en chasse, pour aucune raison. Mon trisaïeul naquit pendant que son père suivait un renard, et Jean d'Arville n'interrompit point sa course, mais il jura: "Nom d'un nom, ce gredin-là aurait bien pu attendre après l'hallali!"

Son frère François se montrait encore plus emporté que lui. Dès le lever, il allait voir les chiens, puis les chevaux, puis il tirait des oiseaux autour du château jusqu'au moment de partir pour forcer quelque grosse bête.

On les appelait dans le pays M. le Marquis et M. le

Cadet, les nobles d'alors ne faisant point comme la noblesse d'occasion de notre temps, qui veut établir dans les titres une hiérarchie descendante; car le fils d'un marquis n'est pas plus comte, ni le fils d'un vicomte baron, que le fils d'un général n'est colonel de naissance. Mais la vanité mesquine du jour trouve profit à cet arrangement.

Je reviens à mes ancêtres.

Ils étaient, parait-il, démesurément grands, osseux, poilus, violents et vigoureux. Le jeune, plus haut encore que l'aîné, avait une voix tellement forte que, suivant une légende dont il était fier, toutes les feuilles de la forêt s'agitaient quand il criait.

Et lorsqu'ils se mettaient en selle tous deux pour partir en chasse, ce devait être un spectacle superbe de voir ces deux géants enfourcher leurs grands chevaux.

Or, vers le milieu de l'hiver de cette année 1764, les froids furent excessifs et les loups devinrent féroces.

Ils attaquaient même les paysans attardés, rôdaient la nuit autour des maisons, hurlaient du coucher du soleil à son lever et dépeuplaient les étables.

Et bientôt une rumeur circula. On parlait d'un loup colossal, au pelage gris, presque blanc, qui avait mangé deux enfants, dévoré le bras d'une femme, étranglé tous les chiens de garde du pays et qui pénétrait sans peur dans les enclos pour venir flairer sous les portes. Tous les habitants affirmaient avoir senti son souffle qui faisait vaciller la flamme des lumières. Et bientôt une panique courut par toute la province. Personne n'osait plus sortir dès que tombait le soir. Les ténèbres semblaient hantées par l'image de cette bête . . .

Les frères d'Arville résolurent de la trouver et de la

tuer, et ils convièrent à de grandes chasses tous les gentilshommes du pays.

Ce fut en vain. On avait beau battre les forêts, fouiller les buissons, on ne la rencontrait jamais. On tuait des loups, mais pas celui-là. Et, chaque nuit qui suivait la battue, l'animal, comme pour se venger, attaquait quelque voyageur ou dévorait quelque bétail, toujours loin du lieu où on l'avait cherché.

Une nuit enfin, il pénétra dans l'étable aux porcs du château d'Arville et mangea les deux plus beaux élèves.

Les deux frères furent enflammés de colère, considérant cette attaque comme une bravade du monstre, une injure directe, un défi. Ils prirent tous leurs forts limiers habitués à poursuivre les bêtes redoutables, et ils se mirent en chasse, le cœur soulevé de fureur.

Depuis l'aurore jusqu'à l'heure où le soleil empourpré descendit derrière les grand arbres nus, ils battirent les fourrés sans rien trouver.

Tous deux enfin, furieux et désolés, revenaient au pas de leurs chevaux par une allée bordée de broussailles et s'étonnaient de leur science déjouée par ce loup, saisis soudain d'une sorte de crainte mystérieuse.

L'ainé disait:

— Cette bête-là n'est point ordinaire. On dirait qu'elle pense comme un homme.

Le cadet répondit:

— On devrait peut-être faire bénir une balle par notre cousin l'évêque, ou prier quelque prêtre de prononcer les paroles qu'il faut.

Puis ils se turent.

Jean reprit:

— Regarde le soleil s'il est rouge. Le grand loup va faire quelque malheur cette nuit.

Il n'avait point fini de parler que son cheval se cabra; celui de François se mit à ruer. Un large buisson couvert de feuilles mortes s'ouvrit devant eux, et une bête colossale toute grise, surgit, qui détala à travers le bois.

Tous deux poussèrent une sorte de grognement de joie, et, se courbant sur l'encolure de leurs pesants chevaux, ils les jetèrent en avant d'une poussée de tout leur corps, les lançant d'une telle allure, les excitant, les entraînant, les affolant de la voix, du geste et de l'éperon, que les forts cavaliers semblaient porter les lourdes bêtes et les enlever comme s'ils s'envolaient.

Ils allaient ainsi, ventre à terre, crevant les fourrés, coupant les ravins, grimpant les côtes, dévalant les gorges, et sonnant du cor à pleins poumons pour attirer leurs gens et leurs chiens.

Et voilà que soudain, dans cette course éperdue, mon aïeul heurta du front une branche énorme qui lui fendit le crâne; et il tomba raide mort sur le sol tandis que son cheval affolé s'emportait, disparaissait dans l'ombre enveloppant les bois.

Le cadet d'Arville s'arrêta net, sauta par terre, saisit dans ses bras son frère, et il vit que la cervelle coulait de la plaie avec le sang.

Alors il s'assit auprès du corps, posa sur ses genoux la tête défigurée et rouge, et il attendit en contemplant cette face immobile de l'aîné. Peu à peu une peur l'envahissait, une peur singulière qu'il n'avait jamais sentie encore, la peur de l'ombre, la peur de la solitude, la peur du bois désert et la peur aussi du loup fantastique qui venait de tuer son frère pour se venger d'eux.

Les ténèbres s'épaississaient, le froid aigu faisait craquer les arbres. François se leva, frissonnant, incapable de rester là plus longtemps, se sentant presque défaillir.

On n'entendait plus rien, ni la voix des chiens ni le son des cors, tout était muet par l'invisible horizon; et ce silence morne du soir glacé avait quelque chose d'effrayant et d'étrange.

Il saisit dans ses mains de colosse le grand corps de Jean, le dressa et le coucha en travers sur la selle pour le reporter au château; puis il se remit en marche doucement, l'esprit troublé comme s'il était gris, poursuivi par des images horribles et surprenantes.

Et, brusquement, dans le sentier qu'envahissait la nuit, une grande forme passa. C'était la bête. Une secousse d'épouvante agita le chasseur; quelque chose de froid, comme une goutte d'eau, lui glissa le long des reins, et il fit, ainsi qu'un moine hanté du diable, un grand signe de croix, éperdu à ce retour brusque de l'effrayant rôdeur; mais ses yeux retombèrent sur le corps inerte couché devant lui, et soudain, passant brusquement de la crainte à la colère, il frémit d'une rage désordonnée.

Alors il piqua son cheval et s'élança derrière le loup.

Il le suivait par les taillis, les ravines et les futaies, traversant des bois qu'il ne reconnaissait plus, l'œil fixé sur la tache blanche qui fuyait dans la nuit descendue sur la terre.

Son cheval aussi semblait animé d'une force et d'une ardeur inconnues. Il galopait le cou tendu, droit devant lui, heurtant aux arbres, aux rochers, la tête et les pieds du mort jeté en travers sur la selle.

Et soudain, l'animal et le cavalier sortirent de la forêt et se ruèrent dans un vallon, comme la lune apparaissait au-dessus des monts. Ce vallon était pierreux, fermé par des roches énormes, sans issue possible; et le loup acculé se retourna.

François alors poussa un hurlement de joie que les

échos répétèrent comme un roulement de tonnerre, et il sauta de cheval, son coutelas à la main.

La bête hérissée, le dos rond, l'attendait; ses yeux luisaient comme deux étoiles. Mais, avant de livrer bataille, le fort chasseur, empoignant son frère, l'assit sur une roche, et, soutenant avec des pierres sa tête qui n'était plus qu'une tache de sang, il lui cria dans les oreilles, comme s'il eût parlé à un sourd: "Regarde, Jean, regarde ça!"

Puis il se jeta sur le monstre. Ils se sentait fort à culbuter une montagne, à broyer des pierres dans ses mains. La bête le voulut mordre, mais il l'avait saisie par le cou, sans même se servir de son arme, et il l'étranglait doucement, écoutant s'arrêter les souffles de sa gorge et les battements de son cœur. Et il riait, jouissant éperdument, serrant de plus en plus sa formidable étreinte, criant, dans un délire de joie: "Regarde, Jean, regarde!" Toute résistance cessa; le corps du loup devint flasque. Il était mort.

Alors François, le prenant à pleins bras, l'emporta et le vint jeter aux pieds de l'ainé en répétant d'une voix attendrie: "Tiens, tiens, tiens, mon petit Jean, le voilà!"

Puis il replaça sur sa selle les deux cadavres l'un sur l'autre; et il se remit en route.

Il rentra au château, riant et pleurant, comme Gargantua à la naissance de Pantagruel, poussant des cris de triomphe et trépignant d'allégresse en racontant la mort de l'animal, et gémissant et s'arrachant la barbe en disant celle de son frère.

Et souvent, plus tard, quand il reparlait de ce jour, il prononçait, les larmes aux yeux: "Si seulement ce pauvre Jean avait pu me voir étrangler l'autre, il serait mort content, j'en suis sûr!"

La veuve de mon aïeul inspira à son fils orphelin l'horreur de la chasse, qui s'est transmise de père en fils jusqu'à moi.

Le marquis d'Arville se tut. Quelqu'un demanda:

— Cette histoire est une légende, n'est-ce pas?

Et le conteur répondit:

— Je vous jure qu'elle est vraie d'un bout à l'autre.

Alors une femme déclara d'une petite voix douce:

— C'est égal, c'est beau d'avoir des passions pareilles.

Guy de Maupassant.

Le provincial à Paris.

Bien des provinciaux, en partant pour Paris, se proposent, avant tout, non pas de voir l'Obélisque et l'Exposition, l'Opéra et la Sainte-Chapelle, les Gobelins et le Louvre, mais de ne pas être *faits au même* par ces diables de Parisiens, idée fixe qui gâte tous leurs plaisirs et les empêche de faire un raisonnement bien simple: c'est qu'en restant chez eux, ils atteindraient plus sûrement leur but, mettraient leur amour-propre et leur bourse à l'abri de toute fâcheuse surprise, et s'épargneraient une moyenne de mille écus de dépense et de trente heures en chemin de fer. Cette vérité saute aux yeux. Aussi personne n'y a songé.

J'ai connu le type du genre, le commandeur de Bel-Air. Il vient de mourir sans enfants, laissant une veuve consolable et un héritier consolé. Il était gentilhomme de vieille race, propriétaire d'humeur paisible, et violoncelliste de onzième force. Cette basse fut sa tentatrice: il pensa qu'un artiste tel que lui devait venir à Paris tous les ans, dans la saison qui va finir et où les concerts pleuvent plus

dru qu'une giboulée d'avril. Entendre les héros du violoncelle, faire sa partie dans un quatuor sous les yeux de Tilmont ou de Georges Hainl, tel était le rêve du commandeur; mais à ce rêve de mélomane son bon sens pratique répondait: *Surtout n'être pas fait au même!*

Chez lui, il était doux comme un mouton; mais, dès qu'arrivait l'heure de ce voyage annuel, le mouton devenait bouledogue; notre homme affectait des airs farouches, laissait croître sa barbe et pousser sa moustache, boutonnait sa redingote, cambrait sa taille, marchait les épaules effacées comme un maître d'armes, et murmurait dans le trajet de sa maison à la gare:

— Nous allons voir, messieurs les Parisiens, nous allons voir!

En 1863, il descendit, rue du Helder, à l'hôtel de *Lancastre*. Je mets, tout exprès, les *i* sous les points, parce que ce récit n'a d'autre mérite que la plus rigoureuse exactitude. Il dit à la dame de l'hôtel:

— Combien cet appartement?

— Cent cinquante francs par mois.

— Avec ce petit salon?

La dame dit non, le commandeur entendit oui: il était un peu sourd et se comparait à Beethoven.

Quinze jours après, la dame dit à son hôte, qui avait installé dans le petit salon sa malle et l'étui de sa basse:

— Au moins, il n'y aura pas de malentendu? avec le salon, c'est deux cents francs.

— Non, cent cinquante.

— Non, deux cents!

— C'est bien, madame, on vous les donnera, dit le commandeur d'un ton sec; je finirai mon mois; après quoi, vous pourrez chercher un autre locataire.

Resté seul, le commandeur prit une pose majestueuse

et sa robe de chambre. Après dix minutes de méditations transcendantes, il arriva à cette conclusion: c'est le moment de ne pas être *fait au même*.

Il appela le garçon de l'hôtel.

— J'ai, lui dit-il, les nerfs très susceptibles; le *tic tac* de cette pendule m'empêche de dormir: arrêtez-la!

Le garçon l'arrêta; le commandeur retourna la pendule, arracha le grand ressort; puis, le soir venu, il alla au Théâtre-Français. On jouait une tragédie; il y avait peu de monde; notre homme attendit la sortie et jeta le grand ressort dans une baignoire vide.

Le lendemain, il acheta une étrille qu'il fixa ingénieusement au bout de sa canne. Après quoi, oubliant la musique et les concerts, il se mit à étriller, six heures par jour, le velours des fauteuils, le lampas des rideaux et le papier de sa chambre. Il y gagna une forte courbature, mais il se rattrapait de ses cinquante francs, — et il ne souffrait pas qu'on le *fît au même*.

Son mois fini, il quitta l'hôtel de *Lancastre* pour l'hôtel du *Tibre;* mais le destin lui réservait d'autres aventures. Il cassa un porte-crayon et le porta chez un papetier de la rue du Faubourg-Montmartre pour le faire raccommoder. Quinze jours après, il alla redemander son porte-crayon. Le papetier l'avait perdu. Vous auriez crié. Le commandeur garda un silence imposant et sortit du magasin avec un calme olympien.

Il se procura une espagnolette chez un marchand de vieille ferraille, et, tous les soirs, pendant trois semaines, il se promena, de neuf à onze heures, guettant le moment favorable: il manqua les plus beaux concerts de la saison et attrapa un rhume; mais il s'agissait d'intérêts plus graves! Un soir, enfin, il savoura, dans tous ses raffinements, l'âcre plaisir de la vengeance. Il pleuvait, le trottoir était glissant,

les passants étaient rares; le papetier et sa famille, retirés dans l'arrière-boutique, s'absorbaient dans la lecture du *Petit Journal*. Le commandeur saisit cet ensemble avec le coup d'œil d'un grand capitaine, et comprit que l'heure vengeresse sonnait. Il prit un air bénin, passa, pour la millième fois, devant le magasin, et, d'un coup de son espagnolette, vlan! il brisa en mille pièces l'immense glace qui formait la moitié de la devanture; ensuite, il continua gravement sa marche, devinant qu'un attroupement se formait derrière lui, mais au-dessus de tout soupçon et trop spirituel pour se compromettre en hâtant le pas. Il eut pourtant une de ces émotions qui blanchissent les cheveux noirs et font tomber les cheveux blancs; il lui sembla, dans son trouble, qu'un sergent de ville le suivait. Fausse alerte! Le commandeur n'en était pas moins tout en sueur. En rentrant, il trouva les fenêtres de sa chambre ouvertes et frisa de très près la fluxion de poitrine. Le médecin et le pharmacien lui coûtèrent trente fois la valeur de son porte-crayon; mais sa convalescence s'embellit de cette pensée consolante:

— On ne m'a pas *fait au même!*

Quand il fut bien guéri, il alla dîner chez un restaurateur du boulevard. Il avait soigneusement étudié la carte, s'était mentalement livré à une opération d'arithmétique et avait calculé que son dîner ne devait pas lui coûter plus de six francs. Le garçon apporta l'addition qui se montait à huit francs cinquante centimes. Un autre aurait réclamé; fidèle à son système, le commandeur ne dit rien; seulement, il demanda du café et escamota la petite cuiller. La dame du comptoir fit un mouvement qu'elle réprima aussitôt. Ce singulier escamoteur avait un air si digne, une physionomie si honnête, son ruban rouge de commandeur de Saint-Polycarpe s'étalait si majestueusement à sa boutonnière,

qu'elle crut avoir mal vu. Peut-être aussi sa conscience, en fait d'addition, n'était-elle pas bien nette et craignait-elle un esclandre. Peut-être, pour se distraire de ses occupations machinales, s'amusait-elle à observer le cœur humain; et puis sa cuiller n'était argentée que par le procédé Ruolz.

Le commandeur revint six fois; six fois il fut ou se crut victime d'une erreur d'addition et s'accorda la même revanche. A chacune de ses sorties, la dame lui décochait invariablement un gracieux sourire et un léger signe de tête qui voulaient dire: "Revenez!"

Tout finit, même les revanches de l'homme décidé à ne pas se laisser duper pas ces scélérats de Parisiens. Le commandeur de Bel-Air n'avait plus que quelques heures à passer à Paris. Déjà il bouclait son sac de nuit et fermait sa malle, lorsqu'il vit entrer dans sa chambre un personnage simplement vêtu, d'une physionomie sérieuse et douce: c'était le commissaire de police du quartier.

— Monsieur, dit le nouveau venu, commençons par mettre les Parisiens hors de cause. Vous êtes de Montpellier, je suis de Carcassonne; la dame de l'hôtel de *Lancastre* est de Lodève, le papetier du Faubourg-Montmartre est de Carpentras, le restaurateur du boulevard des Italiens est d'Avignon. Tous les Parisiens sont des provinciaux fixés à Paris.

Le commandeur stupéfait écarquillait les yeux qu'il avait fort petits et dressait les oreilles qu'il avait fort grandes; l'inconnu poursuivit:

— Le garçon de l'hôtel vous regardait par le trou de la serrure, pendant que vous arrachiez le grand ressort de la pendule et que vous vous livriez à de tels effets d'étrille sur le velours et les tentures. Quand vous brisâtes la glace du papetier, il y avait quinze jours que le sergent

de ville Clodorel vous avait remarqué vous promenant d'une façon suspecte sur le trottoir du Faubourg-Montmartre; tout le monde vous a vu, chez le restaurateur, escamotant les cuillers à café, de manière à ne pas rendre jaloux MM. de Caston et Robert-Houdin.

— Je les ai données à un pauvre, dit le commandeur.

— Je le sais; j'ai pris des renseignements; on s'est adressé aux personnes les plus considérables, de votre pays. Vous avez cinquante mille livres de rente, vous êtes le meilleur des hommes, vos fermiers vous adorent, on vante votre charité . . .

— Je ne voulais pas être *fait au même!* murmura le commandeur, répondant à sa propre pensée.

— Soit; mais réfléchissez: voilà des gens qui pourraient porter plainte, et vous auriez du désagrément; ils ont droit à une indemnité que nous allons fixer à l'amiable:

— Pour la pendule et les étoffes, deux cents francs.

Soubresaut du commandeur.

— Pour la devanture du papetier, cinquante francs.

Haut-le-corps du commandeur.

— Pour les cuillers du restaurateur, trente francs; pour faire un compte rond et pour que les pauvres, cruellement éprouvés par ce long hiver, bénissent votre voyage à Paris, sept cent vingt francs; total, un pauvre petit billet de mille francs que vous allez me remettre.

Et le commissaire, toujours respectueux et poli, montra un petit bout de son écharpe.

Le commandeur de Bel-Air fit une honorable résistance; mais son interlocuteur était persuasif; les petits journaux pouvaient s'emparer de l'épisode; il s'agissait d'éviter la sixième chambre. Le bruit et l'éclat effray-

aient ce provincial paisible; il capitula et lâcha le billet de mille.

Le soir, en montant dans un wagon de première classe, il disait *sotto voce* . . .

— C'est égal, ils ne m'ont pas *fait au m* . . .

Mais la phrase se perdit dans le coup de sifflet du départ.

A. de Pontmartin.

APPENDICE.[1]

1. CORRESPONDANCE COMMERCIALE.

A. Formules usuelles.

En réponse à votre honorée (estimée) du . . — Ayant lu l'annonce dans le jourual de . . — Ayant appris que . . — Ayant l'intention de suivre vos cours — Conformément aux instructions contenues dans votre lettre du . . — Suivant votre désir —

J'ai l'honneur de vous accuser réception (Nous sommes en possession) de votre estimée du . . — Nous avons reçu en son temps votre honorée du . . — Votre lettre du . . . vient de nous parvenir.

J'ai l'honneur de vous confirmer ma lettre du . . — En vous confirmant notre dernière en date du . . — Le but de la présente est de vous informer que . . —

Nous prenons la liberté de nous adresser à vous pour vous demander . . — Nous avons le plaisir (l'honneur) de vous informer (annoncer — dire) que nous acceptons votre offre — que nous allons considérer votre proposition — que nous allons exécuter vos ordres sans délai.

---

[1]) Le professeur doit dicter plusieurs lettres afin d'habituer l'élève à la forme générale des lettres françaises. Ensuite l'élève écrira les lettres indiquées dans les exercices et d'autres semblables en se servant des phrases données et en ajoutant de nouvelles expressions.

Nous regrettons (Nous sommes très fâchés) (nous sommes désolés) d'être obligés de vous faire part que nous ne pouvons pas donner suite à vos propositions — que nous ne sommes pas à même de vous donner les renseignements désirés.

Nous vous prions (nous vous serions très reconnaissants) (Voulez-vous avoir l'obligeance) de nous envoyer au plus tôt... de joindre à votre lettre (la facture — un prix-courant — une circulaire, etc.) . . . de nous faire connaître vos conditions.

Ci-inclus, nous avons l'honneur de vous envoyer un chèque (traite sur . . . effet) du montant de . . . que nous vous prions de passer à notre crédit.

Veuillez nous débiter du (mettre à notre débit le) montant de votre facture du mois passé.

Quant à mes aptitudes, je puis vous donner comme références M. M. . . . — Vous verrez par les certificats ci-joints que . . — Je vous soumettrai mes divers certificats, attestant mes capacités, etc. . .

Après amples informations nous avons l'honneur de vous informer que . . . —

B. Terminaison.

Dans l'espoir de (Dans l'attente de) (Espérant) recevoir une prompte réponse (une réponse par retour du courrier) . . .

En vous priant de prendre ma demande en considération — Comptant sur de nouveaux ordres — En vous remerciant de la peine que vous vous êtes donnée — En vous assurant de ma reconnaissance anticipée . . .

Recevez, Monsieur, mes sincères salutations.

Veuillez agréer, M. . ., mes cordiales salutations.

. . . nous sommes, Messieurs,

vos dévoués serviteurs.

. . . nous vous prions d'agréer, Monsieur, l'expression de

nos civilités empressées (l'assurance de notre haute considération) (nos salutations distinguées — empressées).

C. EXERCICES.

1. Ecrire à l'Ecole Berlitz pour demander une circulaire et des renseignements sur la méthode.
2. Réponse de l'école.
3. Retenir les heures pour les leçons.
4. Commander des livres.
5. Réponse du libraire, contenant la facture.
6. Envoi du montant de la facture.
7. Réponse et quittance.
8. Ecrire pour retenir des chambres dans un hôtel.
9. Réponse de l'hôtel.
10. Demander une place de comptable.
11. Demander des renseignements sur le postulant.
12. Réponse à la précédente.
13. Accorder la position demandée.
14. Lettre d'acceptation et de remerciements.

---

2. LETTRES D'AMITIÉ.

A. Commencement.

Depuis des années déjà, je désire faire un voyage en Europe. Jusqu'à présent j'ai toujours eu des empêchements. Mais maintenant une occasion se présente et je partirai la semaine prochaine.

Mes souhaits les plus ardents viennent de s'accomplir; mon père vient de nous annoncer que nous partirons pour Paris dans une semaine. Que cette semaine va me paraître longue!

C'est la dernière lettre que je vous écris d'ici; car nous partirons demain pour. . .

J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Pouvez-vous deviner ce que c'est? Non. Eh bien! je vais vous le dire. Demain nous quitterons. . .

Votre lettre m'annonçant votre prochain départ a été certainement une grande surprise pour moi. Je ne vous aurais jamais cru si courageux.

Vous allez donc visiter les belles villes d'Europe.

Que j'envie votre bonheur!

Je vous souhaite, de tout mon cœur, un voyage agréable, et la réalisation de tout le plaisir que vous espérez.

J'espère que la traversée sera excellente, que vous n'aurez pas le mal de mer et que votre voyage vous fera beaucoup de bien, afin que vous nous reveniez en bonne santé.

La première chose que je fais en arrivant, est de vous donner des mes nouvelles et de vous faire part des quelques incidents de la traversée, qui a été magnifique.

Nous voici enfin débarqués! Vous dépeindrai-je toutes les peripéties de ce voyage durant lequel nous avons couru tous les dangers imaginables?

Si je ne vous avais pas promis de vous écrire en arrivant, je vous aurais fait attendre; car je suis très fatigué.

J'ai été enchanté de recevoir votre bonne lettre du . . .
Votre aimable lettre m'a causé une joie indescriptible.

Je ne puis vous dire combien j'ai été heureux de recevoir votre intéressante missive du . . .

Votre charmante lettre du . . . vient de me parvenir et je m'empresse d'y répondre.

Votre silence m'a causé beaucoup d'ennui; je me demande quelle peut en être la cause.

J'attends avec impatience de vos nouvelles depuis plusieurs semaines et je ne sais à quoi attribuer votre silence. J'espère que vous n'êtes pas malade.

Je ne peux pas m'expliquer votre silence. Etes-vous fâché contre moi? Je vous supplie de ne pas tarder plus longtemps à m'écrire, car j'en suis très peiné.

Vous ne pouvez pas vous figurer comme la maison paraît déserte depuis votre départ. Je n'aurais jamais cru que votre absence ferait un si grand vide.

Vous me demandez si je me plais ici. Eh bien! si je dois vous dire la vérité, je ne me suis jamais tant ennuyé. Il n'y a en ce moment aucune distraction et j'ai la nostalgie.

Quelle ville magnifique que Paris! Les rues sont pleines d'une foule animée jusqu' à minuit, et une promenade sur les boulevards est un des plus intéressants coups d'œil que l'on puisse imaginer.

C'est avec beaucoup de plaisir que je viens vous annoncer . . . Je suis extrêmement heureux de vous faire part de la bonne nouvelle suivante . . . Je suis ravi de pouvoir vous apprendre que . . . C'est avec une véritable peine que je me vois obligé de vous annoncer que . . . Je suis désolé (désespéré) d'être dans la nécessité de vous communiquer des choses bien tristes.

Le contenu de votre bonne lettre m'a causé une surprise bien agréable (une grande douleur — beaucoup d'anxiété).

Trois mois se sont passés depuis votre départ et jusqu' à présent vous ne parlez pas de votre retour. Ne pouvons-nous donc pas espérer vous revoir bientôt?

Vous ne pouvez vous imaginer avec quelle anxiété nous attendons votre retour. N'augmentez pas notre inquiétude en prolongeant votre absence.

Vous serez bien surpris en apprenant tout ce qui s'est passé depuis votre départ.

J'ai tant de nouvelles à vous communiquer que je ne sais guère par laquelle commencer.

Par l'en-tête de cette lettre vous avez déjà vu que je suis de retour. Oui, je suis de nouveau chez moi où tout me paraît si familier et si agréable.

Quoique je sois de retour depuis une semaine, il m'a été tout à fait impossible de vous écrire, malgré tout mon désir. J'ai reçu tant de visites et tant d'invitations qu'il ne m'est pas resté un moment pour faire ma correspondance.

Inutile de vous dire combien j'ai été charmé d'apprendre votre arrivée. Rappelez-vous que vous m'avez promis de me faire une visite aussitôt que vous seriez de retour, et je compte que vous tiendrez parole. J'espère donc avoir le plaisir de vous voir sous peu.

Je profite de cette occasion pour vous demander de passer les vacances de Noël chez moi.

Voulez-vous me faire un grand plaisir? Venez passer chez moi vos semaines de vacances, tout à fait sans cérémonie.

Malgré mes invitations réitérées vous ne m'avez pas encore fait de visite. Cette fois je n'accepte aucune excuse et j'insiste pour que vous veniez passer les fêtes chez moi.

Je me rends à vos instances. Je vous promets d'être chez vous lundi prochain, si rien de grave ne m'en empêche.

Mille remerciements pour votre bonne invitation, mais des affaires importantes me priveront du plaisir de passer les vacances avec vous cette fois-ci. Je ne puis vous dire combien je suis fâché de ce contre-temps.

A l'approche du nouvel an, permettez-moi de vous envoyer mes vœux les plus sincères pour votre bonheur.

Veuillez accepter, à l'occasion du nouvel an, mes meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité.

Par la présente je vous adresse mes souhaits de bonne année.

A l'occasion de votre anniversaire je m'empresse de vous présenter mes félicitations les plus cordiales.

Je ne veux pas laisser passer votre anniversaire sans vous exprimer mes sincères félicitations.

Comme il est très difficile ici de trouver un grand assortiment de . . . . je vous prie de vouloir m'obliger en achetant . . . .

Je viens vous demander un grand service. Connaissant votre amabilité je vous prierai de . . . .

J'ai un grand service à vous demander, voudriez-vous avoir l'extrême obligeance de . . . (être assez bon pour . . .)

C'est avec plaisir que je me mets à votre disposition pour vous rendre le petit service que vous me demandez.

Je saisis avec bonheur l'occasion de m'acquitter d'une partie des nombreux services que vous m'avez rendus.

B. Terminaison.

Espérant (Dans l'espoir) que vous êtes toujours en bonne santé — que j'aurai bientôt le plaisir de vous serrer la main (de vous revoir bientôt) — que vous penserez quelquefois à moi pendant votre absence — que vous aurez un voyage agréable . . .

Rappelez-moi au bon souvenir de Madame votre mère . . .

Veuillez présenter mes hommages respectueux à Madame votre mère et mes amitiés à Monsieur votre frère.

Veuillez être mon interprète auprès de Mademoiselle votre sœur en lui faisant mes meilleures amitiés et recevez une cordiale poignée de main de votre ami . . .

En vous priant de présenter mes compliments (dire bien des choses de ma part) (faire mes amitiés) à Madame votre mère (à Monsieur votre frère etc.) —

En vous serrant affectueusement la main — En vous embrassant de tout mon cœur —

Je suis

Votre ami dévoué (fidèle — sincère).
Tout à vous.
Bien à vous.

C. EXERCICES.

1. Annoncer son prochain départ.
2. Réponse en souhaitant un bon voyage.
3. Annoncer l'arrivée.
4. Ecrire que l'on s'ennuie etc., espoir de se revoir bientôt.
5. Annoncer différentes nouvelles.
6. Se plaindre de ne pas recevoir de lettres plus souvent.
7. Annoncer son retour.
8. Inviter un ami à vous rendre visite.
9. Accepter l'invitation.
10. Décliner l'invitation en donnant des raisons.
11. Lettre de souhaits de bonne année.
12. Lettre de félicitations à l'occasion de l'anniversaire de la naissance d'un ami.
13. Demander un service.
14. Promettre de faire la chose demandée.

TABLE DES MATIÈRES.

Ière PARTIE.

Indicatif.

(Présent, Passé indéfini, Futur.)

Tous les modes et tous les temps.

IIème PARTIE.

APPENDICE.



The Berlitz Schools of Languages.

PARIS, { **27 Avenue de l'Opéra.**
180 Boulevard St. Germain.
BORDEAUX, 15 Cours de l'Intendance.
CANNES (École d'hiver).
LILLE, 76bis rue Nationale.
LYON, 13 rue de la République.
MARSEILLE, 4 Cours Lieutaud.
ROUBAIX, 100 Rue de la Gare.
ROUEN, 21 Rue Jeanne d'Arc.

BRUXELLES, 140 rue Royale. | ANVERS, 8 Place de Meir.
LIÈGE, 52 Rue du Pont d'Avron.

ZÜRICH, 73 Bahnhofstrasse. | GENÈVE, 6 Rue de la Corraterie. | BASEL.

ROM, 22 Via dei Fornari.
FLORENZ, 4 Via dei Brunnetteschi.
MILANO, 4 Via Carlo Alberto.
NAPOLI, 39 I Vico P. E. Imbriano.
TURIN, Piazza S. Carlo Angelo San Teresa 2.
GENUA.
PALERMO.

LONDON, 231 Oxford Street.
BIRMINGHAM, 122 Colmore Row.
BRADFORD, Penny Bank Building.
BRIGHTON, 1 Castle Square.
BRISTOL, 17 Berkeley Square Clifton.
DUBLIN, 130 Stephen's Green.
EDINBURGH, 101b Princes St.
GLASGOW, 152 Sauchiehallit.
LEEDS, 13 Bond Street.
LIVERPOOL, 12 Church Street.
MANCHESTER, Old Exchange, King Str.
NEWCASTLE, 144 Northumberland Str.
SHEFFIELD, Foster's Building 22 High St.

BERLIN, 113 Leipzigerstrasse.
AACHEN, 5 Hochstrasse.
ALTONA, 27 Wohler's Allée.
BARMEN, 56 Neuenweg.
BIELEFELD, 1 Rathhausstrasse.
BOCHUM, 11 Hochstrasse.
BONN, 1 Wesselstrasse.
BRAUNSCHWEIG, 18 Damm.
BREMEN, 25 Osterthorstrasse.
BREMERHAVEN, 1 Kirchenstrasse.
BRESLAU, 3 Schmiedebrücke.
CHARLOTTENBURG, 22 Tauenzienstr.
CHEMNITZ, 51 Poststrasse.
COBLENZ, 19 I Entenpfuhl.
CÖLN a./Rh., 17a Kreuzgasse.
CREFELD, 152 Ostwall.
DANZIG, 54 Vorstädter Graben.
DARMSTADT, 20 Ernst Ludwigstrasse.
DORTMUND, 7 Saarbrückerstrasse.
DRESDEN, 44 Pragerstrasse.
DUISBURG, 11 Düsseldorferstrasse.
DÜREN, 38a Weierstrasse.
DÜSSELDORF, 19 Kaiser Wilhelmstr.
ELBERFELD, 85 Kipdorfstrasse.
ERFURT, 35 Anger.
ESSEN, 27 Burgstrasse.
FRANKFURT a./M., 39 Zeil.
GERA, 32 Sorge.
GÖRLITZ, 6 Wilhelmsplatz.
HAGEN i. W., 8 Kampstrasse.
HALLE a./S., 11 Sternstrasse.
HAMBURG, 17 Ferdinandstrasse.
HANNOVER, 5 Karmarschstrasse.
St. JOHANN-SAARBRÜCKEN, 6 Victoriastrasse.
ISERLOHN, 26 Hagenerstrasse.
KAISERSLAUTERN, 1 Maxstrasse.
KARLSRUHE i. B., 161 Kaiserstrasse.
KASSEL, 20 Obere Königstrasse.
KATTOWITZ, 23 Friedrichstrasse.
KIEL, 6 Hafenstrasse.
KÖNIGSBERG i. P., 11 Junkerstrasse.
LANDAU, 21 Rheinstrasse.
LEIPZIG, 18 Universitätsstrasse.
MAGDEBURG, 3a Breiteweg.
MAINZ, 22 Kaiserstrasse.
MANNHEIM, D, e 15.
MÜLHAUSEN i./E., 30 Kolmarer Vorstadtstrasse.
MÜNCHEN, 10 Residenzstrasse.
M.-GLADBACH, 118 Crefelderstrasse.
MÜNSTER i./W., 11/12 Roggenmarkt.
NEUSTADT a. d. H., 3 Strohmarkt.
NÜRNBERG, 26 Adlerstrasse.
OLDENBURG i./Gr., 40 Langestrasse.
PLAUEN i. V., 8 Bahnstrasse.
POSEN, 13 Breslauer Strasse.
POTSDAM, 14 Am Wilhelmsplatz.
REMSCHEID, 66a Bismarckstrasse.
RHEYDT, 18 Hauptstrasse.
ROSTOCK i./M., 31 Kropelinerstrasse.
SAARLOUIS, Lothringerstrasse.
SOLINGEN, 67 Kaiserstrasse.
STETTIN, 14 Moltkestrasse.
STRASSBURG i. E., 24 Meisengasse.
STUTTGART, jetzt 4 Breitestrasse.
WIESBADEN, 4 Wilhelmstrasse.
WITTEN i./W., 24 Wiesenstrasse.
WÜRZBURG, 17 Plattnersgasse.

AUSSIG a./Elbe, 18 Marktplatz.
WIEN, 11 Rothenthurmstrasse.
BUDAPEST, 15 Erzébet Körut.
PRAG, 3 Spalená ulice.
BRÜNN, 1 Josefstadt.
GRAZ, 1 Jungferngasse.
GABLONZ a. d. Neisse.
LEMBERG.
PILSEN, 344 Smetanapromenada.
PRESSBURG. 26 Langegasse.
REICHENBERG i./B., 4 Mariengasse.

AMSTERDAM, 300 Keizersgracht.
HAAG, 40 Noordeinde.
ROTTERDAM, 220 Hoogstr.
UTRECHT, Schoutenstraat 17bis.
KOP…
BUC…
…KHOLM, 6—8 Biblioteksgatan.
…RAD, Sremska uliza 5.

